Ouvrages du même auteur

CHEZ BLOUD ET GAY, PARIS

Catholicisme d'Action: **Sermons et Conférences pour l'année liturgique** ..... Fr. 6·—
Méditation sur la Guerre ..... Fr. 3·—
La Pensée et l'œuvre d'un Grand Seigneur russe ..... Fr. 1·—
L'Action Française et l'idée chrétienne. 3e édition ..... Fr. 3·—
La Morale de l'Action Française ..... Fr. 1·50

CHEZ TRALIN, PARIS

L'Enseignement social de Jésus.
Tome III. **La Grande Loi sociale de l'amour des Hommes** Fr. 3·—
Balmès sociologue ..... Fr. 2·50
L'Égoïsme Humain (ouvrage couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques) ..... Fr. 3·60

CHEZ TEQUI, PARIS

Hier et Demain. — Anticléricalisme et Tolérance ..... Fr. 1·25

CHEZ BOSSARD, PARIS

Les Problèmes internationaux et le Congrès de la Paix. — Vue d'ensemble ..... Fr. 3·90

PROCURE GÉNÉRALE (3, Rue de Mézières, Paris VI^e)

Un Précurseur du Bolchévisme. Francisco Ferrer.
Étude critique. Forte brochure in-8°, 90 pp. ..... Fr. 2·50
L'Enseignement social de Jésus. Tome VI. **La loi sociale du Travail**
(Jésus travailleur — Jésus et les Travailleurs — Jésus et la Doctrine du Travail) ..... Fr. 3·—

SOUS PRESSE

Tome II. **Les Grandes Directives sociales** (Jésus et l'Égalité. — Jésus et la Fraternité. — Jésus et la Liberté).
Un Grand poëte espagnol. *Luis de Leon.* Étude critique et traduction de ses œuvres poëtiques originales.

La Pensée et l'Œuvre Sociale du Christianisme

ÉTUDES ET DOCUMENTS

A. LUGAN

„L'Enseignement social de Jésus"

I:

Les Grandes directives sociales

L'Évangile est-il Doctrine sociale?
Jésus et l'Individu
Jésus et la Famille
Jésus et la Société

4e Edition revue et augmentée

MARCEL GIARD & Cie
LIBRAIRES-ÉDITEURS
16, Rue Soufflot
PARIS, Ve

22928

ALMA COLLEGE
261.2
LIBRARY
L968
Alma California

Nihil obstat,

Albiae, 21 Maii 1921

P. BIZART, censor delegatus.

Imprimatur,

Albiae, 22 Maii 1921

M. SEGONZAC, vic. gen.

A
TOUS CEUX QUI CROIENT EN JÉSUS
RÉDEMPTEUR ET SAUVEUR
DES INDIVIDUS ET DES SOCIÉTÉS

Préface de la 1re édition

On nous reprochera d'avoir entrepris un vain travail. — Vous projetez simplement, diront plusieurs, et ce ne seront pas toujours des hypercritiques, une mentalité spéciale sur les paroles et les actes de Jésus, et vous leur imposez d'exprimer les affirmations ou ***postulats*** *de la conscience moderne ; vous Lui prêtez vos conceptions personnelles et vous l'incommodez de soucis qui ne le troublèrent jamais. — A cela, nous répondons qu'on ne prétend pas que le problème social soit posé ou résolu dans l'Évangile, avec la précision ou la systématisation que nous lui donnons aujourd'hui. Ce serait sottise. Mais il suffit à notre justification que, prenant les Paroles et les Actes du sublime Docteur, au sens obvie et traditionnel et les dépouillant de leur enveloppe contingente dans le temps et l'espace, nous dégagions les principes éternels, les conséquences logiques, qu'ils portent comme le gland porte le chêne. Ces principes et ces conséquences, en fonction des Sociétés terrestres, forment «l'Enseignement social» de Celui qui voulut instruire et sauver des* ***hommes.***

Aussi bien, nous ne projetons pas les postulats de la conscience moderne sur l'Évangile, si ces postulats, comme nous le croyons, en ce qu'ils ont d'élevé,

de noble et d'opposé à la «chair», ne sont qu'une synthèse, une résultante, la fleur que la conscience chrétienne, par un long travail, a fait s'épanouir. Le grain de sénevé lancé dans l'Humanité par le divin Semeur, est tombé sur une terre qu'il a fertilisée. Pendant vingt siècles, ce grain a poussé des racines profondes, il s'est développé en un arbre magnifique qui nous donne, avec son ombre bienfaisante, ses fruits.

C'est donc plutôt vers nous que se projette la Pensée de Jésus, irradiée, illuminée par ce flambeau que se passent les générations. Il s'avive dans sa marche et nous pouvons aujourd'hui, à sa clarté, distinguer plus nettement cette Pensée et en suivre de plus nombreux et lointains prolongements. D'autres viendront, à qui nous transmettrons le flambeau toujours plus rayonnant. Leurs lumières, s'ajoutant aux nôtres, découvriront de nouveaux aspects dans les doctrines vivantes et éternellement jeunes de nos Évangiles.

Ces livres inspirés expriment dans sa simplicite le pur christianisme, et, en lui, il faut entendre tout ce qui grandit et divinise l'homme. Mais cette simplicité est un voile derrière lequel se cachent de splendides et inépuisables trésors. Dirigés par l'Eglise, écartons-le avec respect et regardons. Ni l'intelligence, ni le cœur ne se lasseront de la contemplation. Sur l'océan agité et sombre où l'Humanité ballottée accomplit le dur voyage, l'enseignement de Jésus est un phare allumé, qui montre les écueils et permet d'apercevoir de loin les ports de refuge.

Préface de la 4me édition

Cette nouvelle édition n'est pas une simple réimpression. J'ai revu fond et forme, mon premier travail, je l'ai considérablement augmenté mettant à profit les observations qui m'ont été faites et toutes les études analogues publiées en France et à l'étranger. Celles-ci d'ailleurs, chez les catholiques, ont été rares et m'ont souvent exploité sans le dire. J'ai ajouté de nombreuses notes, surtout pour faire connaître la pensée des adversaires de la valeur sociale du christianisme.

Ce volume ouvre la collection, la ***Pensée et l'Œuvre sociale du christianisme*** (1). *Il forme le premier tome des sept qui seront consacrés à* ***l'Enseignement social de Jésus.*** *Voici comment je compte les diviser : I et II* ***Les grandes directives sociales.*** *— III* ***La loi sociale de l'amour des hommes*** *(déjà paru). — IV—V* ***La loi sociale de la justice.*** *— VI* ***La loi sociale du travail.*** *— VII* ***Les biens de ce monde: Richesse et Pauvreté.***

(1) *Voici le titre des volumes déjà parus de cette collection :* ***St Jean Chrysostome*** *par Ermoni. —* ***La Grande loi sociale de l'amour des hommes*** *par A. Lugan. —* ***St Augustin*** *par J. Martin. —* ***Luther*** *par Cristiani. —* ***Ozanam*** *par Calippe. —* ***Le Droit chrétien avant le IVme siècle*** *par Boucaud. —* ***Fénelon*** *par Cagnac. —* ***La Guerre devant le Christianisme*** *par Vanderpol. —* ***Balmés*** *par A. Lugan.*

Après, viendront des études semblables, sur les livres inspirés du ***Nouveau Testament*** *autres que l'Évangile.*

Une seule préoccupation m'a guidé dans mon travail : montrer que le christianisme, même dans son expression première, n'est pas un ennemi de la vie noblement et harmonieusement entendue et développée. Depuis la Réforme et le Jansénisme, les libertins au XVII^e^ siècle, les encyclopédistes au XVIII^e^, les rationalistes de toutes catégories depuis Auguste Comte jusqu'à Renan et ses suiveurs, tous, avec ou sans hypocrisie, se sont acharnés à diminuer, sinon à nier la valeur humaine et sociale des doctrines du Christ et ils y ont réussi, jusqu'auprès près de certains qui fréquentent les églises.

A moins de consentir à l'emprisonnement de l'idée chrétienne à l'ombre des couvents, ou sous quelques gestes rituels, et d'admettre qu'on doive lui interdire l'accès de la conscience du citoyen, du banquier, de l'industriel, du commerçant, du patron et de l'ouvrier, il faut protester contre cette doctrine qui n'a fait que trop de ravages ; il faut prouver par écrits et par œuvres, que Jésus est venu nous apporter, non seulement la vie, mais la vie en sa plénitude. Ces livres n'ont pas d'autre objet.

Introduction

L'Évangile contient-il une doctrine sociale?

SOMMAIRE. — 1° L'intérêt de cette question: on parle beaucoup de «christianisme social», mais on n'a pas sérieusement vérifié le contenu de l'Évangile, à ce point de vue. Raisons de cette négligence. — 2° Pour les uns Jésus est un socialiste, ou un anarchiste, et pour les autres un conservateur. — 3° Que faut-il penser? Il vaut la peine de tenter une réponse à cette question: Place de Jésus dans l'histoire et dans l'amour des peuples. Il n'est pas un réformateur révolutionnaire, mais il est bien le plus universel docteur social que la terre entendit jamais: son désintéressement apparent des problèmes sociaux; détachement des contingences; subordination de son enseignement à l'idée religieuse; sa grande affaire est l'établissement du royaume en ce monde et au delà. En quel sens l'Évangile contient-il une doctrine sociale?

Poser une telle question va paraître vouloir enfoncer une porte ouverte. Et pourtant, depuis qu'on parle de christianisme social, s'est-on bien préoccupé de savoir, si la grande charte chrétienne, l'Évangile, offrait réellement une solution aux problèmes qui nous tourmentent? A-t-on étudié les livres divins de Mathieu, de Marc, de Luc et de Jean (1)

(1) «L'enseignement de Jésus est loin d'avoir la même portée sociale dans nos quatre évangiles. À cet égard celui de Jean est à un extrême: s'il nous était seul parvenu, nous nous douterions à peine que Jésus s'intéressât aux questions sociales. Ici le centre de

pour y découvrir — si tant est qu'elle s'y trouve — la pensée de Jésus sur la famille, la société, la justice, le travail, la propriété, la richesse et la pauvreté? Je ne le pense pas. M. Peabody, professeur de

---

ses enseignements n'est pas le royaume de Dieu, mais la vie éternelle, ses préoccupations sont toutes religieuses et théologiques. La divine figure du Fils de Dieu se meut à travers les doutes et les discussions des hommes, comme la lune argentée plane sereine parmi les nuages. Luc est à l'autre extrême. Lui seul relate les paraboles du riche insensé, de l'intendant infidèle et de Lazare. Il met aussi une intention sociale plus marquée dans des paroles rapportées par les autres évangiles. Ainsi, dans les béatitudes de Mathieu, Jésus bénit les pauvres en esprit, ceux qui ont faim et soif de justice, les purs et humbles de cœur. D'après Luc, il exalte ceux qui sont matériellement pauvres, physiquement affamés et ce qui ne laisse aucun doute sur son intention, c'est qu'il fait suivre ses bénédictions à l'adresse des pauvres, d'anathèmes correspondants contre les riches, les repus et les frivoles. (Comparez Math., V, 12 avec Luc, VI, 20—26.) C'est à notre connaissance, le seul écrivain du Nouveau Testament qui fût grec d'origine et de tempérament. Il avait une affinité singulière pour tout ce qui est élevé, généreux, héroïque. La note humaine et pathétique vibre dans ses récits, qui ont aussi un cachet artistique tout particulier. Des hommes comme Etienne, Barnabas et Paul furent ses héros. C'est à lui seul que nous devons ces paraboles du bon Samaritain, du fils prodigue, du Pharisien et du péager, et l'histoire de la grande pécheressé et du brigand repentant. L'évangéliste socialiste (!) est aussi celui qui a trouvé les plus sublimes expressions de la libre grâce de Dieu envers l'homme pécheur. Combien notre évangile, privé de ce précieux apport, s'en trouverait appauvri. Et si Luc subit l'influence ébionitique au point de vue social, comment est-il si parfaitement indemne de cet esprit juridique, étroit et formaliste, dont ses prétendues sources ébionitiques devaient se trouver saturées?» Walter Rauschenbusch: *Le Christianisme et la Crise Sociale*, p. 104.

«mœurs chrétiennes» à l'Université d'Harvvard, écrivait dans son beau livre: *Jesus and the social question* (1): «Il est fort surprenant qu'à une époque où les chrétiens s'intéressent tant aux problèmes sociaux, à une époque où le mot d'ordre «Retournons au Christ» est devenu si familier, on ait entrepris si peu de travaux scientifiques sur l'enseignement social de Jésus (2).» La disette s'en fait trop sentir même parmi les catholiques. Serait-ce, comme le prétend le même auteur, «parce que l'intérêt philosophique et théologique de la vie de Jésus a rejeté en grande partie dans l'ombre, sa signification sociale et humaine»? Serait-ce parce que l'on s'est attaché à voir dans l'Évangile une doctrine individualiste, ne parlant que des rapports de l'homme avec son Dieu, avec son âme et avec l'au-delà, plutôt qu'une doctrine nous éclairant sur nos devoirs et nos droits comme êtres sociaux préparant l'éternité? Cette raison, recevable s'il s'agit de protestants à qui, a dit Brunetière, «la religion n'est qu'affaire individuelle, et ne tendant tout entière qu'à la préparation du salut», ne saurait l'être pour des catholiques, qui l'ont toujours «conçue, prêchée et propagée comme sociale (3)».

(1) Fortement pensé et très documenté, cet ouvrage est à ma connaissance un de ceux qui ont le mieux étudié l'aspect social de l'Évangile. En parlant ainsi, je ne prétends nullement prendre à mon compte toutes les idées de M. Peabody. Je ne veux que rendre hommage à sa science, à son beau talent d'écrivain et à son esprit largement hospitalier. Je ferai plus d'un appel à son témoignage.

(2) *Jesus Christ and the social question*, c. I, p. 53.

(3) Brunetière: *Discours de combats*. «L'idée de Solidarité.»

N'a-t-on pas peut-être enfin, trop cru que le moindre livre de morale suffisait à exposer la pensée sociale de Jésus, et oublié que, le maître sans aboler la loi du Sinaï, pierre d'angle des cités humaines, au témoignage de Le Play (1), la perfectionna et l'éclaira?

Quoi qu'il en soit, on continue à parler avec confiance d'évangile social, de christianisme social, de catholicisme social. La routine et la mode sont pour beaucoup, dans l'emploi, parfois abusif, de ces mots. Ceux qui s'en servent, ne sont pas toujours bien assurés, qu'ils expriment des réalités (2).

Est-il vrai qu'on trouve une doctrine sociale dans les paroles et les actions de Jésus? Pas de théoricien ou de rêveur qui n'ait essayé d'abriter

---

(1) «J'ai fait une heureuse découverte. Étudiant depuis de longues années les réformes sociales, je croyais avoir appris beaucoup; j'ai reconnu que je ne savais rien; j'ignorais que tout dépend de la religion. Cette lumière m'a éclairé, maintenant je sais quelque-chose .... Les peuples qui pratiquent le décalogue prospèrent; ceux qui le violent, déclinent; ceux qui le nient disparaissent.» Le Play.

(2) On trouvera la bibliographie des ouvrages surtout anglais et allemands parus, sur la question qui nous occupe, dans Peabody: *Jesus and the social question*, pp. 67, 68. L'auteur qui a publié son livre 1903, y a oublié des travaux de valeur écrits par des catholiques, entre autres: Winterstein: *Die christliche Lehre von Erdengut nach den Evangelien und apostolischen Schriften;* Simon Weber: *Evangelium und Arbeit;* Benigni: *L'Economia sociale cristiana avanti Costantino*, etc. Depuis M. Garriguet a publié: *La valeur sociale de l'Évangile.* — Le P. Guillaume S. J.: *L'Évangile étudié au point de vue social.* — En Amérique ont paru les ouvrages de Rauschenbusch et de Schailer Mathews.

ses petits systèmes, sous le drapeau de l'Evangile. Les docteurs les plus opposés s'en réclament. Pour quelques-uns même, Jésus est avant tout un réformateur social. En quoi et comment? Les avis diffèrent. Les écrivains révolutionnaires de 1848, Meunier (1), Villegardelle (2), Considérant (3), voient dans l'Évangile et le christianisme primitif, du pur socialisme, la négation de la propriété, l'éloge du communisme (4). Après eux, Renan écrira de Jésus: «Il est à quelques égards un anarchiste, car il n'a aucune idée du gouvernement civil. Ce gouvernement lui semble purement et simplement un abus. Une immese révolution sociale où les rangs seront intervertis et où tout ce qui est officiel en ce monde sera humilié, voila son rêve (5).» «Labanca (6) et Nitti (7) font aussi de Jésus, comme

(1) *Jésus-Christ devant les tribunaux de guerre.* 1848. Paris.

(2) *Histoire des idées sociales avant la Révolution française*, c. II. 1846. Paris.

(3) *Le Socialisme devant le vieux monde.* — 1848. Paris.

(4) «Si le christianisme avait été interprété et appliqué dans l'esprit de Jésus-Christ, écrivait en 1850 Cabet; s'il était bien connu et fidèlement pratiqué par la nombreuse portion des chrétiens qui sont animés d'une piété sincère et qui n'ont besoin que de bien connaître la vérité pour la suivre; ce christianisme, sa morale, sa philosophie, ses préceptes, auraient suffi et suffiraient encore pour établir une organisation sociale et politique parfaite, pour délivrer l'humanité du mal qui l'accable, et pour assurer le bonheur du genre humain sur la terre: il n'y aurait personne qui pût refuser de se dire chrétien.» *Le vrai christianisme suivant Jésus-Christ.* Préface.

(5) Renan: *Vie de Jésus*, ch. VI.

(6) Labanca: *Cristianesimo primitivo.*

(7) Nitti: *Socialismo cattolico.*

Renan, un précurseur de nos modernes agitateurs. Plusieurs parmi les socialistes, surtout en Belgique et en Allemagne, vénèrent en lui un frère d'armes: ils prétendent suivre ses doctrines et imiter ses exemples, en luttant contre la bourgeoisie et le capitalisme (1).

Quelques écrivains sans plus ample informé, à ce qu'il semble, ont pris prétexte de cette manière d'envisager l'enseignement de Jésus pour le condamner: «Il n'y a pas, dit un philosophe anglais, de grande institution morale que le Nouveau Testament n'ignore ou ne réprouve. . . Les droits de propriété sont niés ou suspectés, les liens de la famille sont brisés; plus de nation, plus de patriotisme (2).»

Moins absolu que Renan et les révolutionnaires, Rudolf Todt (3) soutient que, pour être d'accord avec le programme du Christ, les socialistes n'ont qu'à supprimer du leur l'athéisme. «Cet article

(1) A la maison du Peuple de Bruxelles Jésus-Christ a sa place, m'assure-t-on, parmi les grands ancêtres du socialisme. En France, au contraire, Jaurès le considérait comme un défenseur de la société bourgeoise.

(2) Broadley: *The Limits of Individual and National Self-Sacrifice.* — Harnack exprime la même idée: «Après avoir tenté d'établir que dans le message du Christ tout aboutit à une réforme économique, certains donnent l'Évangile comme un programme dénué de toute portée et absolument utopique.» *Das Wesen des Christenthums. Fünfte Vorlesung.* — Laurent prétend que «*l'horreur de la propriété* a ses racines dans les profondeurs de la doctrine chrétienne». *Le Communisme catholique.* Bruxelles, 1858.

(3) *Der radicale deutsche Socialismus und die christliche Gesellschaft,* 1. Aufl. 1878.

enlevé, écrit-il, leur théorie ne saurait être combattue du point de vue chrétien; leurs principes sont, non seulement conformes aux paroles du Nouveau Testament, mais pleins de divines et évangéliques vérités.» Pour le pasteur Naumann (1) de Francfort, et l'Américain Herron, les paroles de Jésus semblent avoir pour but, sinon exclusif du moins principal, une réforme économique. «Le Sermon sur la Montagne, dit Herron, est la science de la société. C'est un traité d'économie politique. Une démocratie industrielle serait la réalisation sociale de la chrétienté. Voilà la logique du Sermon sur la Montagne (2).»

Mais les réformateurs plus ou moins révolutionnaires n'ont pas été seuls à trouver leur compte

(1) *Das sociale Programm der evangelischen Kirche*, 1891.

(2) Herron: *The New Redemption.* Après avoir cité les paroles qu'on vient de lire, Peabody ajoute justement: «Ces extravagances d'exégèse indiquent combien s'est modifié le point de vue de la christologie. Ignorant d'abord la question sociale, elle trouve maintenant que cette question est le centre de l'Évangile.» — Voici ce qu'écrit Edmond Picard, sénateur socialiste belge, dans sa brochure: *Le Sermon sur la montagne et le Socialisme contemporain*, 1896, p. 20: «Il convient de donner d'abord une vue générale du sermon sur la montagne, sauf à reprendre chacun des matériaux en une analyse plus sévère, en vue de démontrer la légitimité de l'indéniable mouvement qui pousse un grand nombre d'hommes du temps présent, et parmi eux des héros comme Tolstoï, précédé au reste en cela par Proudhon, à croire et à dire qu'entre le socialisme moderne et la doctrine du Christ, épluchée, décortiquée des terribles superfétations de la hiérarchie ecclésiastique et de la tyrannie sacerdotale, il y a une évidente affinité, et que, après dix-neuf siècles, l'un n'est que la reprise, la continuation et l'épanouissement logique et historique de l'autre.»

dans l'Évangile. Tous les adorateurs d'un *statu quo* qui favorise leur ambition, leur morgue ou leur indolence, ont voulu y voir une défense de leurs préjugés de jouisseurs. Jésus, d'après eux, n'ouvrit la bouche que pour prêcher la résignation aux pauvres, à tous les malheureux et opprimés l'acceptation d'un sort dont l'aimable Providence voulut les délivrer. «Il y en a beaucoup parmi nous, dit Harnack, qui le font passer pour un «conservateur» de leur acabit, par ce qu'il a respecté comme loi de Dieu tout ce qu'il y avait alors de catégories et de distinctions sociales.»

A qui accorder plus d'attention, parmi tant de voix discordantes et confuses? Il vaut la peine de poser la question et même de tenter de la résoudre, car, de bien des côtés, on s'acorde, à reconnaître l'immense portée sociale de la parole de Jésus. A vingt siècles de distance, comme autrefois sur les rives du Jourdain ou du lac de Tibériade, cette parole séduit les multitudes. Elles se ramassent autour du Maître pour l'entendre, et rares sont ceux que tant de bonté, de compassion et de sagesse n'émeuvent pas. Oui, en dépit d'apparences contraires, le mouvement social qui emporte les peuples civilisés est marqué par le respect de la personne du Christ (1). Beaucoup, sans doute,

(1) Peabody: *Jesus Christ and the social question,* c. I. — «Béni soit-il, cet ouvrier, et à jamais glorifié! Qu'il le soit comme Dieu par les uns, comme Génie par les autres, qu'importe! Le service et la merveille sont immenses et égaux.» (E. Picard, *loc. cit.*)

s'attachent à Lui pour en faire le garant de leurs systèmes. N'importe! cet amour de Jésus, cette attention à ce qu'il a dit, est un phénomène consolant. Si la femme dont le sang coulait, fut guérie au contact de sa robe, ne peut-on espérer que son verbe tombant sur tant d'esprits en quête de vérité, sur tant de cœurs ulcérés et troublés, y apportera lumière et paix? Il y a là un terrain favorable où, si l'on sait, on pourra, un jour, attirer les masses populaires, lasses d'être trompées et bernées, car le Maître ne repousse aucune de leurs légitimes aspirations, il a des trésors de sympathies pour leurs indigences: *Misereor!* «J'ai pitié!»

D'ailleurs, «l'apparition de Jésus demeure, comme dit un historien rationaliste, l'unique principe de toute culture morale. Les nations seront plus ou moins civilisées selon qu'elles seront plus ou moins pénétrées de cette apparition». Qui plus que nous, catholiques, est convaincu de cette vérité? Nous savons que si, depuis vingt siècles, il y a malgré tout dans nos sociétés plus de justice et même de prospérité, plus de désir sincère de paix et de fraternité; si l'homme est plus respecté dans ses droits d'individu, de père et de citoyen; en un mot, si la civilisation a atteint une perfection inconnue aux peuples antiques, c'est à Jésus que nous le devons. Et qui aurait le courage de nier, que partout où son Évangile n'a point été entendu, il y a moins de respect mutuel et de charité, moins de bien-être social? «Qu'on trace sur une mappemonde, a observé

excellemment un illustre historien, les frontières de la civilisation, on s'apercevra qu'on a tracé celles du christianisme. Qu'on scrute les couches superposées de la société, pour voir jusqu'à quelle profondeur a pénétré le travail de l'esprit civilisateur, et l'on pourra constater qu'il s'arrête à la limite précise atteinte par le principe chrétien (1).»

«Si Jésus-Christ, dit Laboulaye, n'eût point paru sur la terre, j'ignore comment le monde aurait résisté au despotisme qui l'étouffait. Je ne parle point ici en chrétien, je laisse de côté toute question religieuse, et ne suis qu'un historien. C'est en cette qualité que j'affirme qu'en politique aussi bien qu'en morale et en philosophie, l'Évangile a renouvelé les âmes. C'est avec raison que nous datons de l'ère nouvelle, car une société nouvelle est sortie de l'Évangile (2).» «Qui doutera, écrit un illustre jurisconsulte belge socialiste, qu'en affirmant l'absolue Fraternité, l'Universelle Bonté, l'immanente Justice, le Christ faisait sourdre les fontaines magiques d'où, au cours des siècles, devaient jaillir en ondes régénératrices toute la politique démocratique et toute l'économie politique vraiment humanitaire (3)?»

«Dans le monde moderne, proclamera Taine, revenu sur la fin de sa vie du matérialisme positiviste, le christianisme est la seule force morale capable de substituer à l'amour de soi, l'amour des autres.

---

(1) G. Kurth: *Les Origines de la civilisation*, Introduction, IV.

(2) Laboulaye: *L'État et ses limites.*

(3) Edmond Picard, *loc. cit.*

Sous son enveloppe grecque, catholique ou protestante il est encore pour quatre cent millions de créatures humaines l'organe spirituel, la grande paire d'ailes indispensables pour le conduire, à travers la patience, la résignation et l'espérance, jusqu'à la sérénité, pour l'emporter par delà la tempérance, la pureté et la bonté jusqu'au dévouement et au sacrifice . . .

«Toujours et partout, depuis dix-huit cents ans, sitôt que ses ailes défaillent ou qu'on les casse, les mœurs publiques et privées se dégradent. En Italie pendant la Renaissance, en Angleterre sous la Restauration, en France sous la Convention et le Directoire, on a vu l'homme se faire païen, comme au premier siècle, du même coup, il se retrouvait tel qu'au temps d'Auguste et de Tibère, c'est-à-dire voluptueux et dur: il abusait des autres et de lui-même; l'égoïsme brutal ou calculateur avait repris l'ascendant; la cruauté et la sensualité s'étalaient, la société devenait un coupe-gorge et un mauvais lieu.

«Quand on s'est donné ce spectacle de près, on peut évaluer l'apport du christianisme dans nos sociétés modernes, ce qu'il y introduit de pudeur, de douceur et d'humanité, ce qu'il y maintient d'honnêteté, de bonne foi et de justice. Ni la raison philosophique, ni la culture artistique et littéraire, ni même l'honneur féodal, militaire et chevaleresque, aucun code, aucune administration, aucun gouvernement ne suffit à le suppléer dans le service. Il n'y a que lui pour nous retenir sur notre pente natale,

pour enrayer le glissement insensible par lequel incessamment et de tout son poids originel notre race rétrograde vers ses bas-fonds, et le vieil Évangile, quelle que soit son enveloppe présente, est encore aujourd'hui le meilleur auxiliaire de l'instinct social (1).»

Or, l'Évangile est l'expression la plus simple sinon la plus complète, du christianisme. C'est là qu'il faut aller le chercher, si nous voulons le connaître dans son intégrité originelle et nous rendre compte de son influence; c'est là que nous découvrirons les racines vivantes de notre civilisation.

L'Évangile serait-il donc, avant tout, un message social? Ce n'est pas ce que nous prétendons. Ils se trompent, ceux qui tiennent Jésus pour un réformateur à la façon d'un Proudhon, d'un Lassalle ou d'un Karl Marx. Ses paroles ne furent jamais d'un révolutionnaire, rêvant bouleversements ou catastrophes, au profit d'une classe. Il ne paraît pas avoir condamné expressément l'ordre social et économique existant en son pays. Certes, il en vit les abus. Il ne se fût pas élevé avec tant de vigueur contre les riches, les grands ou les prêtres, si les uns et les autres eussent rempli les devoirs de leur situation. Mais ses plus sévères remontrances ne trahissent point un démagogue.

Et pourtant, on doit le tenir pour le plus grand et le plus universel docteur social que la terre en-

(1) Taine, *Origines de la France contemporaine*. t. V.

tendit jamais (1). Nul n'enseigna, non seulement avec autant d'autorité et de sagesse, mais avec autant d'ampleur et de portée. Un Platon, un Aristote, un Bouddha, même un Moïse (2) s'adressent à un temps, à un milieu, à une race; lui, prenant occasion des contingences qui l'environnent, donne des leçons qui dépassent son temps, son milieu et sa race. «Aimez-vous les uns les autres.» — «Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît.» — «Aimez Dieu par-dessus tout et le prochain comme vous-même.» Se conçoit-il maximes d'un sens social plus profond et plus étendu? A qui entend bien Jésus, ce n'est pas un Rabbi qui parle à des Juifs, mais le Maître qui instruit l'humanité.

Ainsi s'explique son apparent désintéressement des problèmes sociaux, qui durent, dans les circonstances où il vivait, se présenter à son esprit. Il les toucha en passant et comme par hasard: «Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu», disait-il à ceux qui, pour le tenter, lui demandaient s'ils devaient payer l'impôt. Sans

---

(1) «Jamais aucune religion, même le bouddhisme, ne s'est présentée avec un message social aussi puissant, ne s'est identifiée aussi parfaitement à un message de cette sorte, que la religion de l'Évangile.» Harnack. *Das Wesen des Christenthums.* — V^e^ Leçon. — Voir aussi Hugh Price Hughes: *Social Christianity.* IV. Christ the greatest of social Reformers.

(2) «Moïse légiférant pour le peuple hébreu s'etait préoccupé de l'exception; Jésus édictant une seule loi d'amour pour l'espèce humaine, a en vue l'universalité.» Giovanni Rosadi: *Il proceso di Gesù*, p. 67.

paraître y songer, il prononçait l'immortelle parole, libératrice de la conscience humaine asservie par les tyrans des corps et des âmes. Aussi, quelle sérénité dans sa manière, et comme elle contraste avec celle des anciens prophètes qui se lançaient fougueux dans la mêlée, pour défendre les faibles! Il voyait, n'en doutons pas, que les «classes élevées, les prêtres, les pharisiens, poussaient si loin le souci du culte et de la justice rituelle, que ce souci étouffait chez elles tout sentiment de miséricorde pour les malheureux (1)». Et pourtant, il ne prit presque jamais directement en main, leur défense. S'il n'avait tenu qu'à lui, il eût pu se mettre à la tête de tant de mécontents, et monter à l'assaut des abus: on vit sa popularité, le jour où la foule juive, à Jérusalem, voulut le nommer roi.

Mais il ne posera pas pareil acte. Son exemple aurait pesé sur l'avenir et apporté trop de troubles dans les sociétés humaines qu'il venait pacifier et non agiter. Il se contente de montrer ses prédilections pour tous les affligés. Il console les veuves, il guérit les malades, il nourrit les affamés, il condamne les mauvais riches en de terribles paraboles, il présente dans le bon Samaritain le type de l'homme charitable. Il dit bien à plusieurs reprises: «Malheur aux riches!» mais rien n'indique qu'il vise plus spécialement les détenteurs de fortune qu'il a sous les yeux. Sa pensée va plus loin, et atteint tous ceux qui demain, en Palestine ou ailleurs, s'attacheront aux

(1) Harnack, *Loc. cit.*

biens périssables, jusqu'à en oublier leurs destinées supraterrestres et leurs devoirs envers leurs frères.

L'impersonnalité, le détachement des contingences, constituent l'originalité de cette doctrine sociale et aussi sa facilité d'adaptation. Elle convient à toutes les sociétés, parce qu'elle ne fut pas donnée en vue d'une société particulière. Les siècles se succéderont, les hommes disparaîtront pour céder la place à d'autres, et le Sermon sur la Montagne gardera la même valeur sociale. Combien se trompent ceux qui prétendent y trouver un «traité d'économie politique», et dans l'Évangile, un programme de réformes! Il est heureux qu'il n'en soit pas ainsi! Les traités d'économie politique et les programmes vieillissent; ils meurent, avec les circonstances qui les font naître. Ceux de Jésus auraient eu le même sort. «Il n'a pas tracé de programme social, dit fort bien Harnack, si l'on entend par ce mot des instructions et des organisations bien définies. Il s'est tenu à l'écart des rapports économiques et contingents. Les aurait-il réglés? Il eût porté des lois utiles pour la Palestine. — Résultats? — Elles seraient devenues nuisibles aujourd'hui, caduques demain, elles auraient changé et absolument embrouillé l'Évangile (1).»

La raison du caractère élevé et simple de cet enseignement, se trouve dans sa subordination à l'idée

(1) Harnack: *Das Wesen des Christenthums*, ve leçon. — Dans le même sens, cf. Peabody, c. II, p. 83: «*The principles of the teaching of Jesus are not infolded in a philosophical system...*»

religieuse. L'en séparer, c'est se condamner à le fausser et à n'y rien entendre. «Ce qui préoccupa Jésus, dans son ministère, écrit M. Peabody, ne fut point la réorganisation de la société, mais la révélation à la conscience humaine de ses rapports avec Dieu.» Tout se ramène là. «Que sert à l'homme de gagner l'Univers, s'il vient à perdre son âme!» — «Cherchez le royaume de Dieu et sa justice, le reste vous sera donné en plus.» Les besoins sociaux ou économiques diffèrent d'un peuple, d'un climat, d'un siècle à l'autre; les besoins religieux sont invariables, et ce sont ces besoins que Jésus veut surtout contenter. La grande affaire, pour lui, est l'établissement du royaume de Dieu. Saint Mathieu et saint Marc nous le montrent inaugurant son ministère par les paroles où ils résument toute sa prédication. «Le temps est accompli, le royaume de Dieu approche, faites pénitence et croyez au message bienfaisant, εὐαγγελίῳ (1).» Il ne peut s'agir ici d'un royaume terrestre, comme l'entendaient les Juifs, car humbles et petits en sont les premiers citoyens: «Quiconque se fera petit comme un chétif enfant, sera le plus grand dans le royaume des cieux (2).» — «Quiconque deviendra grand parmi vous sera votre serviteur (3).» Il ne s'agit pas davantage, d'un royaume à établir seulement dans un avenir plus ou moins éloigné. Jésus en parle comme d'une réalité présente. «Pour vous, heureux vos yeux

(1) Marc, I, 15; Math., IV, 17.
(2) Math., XVIII, 4.
(3) Marc, X, 43.

parce qu'ils voient et vos oreilles parce qu'elles entendent (1).» — «Le royaume de Dieu est venu pour vous (2).» Par ailleurs, en maint endroit, le royaume apparaît comme ne devant se réaliser pleinement que plus tard. «Venez, les bénis de mon Père, dira le souverain Juge au dernier jour, posséder le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde.» Rien là de contradictoire. Le royaume est présent, puisqu'il est le règne de Dieu en nous: «*Regnum Dei intra vos est.*» Ce règne Jésus l'établira en mettant l'homme à sa place, dans ses rapports avec le Père qui est aux cieux. Que la créature raisonnable apprenne que tout dépend de ce Maître souverain. Il revêt le lis des champs et nourrit les oiseaux; sans sa volonté un cheveu ne peut tomber de nos têtes; auprès de lui, les miséricordieux reçoivent miséricorde, ceux qui ont soif de justice, sont désaltérés; les cœurs purs sont appelés à la filiation divine. La loi pour l'homme est d'accomplir la volonté du Père de Famille, à cette condition, il jouira de sa présence après sa mort. «Celui-là seul qui fait la volonté de mon Père qui est aux cieux, dit Jésus, entrera dans le royaume (3)» qui n'est pas de ce monde.

Voici apparaître le royaume à venir, prolongement du royaume présent, qui ne sera pas du premier coup fort étendu car il aura des ennemis violents. Seuls ceux qui veulent l'emporter d'assaut en

(1) Mathieu, XIII, 10.
(2) Idem, XII, 28.
(3) Idem, VII, 21.

combattant leurs mauvais penchants, en se renonçant, en prenant leur croix, peuvent y être admis. A cette condition, et si le Père «attire», le levain, d'abord caché, se glissera dans la masse, le grain de sénevé jeté en Judée, deviendra un grand arbre qui, après avoir couvert la terre, sera transplanté aux cieux. Faire la volonté de Dieu et réaliser ainsi ici-bas son règne, en attendant le règne de là-haut, telle est la grande leçon de Jésus à l'Humanité.

L'on voit maintenant comment on peut répondre à la question posée plus haut. L'Évangile ne contient pas une doctrine sociale, si par là l'on entend un enseignement dont l'objet déterminé et précis serait les rapports de l'homme avec ses coassociés ou avec les biens terrestres. On n'y découvre pas de vues particulières sur les problèmes que nous agitons. Au premier aspect même, ils paraissent complètement négligés. Mais, d'autre part, si des principes larges et souples, fonction de vérités d'un ordre plus élevé, suffisant à éclairer et même à résoudre ces problèmes, peuvent constituer une doctrine sociale, qui doute que nous ne la trouvions dans l'Évangile? N'y cherchez pas, je le veux bien, une théorie du juste salaire ou de la journée de travail. Mais, en étudiant de près la pensée de Jésus, vous resterez convaincu que telle théorie du salaire, telle théorie de la journée de travail, plus généralement telle doctrine économique où l'homme sujet du royaume, est agent, n'est pas conforme à cette pensée.

Quand donc le syndicaliste intellectuel G. Sorel

écrit: «L'Évangile n'est que pour l'homme purifié, l'anachorète, le saint, on ne peut rien y apprendre de ce qu'on doit faire dans la société civile moderne (1)», il oublie que Jésus, préoccupé avant tout du royaume futur, ne se désintéressa pourtant jamais du royaume présent. Ne pourrait-on pas soutenir qu'il fit dépendre la prospérité du premier de la bonne administration du second? »Que votre règne arrive, que votre volonté soit faite, sur la

(1) *Crise de la société antique,* p. 270. M. Loisy aussi, dominé par son sytème eschatologique, nous représente Jésus comme obsédé par l'idée d'un royaume tout spirituel, qui se réalisera très prochainement et d'où sont exclues les moindres préoccupations terrestres. «Rien de plus facile à déterminer historiquement que l'attitude de Jésus à l'égard du monde, des biens terrestres, du droit humain, de la civilisation. La perspective du royaume prochain devait lui inspirer vis-à-vis de toutes ces choses une sorte de dédain, et les textes ne laissent pas le moindre doute sur ses sentiments. Mais, comme on a trouvé moyen de ramener sur lui-même et dans le présent le regard que le Sauveur portait vers l'avenir, on croit également réussir, sinon à l'intéresser positivement à la vie présente, à la question sociale, à l'ordre politique et au progrès humain, du moins à atténuer son indifférence... La vérité historique est que la pensée d'un état constitué selon les préceptes évangéliques, n'existe pas pour Jésus, en dehors de la perspective du prochain royaume des cieux, où il n'y aura plus ni riches ni pauvres, où il ne saurait être question de propriété privée ni de propriété collective et où la félicité divine est le bien commun de tous... L'Évangile ne contient donc aucune déclaration formelle pour ou contre la constitution de la société humaine dans le temps. Il a plutôt fait abstraction du droit humain, de l'économie politique et sociale, qu'il n'a eu l'intention de les régénérer, si ce n'est par la transformation radicale impliquée dans l'idéal du royaume.» Loisy: *L'Évangile et l'Église,* pp. 23, 29, 32, 33.

terre comme au ciel», disons-nous sur son ordre. Il entend donc que les divines volontés s'exécutent dans la société terrestre comme dans l'autre. En nous faisant ensuite demander, d'avoir pour tous les jours, «notre pain», n'indique-t-il pas que l'accomplissement du bon vouloir de son Père, là-haut et ici-bas, est subordonné à la satisfaction des inéluctables nécessités de l'existence? Avoir le pain quotidien, n'est-ce pas à l'homme la condition de la vie, et par conséquent de l'amour et du service du Créateur? (1).

---

(1) L'on ne saurait donc que faire de grandes réserves sur ces observations de Rauschenbusch: «A mesure que la vie éternelle devint l'objet principal de l'espérance chrétienne, le royaume de Dieu recula à l'arrière plan et le Christianisme s'en trouva fort affaibli en tant que puissance sociale. Le royaume de Dieu était une espérance sociale et collective pour cette terre. La vie éternelle était une espérance individuelle pour un autre monde. Le royaume de Dieu impliquait une transformation de l'humanité. L'espoir de la vie éternelle n'était alors que le désir d'échapper à ce monde et à ses misères. Le royaume était une idée révolutionnaire (?), la vie éternelle était une idée ascétique. Nous modernes, nons croyons à la vie éternelle mais sans ascétisme (?). Nous estimons que cette vie est bonne et que la vie à venir, sera encore meilleure, qu'il s'agit d'accomplir vigoureusement la tâche que Dieu nous a assignée ici-bas et qu'il nous introduira par la mort dans un monde supérieur où nous le servirons mieux encore.» *Le Christianisme et la Crise sociale,* p. 195. Il n'est pas vrai que le royaume de Dieu soit simplement «une espérance sociale et collective pour cette terre» puisque Jésus nous fait demander «qu'il arrive sur la terre comme au ciel»; et il n'est pas vrai que la vie éternelle soit «une simple espérance individuelle pour un autre monde», puisque Jésus dira à ceux qui n'auront pas accompli les actes sociaux, de le nourrir, de le vêtir, de l'hospitaliser dans ses frères, d'aller au feu éternel.

Il faudra et préciser et éclairer ces idées. Pour l'heure, il suffit d'avoir indiqué que les préoccupations sociales et même économiques ne sont pas exclues, bien que le plus souvent sous-entendues, dans l'enseignement évangélique. On ne doit pas, si on veut le comprendre, le diviser. Tout ce que notre docteur dit, tout ce qu'il fait — car ses actions sont lumière (1) — pour nous éclairer et nous instruire sur le travail, sur l'autorité, sur la richesse ou la pauvreté, se rapporte au royaume à venir dont il veut jeter les fondements. Mais de là à conclure que le royaume présent n'est point l'objet de sa sollicitude, il y a loin. C'est vrai «l'homme

(1) «Dominus et salvator noster, aliquando nos sermonibus, aliquando vero *operibus admonet. Ipsa etenim facta ejus præcepta sunt: quia dum aliquid tacitus facit, quid agere debeamus innotescit.*» (Saint Grégoire le Grand: *Homelia* 17 *in Evangel.*). . . »La narration de la vie de Jésus est d'une extrême valeur comme source de ses enseignements sociaux. Dans la plupart des cas, cette narration est de toute évidence, de témoins occulaires et ses éléments essentiels en dehors de tout soupçon. De ces éléments narratifs, on peut tirer des conclusions aussi importantes que celles qui sont contenues dans les paroles de Jésus. Son exemple et sa vie, autant que ses enseignements oraux, ont été universellement acceptés comme une base pour la doctrine chrétienne, mais nulle part ils n'ont plus d'importance que dans la sphère de son enseignement social. Quiconque a étudié la vie de Jésus, ne s'aviserait pas de soutenir l'opposition entre ses actes extérieurs et sa croyance intérieure. . . A parler en général, les actions de Jésus, dès qu'on les considère à la lumière des circonstances qui les environnent, tout comme ses paroles, représentent un matériel avec lequel on peut construire un système organisé de ses enseignements sociaux.» Shailer Mathews: *The social teaching of Jesus*, p. 19. New-York 1917.

ne vit pas seulement de pain», mais il vit pourtant aussi de pain. Les biens terrestres n'ont de prix, que s'ils ne sont point un obstacle à établir le royaume des cieux, mais ils ont leur prix, puisqu'ils peuvent et qu'ils doivent aider à l'établissement de ce royaume.

Il y a donc un ordre social et un ordre économique conformes aux principes de l'Évangile. Ces principes, en pénétrant les sociétés antiques, les ont transformées. S'appliquer à les dégager dans les paroles et les actions du Maître, n'est-ce pas remonter aux sources profondes et intarissables de notre civilisation; n'est-ce pas retrouver ces pures et saintes doctrines, qui ont déjà apporté aux peuples et aux individus, ce bonheur relatif auquel nous pouvons aspirer sur cette terre douloureuse, et qui, aujourd'hui encore, peuvent, comme disait l'immortel Léon XIII dans son admirable lettre sur la question sociale, «sinon mettre un terme aux conflits, au moins les rendre moins âpres (1)»?

(1) «Ecclesia est quæ promit ex Evangelio doctrinas quarum virtute aut plane componi certamen potest, aut certe fieri, detracta asperitate, mollius.» (Encycl. *Rerum novarum.*)

Livre I. Jésus et l'individu

Chapitre I. L'être religieux

SOMMAIRE. — Erreur fondamentale des réformateurs qui croient qu'en changeant les conditions extérieures de la société, on changera la société. Ce n'est pas ainsi que procède le divin réformateur. Il s'occupe d'abord de l'individu et en lui de ce qu'il y a de plus intime. — Il rappelle à l'homme sa nature religieuse: 1° il est dépendant d'un être supérieur qui est son Père, sa Providence, son Juge; d'où pour lui la nécessité de s'humilier, d'obéir et de prier; 2° il a sa fin hors de ce monde: sens chrétien et sens païen de la vie.

Sans ambitionner de faire nombre à côté des satisfaits et des nantis; tout en disant haut et sans arrière-pensée, qu'il faudrait dans nos sociétés, une plus égale distribution de la richesse, plus de justice, de paix et de vraie solidarité, on peut cependant rester convaincu de l'impuissance des réformateurs de toutes nuances, à réaliser jamais leurs rêves.

Le vice qui rend toutes leurs constructions chancelantes, leur illusion est de croire qu'une société se transforme à coups de lois, de violences ou de subites catastrophes; qu'il suffit, par exemple, d'édicter la paix ou la solidarité, pour les faire pénétrer dans les masses humaines (1) ou de leur donner de l'argent

(1) Les socialistes ne sont pas seuls à avoir cette illusion. L'école du monarchisme dit scientifique, de M. Maurras la partage.

et de la science, pour qu'elle soient heureuses (1). Erreur singulière. Elle suppose une complète ignorance des réalités aveuglantes. Tant que l'homme

---

On le prouverait sans peine. Ni les uns ni les autres ne sont de vrais positivistes ou plus simplement des *réalistes*. Cf. mes livres: *L'Action Française et l'Idée chrétienne. — La morale de l'Action Française*. Éditeur Bloud et Gay. — Paris.

(1) Pour certaines primaires il ne faut plus songer à réformer d'abord l'individu, comme le veut encore M. Payot; mais la réforme de la société transformera, «sans qu'il s'en doute», l'individu lui-même. «La nécessité d'un enseignement moral autoritaire disparaîtra quand les hommes se décideront à fonder la société sur des bases exclusivement économiques. Dans une telle société *la morale individuelle se réduira à une question d'hygiène, la morale sociale à une question d'arithmétique.*» Cité par J. Maxe, dans *l'École primaire contemporaine*. «Dès que les conditions matérielles à réaliser pour atteindre le bien-être individuel seront aussi les conditions du bien-être social, nous verrons surgir de cette concordance une morale basée sur la conscience acquise de la solidarité sociale et telle que *l'action de l'individu n'aura* plus seulement comme résultat nécessairement, atteint par ricochet, mais aussi pour mobile et pour but, l'intérêt social, le plus grand bien de tous.» Gabriel Deville: *Principes socialistes*, p. 68. Cité par L. Garriguet. *La Valeur sociale de l'Évangile*, p. 94. — Les conditions du bien-être matériel étant réalisées pour les individus et pour la société, si les premiers, ne savent pas modérer leurs désirs et veulent toujours avoir davantage pour satisfaire leur orgueil, leurs ambitions ou leur prurit de jouissances, peut-on croire sérieusement que le bien-être social qui n'est pas seulement abondance de bien, mais paix, justice, amour et respect mutuels, résultera de ces envies déchaînées et inassouvies? — «Une école, a dit Victor Hugo, ferme une prison.» Peut-être, mais si ceux qui sont à l'école, n'y corrigent pas ces mauvais instincts notre lot à tous en naissant, et la science, comme telle n'y suffit pas, ils en sortent mieux armés que les ignorants, pour nuire à eux-mêmes, à leurs familles, à leur Patrie et à l'Humanité.

sera ce que nous le connaissons en nous ou chez les autres, égoïste sans vergogne, jouisseur effréné, violent jusqu'à la brutalité quand il s'agit de défendre son intérêt, en vain les législateurs modifieront les conditions extérieures de la société où il vit, en vain il y aura abondance de richesses et de savoir, la société ne changera pas. On l'a comparée à un corps organisé. Qui voudrait compter sur la santé de ce corps, aussi longtemps qu'on n'a pas des organes sains, aussi longtemps que tissus et cellules, ces éléments premiers, restent sans vigueur? Les maladies dont nous souffrons sont individuelles autant que sociales. Celles-ci, ne sont-elles pas la mise en commun, des maux qui travaillent chacun de nous?

Ils ne peuvent donc qu'arrêter la marche de l'humanité vers le progrès et la civilisation, ceux qui, occupés à corriger des organisations et des ajustements extérieurs réellement défectueux, ne veulent point voir que le plus pressé serait encore de corriger les éléments qui entrent dans ces organisations. Ils ressemblent à l'architecte qui prétendrait bâtir solidement sans bonnes et fortes pierres. (1).

(1) «On nous propose, écrit Herron, diverses panacées qui doivent avoir pour effet de guérir les plaies sociales et de mettre fin aux plaintes des mécontents. Parmi ces projets, il y en a d'utiles et de nécessaires qui procèdent d'un réel désir d'améliorer l'état de la société, mais aucun pouvoir politique, aucune législation ne pourra jamais réussir à rendre un homme désintéressé. Tant que les hommes ne mèneront pas une vie exempte d'égoïsme, ne se proposeront pas le bien de leurs frères et ne seront pas disposés à

Que différente est la méthode du divin Réformateur! Tout à l'amendement de l'individu, il l'approche non par le dehors et la surface, mais par ce qu'il a de plus intime et de plus caché. Il va droit à l'âme, à la conscience. «Des pharisiens, dit l'Évangile, interrogèrent Jésus sur le moment où le règne de Dieu arriverait: Le règne de Dieu, répondit-il, n'arrive point d'une manière qui frappe les regards. Il n'y a pas à dire: «Il est ici ou il

---

poursuivre le bien social avec la même ardeur que leur bien propre, l'injustice et l'inégalité disparaîtront sous une forme pour reparaître bientôt sous une autre plus cruelle.» *Christianisme social. La porte ouverte.* —«*Quid leges sine moribus*» disait Horace, *Carmen* XVIII, L. III. — «Δεῖν τὸυς ὀρθῶς, πολιτευομενους, déclarait un philosophe grec, ου τὰς στοὰς εμπιμπλάναι γραμματων, αλλα ει ταίς ψυχαῖς εχειν το δικαιον ου γαρ τοις ψηφισμασιν αλλα τοις ηθεσι κἀλως οικειτθαι τας πολεις . . .» (Germain Arnaud: *La Grèce*, p. 158.) — Voici l'opinion de Taine sur le socialisme en 1870. «Le grand mal du socialisme actuel, c'est qu'il n'a pas pour fond, comme le puritanisme, ou même le catholicisme de la Ligue, un principe moral, l'idée d'une réforme intérieure et personnelle de la volonté et du cœur. Il n'est qu'un système et une ligue à l'usage des appétits, de l'envie et de toutes les passions destructives.» (*Lettre d'Oxford*, 30 mai 1870.) Reconnaissons pourtant que les préoccupations morales se font jour chez quelques socialistes: «Si les travailleurs triomphaient, disait en 1897 M. Vandervelde aux ouvriers de Martigny-sur-Sambre, sans avoir accompli *les évolutions morales* qui sont indispensables *leur règne serait abominable* et le monde serait replongé dans des *souffrances*, des *brutalités* et des injustices aussi grandes que celles du présent.» Le bolchévisme corrobore ces déclarations. (Cf. Dans le même sens, Payot, G. Renard et Bouglé, qui cite d'autres témoignages de ces préoccupations morales et s'y associe, dans son ouvrage: *Solidarisme et Libéralisme*, pp. 181, 182, 184-185.)

est là», car voici, le règne de Dieu est au-dedans de vous (1).»

Cet enseignement paraît, à première vue, si exclusivement individualiste, que plusieurs ont soutenu que l'homme vivant en société ne saurait y trouver aucune lumière. «Il s'adresse, dit Georges Sorel, à l'anachorète (2).» Il est donc étranger à toute idée de justice sociale: «Je suis assez porté à croire, écrit Émile Faguet, que Jésus est le fondateur de l'Individualisme. Ouvrez l'Évangile ce n'est pas la justice que vous y trouverez, c'est l'amour. L'idée de justice est a peu près absente de l'Évangile et même quelques fois indirectement, elle y est comme raillée, et l'apologue des ouvriers de la vigne est bien significatif à cet égard. Le trait de génie du Christianisme à été, tout en créant l'individualisme de sauter pardessus la justice, pour s'établir du premier bond en pleine charité, comme en son vrai domaine et à un degré seul digne de lui (3).»

Nous croyons parailles conceptions fausses. Mais alors même que le Christ n'eût voulu qu'instruire des isolés, il reste vrai que ces isolés, unique objet dans l'hypothèse, de son enseignement, sont plongés dans un milieu social. Pouvait-il ignorer que sa doctrine y aurait un retentissement? S'il tourne sa sollicitude au soin de l'individu, c'est parce qu'il sait que la guérison de chaque membre assurera la santé du corps entier.

(1) Luc, XVII, 20.

(2) *La ruine du monde antique*, p. 270. Paris, G. Jacques et Cie.

(3) Émile Faguet, *Revue Mondiale* p. 57, Janvier 1906.

Par là surtout, sa parole fut et demeure un puissant facteur de civilisation et de progrès. «Pourquoi, se demande Guizot (1), le christianisme a-t-il été une grand crise de la civilisation? Parce qu'il a changé l'homme intérieur, ses croyances, ses sentiments; parce qu'il a régénéré l'homme moral, l'homme intellectuel.» Jésus est à la fois docteur profondément individualiste et docteur profondément social (2). Il réforme la société en s'appliquant d'abord, nous ne disons pas exclusivement, à réformer l'individu. Améliorée, la société, aide l'individu à se perfectionner. C'est la loi de réciprocité.

«Parce que Jésus croyait au développement organique de la nouvelle société, dit Rauschenbusch, il travailla patiemment à la former, cellule par cellule. Chaque vie humaine amenée sous le contrôle de l'esprit nouveau qu'il incarnait et révélait lui-même, marquait un pas en avant pour le royaume de Dieu. Chaque fois que l'idée nouvelle du Père et de la vie bonne qu'il s'agissait de mener parmi les hommes s'emparait plus fortement d'une âme humaine et l'entraînait à l'action, un progrès était réalisé. C'est exactement ce qui se passe lorsque des tissus de l'organisme humain ont été détruits par la maladie ou par un choc extérieur, et qu'un nouveau tissu se forme silencieusement sous l'ancien, constituant de nouveaux réseaux organiques. Jésus incarnait un nouveau type de vie humaine et il en avait conscience.

(1) *Histoire de la civilisation en Europe*, c. I.

(2) Cf. Harnack: *Die Ausbreitung des Christentums*, p. 108.

En vivant avec des hommes qui devenaient témoins de ses pensées, de ses sentiments, il reproduisait sa propre vie chez d'autres. Ce travail d'assimilation se poursuivait en vertu des capacités naturelles inhérentes à l'organisme social, tout comme le sang coule spontanément dans les artères ou les vaisseaux capillaires normalement constitués. Lorsqu'un noyau d'hommes animés des mêmes sentiment se trouva formé autour de Jésus, le pouvoir assimilateur de son Évangile fut singulièrement renforcé. Il sentit avec joie que le plus humble de ses disciples, en tant que possédé du nouvel esprit social, était supérieur au plus auguste représentant de l'ère ancienne, Jean-Baptiste (1). Ainsi Jésus travaillait sur les individus et par les individus, mais son but réel était, non l'individu, mais la société, et sa méthode impliquait l'emploi de puissantes forces sociales. Il savait qu'il fallait implanter une nouvelle conception de l'existence pour que la vie nouvelle put être vécue, et que la société nouvelle devrait se grouper autour de personnalités renouvelées, qui formeraient autant de centres vivants (2).»

Voyons quels principes guident le maître dans sa réforme.

* * *

Il ne tient point l'homme pour un solitaire dans ce vaste univers. Il lui rappelle les multiples liens qui le

(1) Math., XI, 11.

(2) Rauschenbusch — *Le Christianisme et la crise sociale*, p. 77, 78, 79.

rattachent à un Être supérieur. Cet Être, l'Évangile nous le montre «ne cessant jamais d'agir (1)», «envoyant Jésus, qu'on doit écouter comme son fidèle messager». Il est «seigneur du ciel et de la terre (2)», il fait pleuvoir sur les bons et les méchants, il tient sous son empire et les corps et les âmes. Il peut les jeter dans la géhenne: qu'on le craigne donc! Il voit dans le secret, l'aumône que la main droite fait à l'insu de la main gauche (3). On ne le sert pas en même temps que Mammon, car nul ne sert deux maîtres (4). Il nous tire à lui, sinon impossible de nous en approcher. Il est le chef de maison et le roi des paraboles, la source de toute autorité: Pilate n'en aurait aucune sur moi, dit Jésus, «si elle ne lui venait d'en haut».

Plus que Maître, Dieu est encore et surtout Père. «Le premier, Jésus fait du nom de Père le nom de Dieu par excellence. Il n'est pas seulement le Créateur, l'Éternel, le Seigneur, le Dieu des armées, il est le Père. Jésus voit dans la tendresse des pères pour leurs enfants, une image de la bonté de Dieu pour ses créatures. Cette qualification se rencontre, il est vrai, déjà dans les livres de l'ancien Testament (5); mais Dieu y apparaît surtout sous l'aspect de la puissance, de la sévérité, de l'autorité légale. L'idée

(1) Jean, VI, 14.
(2) Math., XI, 25.
(3) Idem, VI, 4.
(4) Luc, XVI, 13.
(5) Ex. III, 22; Deut. XXXII, 6.

de sa bonté y est présente sans doute, et souvent avec éclat, mais elle ne s'y rencontre pas avec ce caractère de généralité et de prééminence que lui accorde l'Évangile, pour lequel Dieu, tout en étant saint et juste, est essentiellement compatissant et miséricordieux. Père des créatures humaines (1), Dieu les aime chacune individuellement (2), il ne veut pas qu'aucune d'elles périsse (3), semblable au berger qui va à la recherche d'une brebis perdue, il adresse ses appels au pécheur égaré pour le ramener dans la bonne voie (4), il lui rend sa confiance s'il se repent, comme un père indulgent au fils dissipé qui revient au logis humilié de sa conduite passée (5), il lui fait grâce de ses fautes, de même qu'un créancier qui remettrait généreusement à son débiteur une dette considérable (6). Tout individu est donc tenu de répondre pour son propre compte à l'amour paternel de Dieu. C'est un à un que se recrutent les citoyens de son royaume (7), nul ne peut y entrer qu'à la condition d'être devenu l'un de ces «fatigués et chargés» (8) qui le cherchent (9).»

---

(1) Math., V, 16, 45, 48.
(2) Math., VI, 4, 6, 18.
(3) Math., XVIII, 14.
(4) Luc, XV, 3—7; cf. Math., XVIII, 12, 13.
(5) Luc, XV, 20—24.
(6) Math., XVIII, 23—27.
(7) Math., XVIII, 19.
(8) Math., XI, 28.
(9) Henri Traband: *Essai sur les principes sociaux de l'Évangile*, p. 1.

«Les Juifs, dit saint Jean, ne comprenaient pas que le Père dont Jésus leur parlait était Dieu lui-même (1).» Ce Père est «notre Père». Nous ne formons tous, Christ et hommes, qu'une famille, nous sommes frères. Il est «aux cieux» et nous gouverne avec une tendre sollicitude. N'ayons point de souci même pour les biens du corps, car «il sait ce dont nous avons besoin (2)». «Il nourrit les oiseaux du ciel, n'êtes-vous pas un peu plus que des oiseaux (3)?» Prions-le, de nous donner aujourd'hui notre pain quotidien et attendons avec confiance. Car «qui de vous, hommes, entendant son fils lui demander un pain, lui offrira une pierre? Qui donnera un serpent si on lui demande un poisson? Si donc vous autres, qui êtes méchants, savez donner à vos enfants des choses bonnes, combien plus votre Père qui est dans les cieux, vous donnera-t-il ce qui est bon et surtout le bon esprit, quand vous le lui demanderez (4).»

Le Dieu, Maître et Père, n'est donc pas ce potentat imaginé par le rationalisme, qui, ayant lancé mondes et âmes dans l'espace, se retire au loin, superbement désintéressé et dédaigneux de son ouvrage. Sur lui, son œil vigilant est toujours ouvert. Il pourvoit à tout, prend soin de tout. Rien n'arrive sans sa permission. Qui, parmi nous, se préoccupe d'un pauvre petit passereau qui vient à tomber à

(1) Jean, VIII, 27.
(2) Math., VI, 32.
(3) Idem, VI, 26.
(4) Math., VII, 7, 12.

terre ? Quel homme compte ses cheveux ? Et pourtant, dit Jésus : «Pas un passereau ne tombe sans que le Père qui est aux cieux le veuille et les cheveux même de notre tête sont comptés.» «Voyez les oiseaux du ciel ; ils ne sèment, ni ne moissonnent, ni n'amassent dans les greniers. C'est le Père céleste qui les nourrit... Les lis, comme ils croissent ! et ils ne travaillent, ni ne filent. Et Salomon dans toute sa gloire, n'était pas vêtu comme l'un d'eux. Si donc l'herbe des champs, qui est aujourd'hui et qui demain sera jetée au feu, est ainsi vêtue par Dieu, combien plus n'aura-t-il pas soin de vous, hommes de peu de foi (1) !» Ainsi parlait Jésus, et il révélait le Dieu Providence dont l'antiquité n'eut aucun soupçon. Bon et puissant, il prend soin des êtres sans raison ; mais il veille avec une particulière sollicitude sur celui qui est un beau reflet de son sublime esprit (2).

Ce Maître, ce Père, ce Prévoyant est encore Juge. A chacun il demandera des comptes. «Explique ta gestion, dit le Seigneur au mauvais administrateur ; tu ne peux plus rester dans ton emploi (3).» Pas un acte, pas une pensée, que ce magistrat intègre ne pèse dans ses balances. Il faudra justifier une

(1) Idem, VI, 25, 34.

(2) «Si minutissima animalia et quæ quolibet per aera feruntur volatilia, Deus oblivisci non potest ; vos qui ad imaginem facti estis Creatoris, non debetis terreri ab his qui occidunt corpus : quia qui irrationabilia gubernat, rationabilia curare non desinit.» (Vénérable Bède : *In Lucam*, I. IV, c. LII.)

(3) Luc, XVI, 2.

parole oiseuse, et «à qui beaucoup avait été donné, il réclamera beaucoup (1)». «D'ailleurs, si vous ne voulez pas être jugé, ne jugez point . . . On se servira pour vous de la mesure dont vous vous serez servi pour les autres (2).» Le Père ne jugera pas seul, car il a aussi «remis tout jugement au Fils, afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père (3).» «Qui le méprise et n'accepte pas ses paroles trouvera qui le juge; la doctrine qu'il a enseignée sera son juge. Elle le condamnera au dernier jour (4).»

L'homme est donc, pour Jésus, un être essentiellement religieux. Cette vérité constitue le support et le fond de son enseignement. La Puissance, la Paternité, la Providence, la Justice de Dieu une fois posée, on comprend mieux les grandes vertus individuelles prêchées par Lui.

Le premier devoir, lorsqu'on est sujet, n'est-il pas d'obéir? La créature raisonnable est libre, mais non indépendante. Elle doit se laisser régir par la volonté supérieure qui lui intimera ses ordres soit directement, en parlant à la conscience, soit par des lois que d'autres promulgueront: «Ne pensez pas, déclare Jésus, que je sois venu abolir la loi ou les prophètes. Je ne suis pas venu abolir, mais compléter. Oui, je vous le déclare, jusqu'à ce que passent le ciel et la terre,

(1) Math., 25.
(2) Idem, VII, 1, 5.
(3) Jean, V, 16, 47.
(4) Idem, XII, 44, 50.

un iota ou un point ne disparaîtra de la loi tant que tout ne sera pas accompli. Celui donc qui transgressera un de ces moindres commandements et enseignera aux hommes à faire comme lui, sera appelé le plus petit dans le royaume des cieux. Celui qui fera et enseignera (la loi), celui-là sera appelé grand dans le royaume des cieux (1).» — «Si tu veux entrer dans la vie, disait-il au jeune homme, observe les commandements. — Lesquels? reprit celui-ci. — Tu les connais: «Tu ne tueras pas; tu ne commettras pas d'adultère; tu ne voleras pas; tu ne seras pas faux témoin; honore ton père et ta mère; aime ton prochain comme toi-même (2).» A ce prix, on est de sa famille, puisqu'on a les mêmes sentiments que lui. «Écouter la parole et faire la volonté de mon Père qui est aux cieux, c'est être mon frère, c'est être ma sœur, c'est être ma mère (3).» Il se donne, d'ailleurs, comme tenu par la loi d'obéissance à l'égard de Dieu. L'accomplissement du suprême vouloir n'est-il pas sa première obligation (4), le centre, la mesure et le but de ses plans, de ses entreprises et de ses actes, l'élément où il se meut (5), la nourriture qui le soutient (6), sa consolation et sa joie en tout (7)?

(1) Math., V, 18, 20.
(2) Idem, XIX, 17, 20.
(3) Marc, XI, 27, 28; Math., XII, 46, 50.
(4) Jean, V, 30; VI, 38.
(5) Jean, V, 8, 29.
(6) Idem, IV, 54.
(7) Math., XI, 26; Cf. Meschler, t. I, p. 212. *Das Leben unseres Herrn Jesu Christi.*

La puissance et la volonté de Dieu s'imposent à l'homme. Qu'il soit donc petit et humble! Jésus revient souvent sur la nécessité de l'humilité, cette vertu que les sages d'Athènes ou de Rome ignorèrent, parce qu'ils ignorèrent le vrai Dieu. Seule, elle met la créature à son rang. De quel droit s'enorgueillit-elle du devoir accompli? N'y est-elle pas tenue de par sa condition? «Quand votre serviteur est rentré des champs après le labour ou le soin des troupeaux, qui d'entre vous lui dirait aussitôt: Va te mettre à table? Ne lui dites-vous pas: Prépare mon repas, ceins ton tablier et me sers, tant que je mange et je bois. Ensuite tu mangeras toi-même et tu boiras. Le maître est-il tenu à rendre grâce à son serviteur, parce qu'il a fait tout ce qui lui était commandé? Je ne le pense pas. De même, lorsque vous aurez accompli tous les préceptes qui vous sont imposés, dites: «Nous ne sommes que d'inutiles serviteurs: ce que nous avons fait, nous étions obligés de le faire (1).»

Pas d'idole devant laquelle les grands esprits du paganisme se soient plus bassement prosternés que devant l'idole de la Gloire? Avoir, grâce au courage, à l'éloquence, à la vertu même, un nom longuement honoré, n'était-ce pas pour ces beaux génies la suprême ambition? Tertullien les connaissait, quand, dans sa langue énergique, il les appelait «des animaux de gloire (2)». Ignorant le Dieu, in-

(1) Luc, XVII, 7, 10.

(2) «Philosophi animalia gloriae atque facundiae caupones.» «Les Philosophes vrais animaux de gloire et cabaretiers d'éloquence.»

tègre appréciateur de nos mérites, ils mendiaient pour leurs vertus les misérables et menteuses sanctions de l'opinion. L'humilité est une vertu chrétienne, parce que le Christ a révélé Celui «qui voit dans le secret» et dont seul le jugement compte pour un être raisonnable. «Prenez garde, dit-il, de faire vos bonnes œuvres devant les hommes afin d'être remarqués; autrement, vous ne recevrez pas de récompense de votre Père qui est dans les cieux. Lors donc que tu fais l'aumône, ne sonne pas de la trompette devant toi, comme les hypocrites font dans les synagogues et dans les rues, pour être honorés des hommes; je te le déclare, ils reçoivent leur récompense. Pour toi, quand tu fais l'aumône, que ta main gauche ignore ce que fait ta main droite, afin que ton aumône reste dans le secret. Et ton Père, qui voit dans le secret, te le rendra (1).» Ailleurs il nous engage à prendre le dernier rang, «car celui qui s'élèvera — aux yeux des hommes — sera rabaissé; celui qui s'abaissera sera élevé». — «Maître, lui demandaient un jour les disciples, qui doit être le plus grand dans le royaume des cieux?» Jésus s'assit, réunit autour de lui les douze, et leur dit: «Si quelqu'un veut être le premier, qu'il soit le dernier de tous, et le serviteur de tous.» Appelant ensuite un petit enfant, il le fit tenir debout (ἔστησεν) au milieu d'eux, puis, l'enveloppant de ses bras, il leur dit: «En vérité, je vous l'assure, si vous ne changez et ne devenez comme de petits

(1) Math., VI, 1, 4; Luc, XI, 38.

enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. Celui qui se fera petit comme cet enfant, celui-là sera le premier dans le royaume des cieux. Oui, le plus petit parmi vous, c'est celui-là qui est le plus grand (1)», car il tire sa valeur de l'estime de Dieu. Elle lui suffit, il n'a pas besoin de celle de ses égaux pour ajouter à ses mérites, ni de la sienne.

On comprend donc que le Maître s'élève avec vigueur contre la suffisance, du Pharisien. Il fait bon l'entendre rabaisser et stigmatiser sa morgue. «A quelques-uns qui, se prenant pour des justes, mettaient en eux-mêmes leur confiance, méprisaient les autres, il dit cette parabole: Deux hommes montèrent au temple pour prier, un Pharisien et un Publicain (*un receveur des deniers publics, très mal famé alors*). Le Pharisien, debout, et se rengorgeant, priait ainsi, en lui-même: Mon Dieu, grâces vous soient rendues de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, voleur, injuste, adultère, ni comme ce Publicain! Je jeûne deux fois la semaine, je donne le dixième de tout ce que je possède. Le Publicain, lui, se tenant à l'écart, n'osait même pas lever les yeux au ciel; mais il frappait sa poitrine et disait: Mon Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pécheur! Je vous le déclare, celui-ci s'en retourna justifié dans sa maison; mais pas l'autre. Ainsi quiconque s'élève sera abaissé, quiconque s'abaisse sera élevé (2).»

(1) Math., XVIII, 1, 4; Luc, IX, 47; Marc, IX, 35.
(2) Luc, XVIII, 9, 14.

Si l'homme, tout chétif qu'il paraisse, n'est pas délaissé de celui qui a soin d'un cheveu qui tombe et de l'herbe des champs; s'il a au ciel un Père et une Providence, ne doit-il pas plier le genou et incliner la tête pour prier? La prière, selon l'enseignement de Jésus, n'est point seulement manifestation d'un besoin à un être supérieur, mais aveu de son domaine souverain et de sa Providence. Aussi, nous exhorte-t-il, à ne pas multiplier en priant les paroles, comme les païens, qui s'imaginent être exaucés à force de marmotages et de simagrées. «Ne leur ressemblez pas, car votre Père sait ce qu'i lvous faut, avant (même) que vous l'imploriez (1).» La prière est l'acte de respect préalable exigé par lui, avant de subvenir aux nécessités de ses enfants. «Demandez, et il vous sera donné, cherchez, et vous trouverez, frappez, il vous sera ouvert.» Joignant au précepte l'exemple, il laissa tomber de son cœur le *Pater*, la divine prière où il ramasse, en quelques mots, toute la théologie des relations entre le créateur Providence et la créature raisonnable.

On voit dès lors, pourquoi Jésus demande à l'homme de ne pas s'inquiéter du lendemain et des choses temporelles. «Ne soyez pas en trouble, disant: Que mangerons-nous ou que boirons-nous, ou de quoi nous couvrirons-nous? Les païens recherchent ces choses, mais votre Père sait que vous en avez besoin (2).» Il ne défend pas de s'en occuper,

(1) Math., VI, 8.
(2) Idem, VI, 25.

mais le principal, et ce qui importe, est de faire la volonté du Père. «Cherchez donc premièrement (remarquons cet adverbe, il a sa signification), cherchez le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera ajouté (1).» Ne vous laissez pas dominer par le souci de ce qu'il vous faut pour vivre jusqu'à oublier que la grande loi de votre vie est de faire acte de soumission au Maître. «Tout le reste vous sera ajouté» car, en exécutant la volonté divine, vous pourrez concomitamment penser aux nécessités temporelles. Pourvu qu'elles n'empêchent pas «sa justice», elles ne sont point exclues de cette volonté (2).

Pour s'attacher à elle, aucun lien plus fort que l'amour. Aimer, n'est-ce pas confondre deux vouloirs? Aussi, aux regards de notre Docteur, le commandement premier, celui qui dispense des autres, est le commandement d'aimer. «Écoute, Israël, dit-il après le Législateur hébreu, aime le Seigneur ton Dieu avec tout ton cœur, avec toute ton âme, avec tout ton esprit et toute ta force.» L'homme vivra d'une vie de justice, il recherchera «premièrement» le royaume de Dieu, dans la mesure où il vivra d'une vie d'amour. Que si la bonté d'un Père attentif

(1) Idem, VI, 33, le texte grec porte: «παντα προστεθησεται υμιν».

(2) Une parole attribuée à Jésus par la tradition est un commentaire de cette pensée: «Demandez les choses grandes, et vous obtiendrez en surcroît les petites; demandez les choses célestes, et vous aurez en plus les terrestres.» *Fabricius, codex apocryphus*, I, 329. (Note de M. Fouard: *Vie de Jésus-Christ*, t. I, p. 316.)

à nos besoins ne peut nous gagner à ses volontés, Jésus-Christ rappelle que ce Père est un Maître qui s'entend à faire respecter sa loi. «Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, mais sont impuissants à tuer l'âme; craignez plutôt celui qui peut perdre et le corps et l'âme dans la géhenne (1).» Ainsi, soit par crainte, soit par amour, le vouloir et la justice divine s'accompliront «sur la terre comme au ciel».

* * *

Jésus met donc d'abord l'individu en face de Dieu. Il lui apprend que le Hasard aveugle ne dispose pas de ses destinées. Il n'est pas le fragile esquif que ballotte la vague sur l'océan immense, mais le navire que dirige la main sûre d'un prévoyant pilote. Ainsi apparaît-il un être intimement et fortement relié à Dieu. Le paganisme n'eut que le nom de religion, et d'en concevoir une d'où l'on exilerait le Père et le Maître que prêche le Christ, est aussi illusoire que de prétendre perfectionner l'humanité sans tenir compte du fait religieux, expliqué par la raison et universellement constaté par l'histoire.

Cependant, dire à l'homme qu'il à des rapports avec plus grand que lui, ne suffisait point à définir le complexus de sa nature religieuse. Il fallait, après avoir posé Dieu, le montrer aux avenues da la vie; il fallait changer le sens l'orientation de cette vie. «Ce qui n'était, dit M. Brunetière (2), ni moins difficile,

(1) Math., X, 28.

(2) *Revue des Deux-Mondes*. L'équation fondamentale — 15 septembre 1903.

ni moins long, ni moins capital. Le fond de la morale antique, c'était, en termes de philosophie, la recherche du souverain bien ou, dans la langue plus explicite, l'organisation de la conduite en vue de l'expansion, du déploiement et de la recherche de la vie.... L'individu n'avait de valeur qu'en fonction de la vie; sa grande affaire était de vivre, et peu importait qu'il vécût d'une manière ou d'une autre, si d'ailleurs il vivait pleinement. La grande révolution morale opérée par le christianisme a été de placer l'objet de la vie hors d'elle-même, au-delà d'elle et dans la réalisation d'un idéal donné comme actuellement inaccessible.» Par là, sans la détacher du milieu terrestre où elle s'agite, il lui ouvre un magnifique horizon, il la soulève jusqu'aux immortelles espérances, et du même coup l'ennoblit.

Nous avons vu (1) la place que tient dans l'enseignement de Jésus l'idée du royaume. Elle est centrale. A en expliquer le contenu, tendent et ses discours et ses actes. Mais ce règne, cette royauté de Dieu (βασιλεια του θεου) qui commence maintenant, n'a son plein épanouissement que plus tard, par-delà la vie (2).

(1) Cf. l'Introduction, p. 21.

(2) Voici comment Peabody, un protestant, établit qu'il n'y a point contradiction entre l'idée du royaume futur et celle du royaume présent: «Nous arrivons, dit-il, à cette conclusion d'apparence paradoxale, que le royaume de Dieu avait pour Jésus deux significations; celle d'un état présent et celle d'un état futur, celle d'une société céleste et celle d'une société terrestre. Ce paradoxe apparent s'évanouit lorsqu'on étudie le concept de royaume à la lumière des deux principes déjà exposés. Jésus, disions-nous, voit le

A sa préparation, doivent être tournés les efforts de chacun. Le plus grand obstacle sera le monde. Le monde, pour Jésus, est «la cité du mal, l'organisation des forces du péché cachés dans l'homme (1)»; il est cet ensemble de lois et de maximes, de moyens et de buts, qui par le mauvais ou la nature corrompue, s'opposent à la souveraineté de l'Idée divine. Car l'esprit du monde n'est pas celui de Dieu (2), il ne veut donc point reconnaître le Christ, son Envoyé (3);

---

monde de haut. De ce sommet il aperçoit le mouvement de la vie divine dans les âmes. Toutes les fois donc que cet esprit trouve bon accueil dans une vie humaine, là, immédiatement, sans éclat, bien que très sûrement, le royaume de Dieu est déjà venu; lorsque, enfin, ce même esprit pénétrera le monde entier, il en résultera un avenir social que le langage est impuissant à décrire. Il n'y a donc pas inconsistance et confusion dans la pensée de Jésus. Elle contemple et ce qui est et ce qui doit être; la «potentialité» du royaume et sa réalisation future. Tel est le sens des paraboles du levain et du grain de moutarde. L'aptitude à se développer est de l'essence même du royaume. Il existe aussi réellement dans la semence que dans l'arbre, mais non moins réellement dans la gloire à venir que dans la présente semence.» (*Jesus-Christ and the social question. Social principles of the teaching*, p. 99.) Telle est aussi, d'après. Harnack, la signification du «royaume» prêché par Jésus. M. Loisy ne l'admet pas. On lui a prouvé que, malgré certaines obscurités réelles du texte évangélique, il devait s'entendre, avec la Tradition, du royaume céleste et éternel dont les fondements sont jetés ici-bas. (Cf. Mgr Le Camus: Lettre à son clergé à propos du livre de M. Loisy, *l'Évangile et l'Église*; —l'abbé Gayraud, dans un article de l'*Univers*, 30 novembre 1903; Lepin, Frémont, etc., etc. Voir la note de la page 25.

(1) D'Hulst: Retraite de Notre-Dame. *Les causes du péché.*

(2) Jean, XV, 19; XVII, 14, 16.

(3) Jean, XVII. 25.

il le hait et haïra la société qui poursuivra son œuvre. Il faut choisir entre le monde et Dieu. Aussi bien «nul ne peut être au service de deux maîtres, car ou il aimera l'un et détestera l'autre, ou il sera docile à l'un et méprisera l'autre; vous ne pouvez servir Dieu et Mammon (1)», et par là, Jésus entend les richesses du monde. «Celui qui aime sa vie la perdra; celui qui hait se vie en ce monde la gardera pour la vie éternelle (2).» Haïr sa vie en ce monde, qu'est-ce, sinon se détacher de lui pour se fixer à la loi divine et se disposer ainsi à entrer dans le royaume à venir? «Heureux les pauvres en esprit, les persécutés pour la justice, le royaume des cieux — de Dieu, dit saint Luc (3) — leur appartient.» Il est donc fou et souverainement ignorant de sa haute destinée, l'homme qui, courbé vers la terre, borné par son étroit horizon, ne pense qu'à satisfaire ses besoins temporels. «Travaillez, dit le Maître, non pour la nourriture périssable, mais pour celle qui demeure jusqua'à la vie éternelle.»

L'idée du royaume, à la fois présent et futur, apparaît plus nette encore et plus spiritualisée, dans l'Évangile de saint Jean. Il ne s'agit plus seulement d'une soumission passive de la volonté à Dieu, mais de la pénétration de son esprit dans l'homme, pour le faire vivre d'une vie transcendante, vie dont le germe se développera sur la terre en attendant l'éternelle floraison. Ce germe est la parole du Christ,

(1) Math., VI, 24.
(2) Jean, XII, 25.
(3) Luc, VI, 21.

reçue par l'âme. «Je vous le dis en vérité, celui qui croit en moi a la vie éternelle: je suis le pain de vie (1).» Sans doute, la porte est étroite, resserré est le chemin qui conduit à la Vie, et ils ne sont pas très nombreux, ceux qui la vivent dans sa plénitude. Il faut s'y appliquer avec anxiété et courage. Nos efforts et nos défaillances seront appréciés à leur mérite; hors de ce monde siégera le tribunal qui les pèsera dans ses incorruptibles balances. Jésus-Christ y présidera et y prononcera la sentence. «Le Fils de l'Homme viendra dans la gloire de son Père, avec ses anges; alors il donnera à chacun selon son action, κατα την πραξίν (2)».

Vue de ce solennel prétoire, la vie humaine apparaît un combat singulier. Insensé celui qui ne lutte que pour la conquête d'un bien, ombre qui fuit, sacrifiant la substance qui demeure. «Que lui sert, s'écrie Jésus, de gagner l'univers entier, s'il porte dommage et préjudice à son âme, à sa vie, selon une version? Que donnera-t-il en échange de cette vie perdue (3)?»

Nous voilà loin de la conception païenne, pour qui l'individu n'a de valeur qu'en fonction d'une vie terrestre et mortelle. La grande affaire, n'est pas de vivre dans le temps, mais d'y vivre de telle sorte que la vie se poursuive plus pleine et plus complète hors du temps.

(1) Jean, VI, 48.
(2) Math., XVI, 27.
(3) Idem, XVI, 20.

Chapitre II. L'être moral

SOMMAIRE: 1° Jésus enseigne que la valeur de la personne est indépendante de toute considération d'âge et de situation sociale: Jésus et les enfants; Jésus et le scandale; l'ami des petits et des pécheurs. 2° Il prêche la responsabilité humaine: sa doctrine du péché, des récompenses et des châtiments. 3° Il proclame que la valeur de l'acte doit se déterminer sur l'intention et, 4° que la nature est portée au mal et qu'il faut la corriger. Le renoncement. — Le Tolstoïsme. — Par sa doctrine du sacrifice Jésus est un puissant initiateur de progrès humain. — Témoignage de Proudhon. Loin d'être un ennemi de la vie, il est venu pour que nous l'ayons et en abondance. «Il est le bon Berger» du troupeau humain.

L'homme de l'Évangile est un être religieux. Nous l'avons vu *relié* à Dieu et à l'au-delá. Il est encore un être moral. Jésus l'instruit de sa dignité, de la valeur de ses actes, de son infirmité originelle.

Pour Lui, la personne humaine a une valeur indépendante des considérations d'âge, d'intelligence, de sexe et de situation sociale. «Il s'occupe, dit M. Peabody, en première ligne d'individus. C'est dans la pensée du prix de la personnalité, qu'il faut chercher l'impulsion initiale de ses paroles et de ses actes. Le berger laisse les quatre-vingt-dix-neuf brebis et cherche celle qui est perdue; la femme balaie la maison pour trouver une seule pièce de monnaie (1).»

(1) Peabody: *Jesus-Christ and the social question*, p. 80; Math., XVIII, 12; Luc, XV, 8. — Nous consacrerons plusieurs pages dans le tome IV qui traitera de *la Loi de Justice* d'aprés l'Évangile, à étudier, l'attitude du christianisme et de son divin fondateur à l'égard de *la personne humaine*.

Que l'amour et le respect du Christ pour les petits enfants est touchant! «On lui en apportait, dit saint Marc, afin qu'il pût les caresser. Mais les disciples menaçaient les femmes qui s'approchaient; ce qu'ayant vu, Jésus s'indigna et leur dit: Laissez les petits enfants venir à moi, ne les éloignez pas, car le royaume des cieux est pour eux. Je vous le dis en vérité, qui ne recevra pas la royauté de Dieu comme un enfant ne sera point de ses sujets. Et il les attira dans ses bras, étendit ses mains et les bénit (1).» Pourquoi ces attentions, envers de pauvres petits êtres qui ne savent guère que pleurer? Tout chétifs, ils n'en sont pas moins investis de la prérogative et de la dignité de personne humaine. Leurs anges voient Dieu, et dès maintenant leur appartient le royaume. N'y entrent que ceux qui l'acceptent comme eux. L'Innocence, l'Humilité, l'Obéissance, la Docilité, la Simplicité, voilà leurs belles prérogatives, d'autant plus aimables et attrayantes qu'elles paraissent spontanées et ignorées d'eux. Ces vertus fondent le règne de Dieu en nous (2).

(1) Marc, X, 13.

(2) «Nonnisi reversos in naturam puerorum intrare regnum cœlorum Dominus docet: id est, per simplicitatem puerilem vitia corporum nostrorum animæque revocanda. Pueros autem credentes omnes per audientiæ fidem nuncupavit. Hi enim patrem sequuntur, matrem amant, proximo velle malum nesciunt, curam opum negligunt; non insolescunt, non oderunt, non mentiuntur, dictis credunt, et quod audiunt verum habent. Revertendum igitur est ad simplicitatem infantium quia in ea collocati, speciem humilitatis dominicæ circumferemus.» (Saint Hilaire: *Comment. in Math.*, c. XVIII.)

L'enfant a donc un prix inestimable, il est sacré et l'on doit le révérer. «Celui qui le reçoit au nom du Christ reçoit le Christ même.» Malheur à qui en ferait peu de cas! «Craignons de mépriser un seul de ces petits, notre Père ne veut point qu'un seul périsse»; malheur surtout à qui mettrait sur son chemin la pierre, pour qu'il trébuche!

La doctrine du scandale, entendue dans sa généralité, laisse clairement transparaître la pensée de Jésus sur le prix d'un homme. Qu'est le scandale? sinon un acte, une parole, tendant à diminuer, à abaisser par influence et attraction l'être moral. Il fait dévier chez autrui la faculté du bien, il l'empêche de réaliser le royaume des cieux et la vie divine. Le scandaleux commet un double vol: il dérobe à la fois un lambeau de sa propre dignité et un lambeau de celle du prochain. «Malheur donc au monde à cause de ses scandales, s'écrie Jésus! Il n'est pas possible qu'il n'y en ait point, il est nécessaire qu'ils arrivent; mais malheur à celui par qui vient le scandale (1).» Mais plus le bien moral ravi, est sans défense, comme chez les petits et chez les faibles, plus le crime du scandaleux est grand. «Mieux vaudrait qu'on lui suspendît au cou une meule de moulin et qu'on le précipitât dans les profondeurs de la mer (2).» Si nos membres nous sont une occasion de chute, n'hésitons pas à nous en débarrasser. Tout ce qui peut amoindrir la personne, doit

(1) Math., XVIII, 8; Luc, XVII, 1.

(2) Idem, XVIII, 4; Idem, XVIII, 8, 9.

être sacrifié sans merci, mis dans l'impossibilité de nuire. «Si votre main ou votre pied vous scandalise, coupez-les et jetez-les loin de vous; si votre œil vous scandalise, arrachez-le et jetez-le loin de vous.» N'avoir qu'une main, qu'un pied ou qu'un œil, ne nous déforme point; mais une volonté ou une intelligence attachées au mal ou à l'erreur, voilà qui nous défigure et nous rend digne du châtiment. «Il vaut certes mieux entrer dans la vie boiteux ou manchot, qu'ayant deux mains et deux pieds, être précipité dans le feu éternel.»

Quelles que soient les modalités extérieures de son existence, la personne humaine garde son prix. Couverte de haillons du pauvre ou des tristes ornements du vice, elle a une valeur. Même éloignée de Dieu, il lui restes toujours ici-bas le sublime pouvoir de le rejoindre. Et voilà sans doute pourquoi Jésus se déclare, si ouvertement et si contrairement aux préjugés, l'ami des petits et des pauvres, le défenseur des publicains et des pécheresses. «Il fut, dit un écrivain anglais (1), le premier en ce monde qui enseigna en public que le vrai prix d'un homme ne devait pas être fixé d'après ses propriétés ou son rang social (2), mais uniquement d'après ce qu'il était en lui-même, dans son esprit et dans son cœur; qu'il existait certains droits absolus et imprescriptibles, appartenant à l'individu. Il proclama

(1) Hugh Price Hughes, *Social Christianity*, p. 58.

(2) N'est-ce pas le Christ lui-même qui l'a dit: «La vie de l'homme ne consiste pas dans les choses qu'il possède.» (Luc, XII, 15.)

que tout homme, en tant qu'homme, est immensément plus grand que la richesse ou les dignités pourront jamais le faire. Il fut le premier de notre race qui insista sur l'inappréciable valeur et le caractère sacré de chaque homme, de chaque femme, de chaque enfant dans le monde.»

Faut-il appuyer sur les conclusions pratiques de cet enseignement, et que le christianisme essaie depuis son origine de réaliser? «Si chaque être humain, parce que créé à l'image de Dieu, est si incomparablement précieux, combien lui devons-nous de révérence, combien devons-nous être attentifs à ne pas blesser ses droits, zélés à procurer son bonheur (1)!» Si notre religion a eu tant de condescendances pour les faiblesses et les misères, si elle les a relevées, n'est ce pas parce que la première, et mieux que toutes, elle a su nous estimer à notre juste valeur? Ce ne fut point quelque découverte de l'économie politique qui détruisit l'esclavage, mais l'idée étrangement nouvelle apportée par le Christ, que l'esclave était notre frère et non un banni de l'humanité.

Apprendre à l'homme sa dignité éminente, c'est l'élever très haut au-dessus de la bête; lui rappeler qu'il dispose librement de ses actes, c'est l'établir maître de ce monde et de sa destinée. On descend ainsi à la source profonde du bien et du mal, et l'on nous fait souvenir de ne point chercher seulement en des moyens extérieurs, la guérison de nos maux. «Pas de tendance dans la vie moderne, écrit M. Pea-

(1) Hugh Price Hughes, *Social Christianity*. *Ibidem*.

body, plus opposée au progrès social que la tendance à affaiblir le sens de la responsabilité personnelle, en invoquant les imperfections sociales, ou à s'en prendre aux circonstances comme étant peu favorables. Le fait obvie est que, pour une large part, les passions et les ambitions des individus sont la cause principale du désordre de la société. Aucun arrangement ne garantira le bien-être social, tant que les individus en masse, ne seront pas plus profondément pénétrés du sens du péché personnel... Beaucoup de souffrances sont dues à l'organisation sociale, beaucoup et plus encore au péché de l'homme (1).»

En effet, l'affirmation de la responsabilité, cet inéluctable postulat de la réforme individuelle, trouve son expression adéquate dans l'enseignement de Jésus sur le péché. Il est à ses yeux une offense, une dette, un acte injuste de volonté, se dressant contre les volontés divines. «Pardonnez-nous nos offenses, remettez-nous nos dettes (οφειλημα, saint Matth., VI.; αμαρτία, saint Luc, XI, 4) comme nous pardonnons et remettons à ceux qui nous ont offensé ou nous doivent.» Cependant, cet acte ne sera imputable à son auteur que si l'intelligence en saisit bien la portée. «Si vous étiez aveugles, dit Jésus aux Pharisiens, vous n'auriez pas de péché. Mais vous dites: nous voyons. Votre péché demeure (2).» Il cause le malheur de l'individu et de l'être social. «Le prodigue, c'est encore l'excellente remarque de Peabody, ne retourne pas

(1) Peabody, p. 116.

(2) Jean, IX, 35, 41.

à son père avec un acte d'accusation contre les conditions sociales qui dominaient dans les lointaines régions où il vécut sa vie de désordre; il s'en prend à lui-même, à sa faute, en un franc et viril aveu: Père j'ai péché contre le ciel et contre toi, je ne suis plus digne d'être appelé ton fils (1).»

Mais la volonté humaine, opposée à celle de Dieu, peut se remettre sous ses lois. Plus elle adhérera au souverain Bien par l'amour, plus sa première aversion sera oubliée etré parée. «Beaucoup de péchés lui sont remis, dit Jésus en parlant d'une pécheresse, parce qu'elle a beaucoup aimé; à qui aime peu, peu est pardonné.»

Pour Jésus donc, au moins en partie, car il faut encore la traction du Père (2), le moyen de relever l'homme est en l'homme. Dominateur de son acte, il est libre. Il est responsable. Il peut se refaire, se réformer, s'il le veut. Cette doctrine de la responsabilité personnelle, est un vigoureux stimulant de progrès moral et même matériel. Nous sommes loin de l'anéantissement des énergies volontaires, conséquence inévitable du bouddhisme, de l'islamisme et de cette religion nouvelle, qui prêche l'adoration aveugle et silencieuse de l'idole Humanité. Rien, autant

---

(1) Peabody, p. 167. Aux regards du Maître, le péché semble encore cause du mal physique: «Voilà que tu es guéri, dit-il à un infirme. Désormais, ne pèche plus, de peur qu'il ne t'arrive quelque chose de pire.» (Jean, V, 14.)

(2) «*Nemo potest venire ad me, nisi Pater traxerit eum.*» (Jean, VI, 44.)

que ces dogmes énervants, n'est capable d'entretenir la paresse morale et d'exercer jusque dans l'ordre économique, une désastreuse influence. Nous le voyons, par l'exemple de l'hindou et de l'arabe, dont les civilisations paraissent cristallisées. Le socialiste ne propage son rêve que parce que, à son insu, il est pénétré de l'esprit de liberté, d'initiative et de responsabilité apporté par le Christ.

Afin de fortifier son enseignement, notre Docteur répète, qu'il faut un jour rendre compte d'une parole oiseuse, d'une pénsée, du moindre de nos actes. Il apprend que leur mérite n'en sera point déterminé d'après les apparences et l'extérieur, mais par la réalité et le fond même. Et voici un nouvel aspect de sa doctrine morale.

Le monde juge la malice ou la bonté de l'acte humain sur ce qu'il en voit au dehors. Il est excusable, car son regard ne peut aller plus avant. Il devrait pourtant, conscient de sa faiblesse, apporter plus de modestie dans ses jugements, et ne point oublier, que c'est dans l'âme que s'établit le règne de Dieu. Aussi bien, en blâmant ou en louant les autres, sachons toujours réserver l'intime, où s'élabore la moralité et où seul l'œil de Celui «qui voit dans le secret» pénètre.

«Dans toutes les questions morales, dit fort bien Harnack, Jésus remonte toujours à la racine, c'est-à-dire à l'intention. Il faut se placer à ce point de vue, si l'on veut bien comprendre ce qu'il appelle la «justice meilleure». Elle est cette justice qui ne se dément pas, quand on introduit la sonde au fond

du cœur. Chose très simple et qui va de soi. Pour l'exprimer, il a cependant employé des termes empreints d'une certaine vigueur: «Il a été dit aux anciens ... Moi, je vous dis ...» C'est une chose nouvelle qu'il va dire, en ce sens qu'elle n'a pas encore été dite avec la même gravité et la même autorité. Son exposé tient une grande place dans le «sermon sur la montagne», où il examine chacun des principaux domaines, dans lesquels se produisent les rapports humains, les écarts humains, afin surtout de mettre en relief l'intention, de juger d'après elle et d'y rattacher le salut et la damnation (1)».

«Heureux les cœurs purs, dit Jésus, car ils verront Dieu.» Heureuses les âmes, qui vont à ce qui leur paraît bien et vrai, sans détour. Pour Lui, avoir le cœur pur signifie débarrasser sa volonté de la recherche de soi, pour la tourner tout entière à Dieu. C'est dans l'union à ce souverain Bien que cette pureté resplendit. Ainsi le cristal ne brille et n'étincelle que touché et traversé des rayons du soleil (2). Celui qui fait bien par simple appétit de louange et de gloire, n'a point le cœur pur.

(1) Harnack: *Das Wesen des Christenthums.*

(2) Cette interprétation ne nous est pas personnelle. Elle est celle du P. Meschler: «*Das Leben unseres Herrn Jesus Christ*» (édition française chez P. Lethielleux), t. I, p. 318. «Par pureté du cœur, il faut entendre l'affranchissement du péché, surtout du péché charnel; et aussi *l'intégrité des sens, du cœur, des pensées et des intentions*, qui, contrairement à l'esprit artificieux et déloyal des anciennes sectes juives, cherche Dieu en toute droiture et sans fausseté.»

Les appréciations humaines, quelles qu'elles soient, fondées sur ce qui paraît à l'extérieur, ne peuvent modifier la valeur de nos actes. Elle est substantiellement fixée avant qu'ils ne soient posés au dehors. Les éléments moraux qui les spécifient, existent dès que la volonté ou le cœur, comme parle l'Évangile, s'est prononcé. «Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens: Vous ne serez point adultère. Et moi je vous dis: «Quiconque regarde une femme pour la convoiter (προς το επίθυμησαι) est déjà adultère dans son cœur (1).» Car, «c'est du cœur des hommes que sortent les mauvaises pensées, les homicides, les adultères, les fornications, les vols, les faux témoignages, l'avarice, les méchancetés, la fraude, les impudicités, l'envie, le blasphème, l'orgueil et toutes les extravagances (2)». Dieu demande le cœur, non les lèvres et les mains. Elles peuvent facilement en imposer et trahir. «Hypocrites, crie Jésus aux pharisiens, c'est bien de vous qu'Isaïe a prophétisé, lorsqu'il a dit: Ce peuple m'honore de la bouche et des lèvres, mais son cœur est loin de moi. Vain est le culte qu'ils me rendent, parce qu'ils n'enseignent que des doctrines et des maximes humaines (3).» Le cœur sera pur et simple, il ne cherchera pas à tromper les autres ni à se tromper lui-même. L'intention doit aller droit devant elle, sans biaiser, car «l'œil est la lampe du

(1) Math., V, 27.
(2) Jean, VII, 1; Math., XV, 1, 20; Marc, VII, 1, 23.
(3) Math., XVI, 8.

corps, si donc votre œil est simple (sans déviation), tout votre corps sera dans la lumière; s'il est vicié, tout votre corps sera dans les ténèbres... Nul ne peut servir deux maîtres, vous ne pouvez servir Dieu et Mammon.» Votre regard ne saurait, en même temps, s'arrêter sur le bien immortel et sur le bien périssable. Vos habiletés et vos calculs pourront faire illusion à l'homme qui a la vue courte, elles seront percées à jour par «celui qui voit dans le secret».

La doctrine de Jésus, sur l'accord de nos paroles avec nos œuvres et nos sentiments intimes, sur le culte, sur les actes qui n'ont qu'une bonté de surface, est la naturelle conséquence de son enseignement sur l'intention. «Ils n'entreront pas tous, dit-il, dans le royaume, ceux qui me disent: «Seigneur, Seigneur!» mais seulement celui qui fait la volonté de mon Père qui est au ciel (1).» Il ne condamne point les manifestations du culte, — lui-même n'allait-il pas, avec les autres juifs, prier au temple, — mais, avant tout, il le veut intérieur. Il demande qu'on n'incline la tête, qu'après avoir courbé la volonté et adhéré d'intelligence. «L'heure arrive, déjà elle est venue, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité; ce sont de tels adorateurs que cherche le Père. Dieu est esprit, et ceux qui l'adorent doivent l'adorer en esprit et en vérité (2)», non point en gestes et en vaines

(1) Math., VII, 22.

(2) Jean, IV, 22, 23.

paroles. Ces choses, toutes de dehors, peuvent bien attirer l'attention et les éloges des hommes, mais elles détournent souvent le regard et la bienveillance de Dieu. Donc «lorsque l'on prie, il ne faut pas ressembler aux hypocrites, qui aiment à le faire debout dans les synagogues et dans les angles des places publiques, afin d'être remarqués de tout le monde, en vérité ils reçoivent leur récompense (1); ils ne prient pas Dieu, mais sollicitent les applaudissements. Qu'ils leur suffisent!

L'acte, en apparence le meilleur, que ne purifie pas l'intention droite est un acte moralement souillé. Il constitue l'hypocrisie, ce vice qui ose se couvrir du masque de la vertu et mentir silencieusement. Contre aucune déformation du sens moral, Jésus ne s'éleva avec plus d'éclat. Lui, secourable et compatissant à la femme adultère et aux pécheresses publiques, conscientes et humiliées, s'éleva en de terribles imprécations contre ces Pharisiens, scrupuleux à purifier le dehors de la coupe et dont le cœur était plein de rapine et de corruption. «Malheur à vous, leur crie-t-il, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous ressemblez à des sépulcres blanchis, qui, à l'extérieur, paraissent beaux, mais au dedans sont pleins d'ossements de morts et de toute sorte de pourriture! Ainsi vous, au dehors, vous paraissez justes aux yeux des hommes, mais au dedans, vous êtes pleins d'hypocrisie et d'iniquités (2).»

(1) Math., VI, 5.

(2) Math., XXIII, 27; Marc, XII, 41, 44; Luc, XXI, 1, 4.

De cette bouche, qui prononçait de tels anathèmes, tombait l'éloge de la pauvre veuve qui donnait un humble denier à la porte du temple. Un jour, «Jésus s'étant assis en face du tronc destiné aux offrandes pour le culte, regardait la foule qui y mettait l'argent. Des riches, en grand nombre, y déposaient de larges offrandes. A son tour vint une veuve; Jésus la vit jeter deux petites pièces de monnaie de la valeur d'un denier. Il appela ses disciples et leur dit: «Cette veuve pauvre a donné plus que tous ceux qui ont mis dans le tronc. Tous ont donné de leur abondance; mais elle, c'est de son indigence même qu'elle a donné. Elle a mis tout ce qu'elle possédait pour vivre», «ολον τον βιον αυτης». Le mérite du don ne doit pas se mesurer au don, mais à l'intention de qui donne. Cette femme, qui a besoin pour vivre de son denier, ne s'en dépouille que pour être agréable à Dieu. Son intention est donc très pure, parce que désintéressée, autant qu'elle est tenue de l'être. Dieu agréa sa modeste offrande plus que les largesses des riches. Se dépouillant du superflu, ils ne voulaient sans doute qu'étaler leur générosité.

* * *

Cependant, la grande nouveauté de l'enseignement moral de Jésus, fut de rappeler à l'homme qu'il n'avait pas que de bons instincts. Voilà la pierre de scandale et d'achoppement! Intellectuels de la libre pensée et du socialisme déclarent qu'il faut en finir avec une doctrine qui, affirmant notre déchéance et

notre inclination au mal, prêche le relèvement par le sacrifice, pour revenir aux religions de la forme et de la beauté (1). Que d'autres expliquent, comment les religions de la forme et de la beauté, peuvent être des agents de progrès, si le progrès est un effort vaillant vers la perfection, l'élimination par la lutte de ce que l'on appellera, si l'on veut, les restes de l'animalité. Constatons seulement que l'idée de la bonté originelle et actuelle de notre nature, paraît commune à ceux qui, en dehors des lumières du christianisme, proposent des plans, d'ailleurs disparates, de réformes sociales. Cette idée va de pair avec l'évolutionisme matérialiste le plus cru. Comprenne qui pourra l'antinomie.

Nous avons nommé les socialistes et les libres penseurs intellectuels. On connaît les théories de Rousseau, rendant la société à peu près uniquement responsable de la corruption de l'homme. N'est-ce pas ce dogme de notre conception immaculée, qui s'aperçoit au fond des généreuses rêveries du Tolstoïsme: plus de contrainte extérieure, plus de codes ni de lois, plus de gouvernements par con-

(1) Ainsi pensent et parlent entre autres MM. Lavisse et Jaurès. — Voir l'article programme écrit par M. Lavisse dans le premier numéro de la revue: *Les Annales de la Jeunesse laïque*. «Croire que la vie vaut la peine d'être vécu, aimer cette vie, refuser la définition de la terre «vallée des larmes», ne pas admettre que les larmes soient nécessaires et bienfaisantes, ni que la souffrance soit providentielle, ne prendre, en un mot, son parti d'aucune misère, ce serait là, suivant M. Lavisse, la définition de l'esprit laïque. Cf. Bouglé. *Le solidarisme*, p. 330.

séquent, mais liberté complète, laissée à l'individu, dans la libre nature, d'épanouir ses nobles instincts. On n'oublie, en vérité, que de prouver cette affirmation de pureté, de droiture, de désintéressement inné, imposée comme un nécessaire postulat, et contre laquelle proteste toute l'histoire humaine et la plus élémentaire observation psychologique.

Il n'est peut-être pas de doctrine plus dangereuse et plus opposée au progrès (1). Elle détruit la société qui ne saurait subsister sans lois, c'est-à-dire sans défense, contre les attaques du dedans et du dehors; elle brise tout ressort moral, toute perfectibilité, car l'homme chez qui la vertu naît avec la vie, dispensé de l'effort pour s'améliorer, n'a qu'à se laisser vivre.

Et quand on prétend, comme Tolstoï, appuyer ces belles extravagances sur la parole de Jésus, on se leurre soi-même, à moins qu'on ne veuille tromper les autres. Laissant de côté, pour l'instant, la prétendue incompatibilité entre l'Évangile et l'ordre social fondé sur des lois, nous ne nierons pas que l'amour désintéressé, comme principe du bien agir, n'ait sa place dans l'enseignement du Christ. Nous l'avons suffisamment indiqué. Mais cet amour est

(1) Cf. Le Play: *La réforme en Europe et le salut en France. Le programme des unions de la paix sociale.* Au chapitre: *Les faux dogmes de 1789, source de nos révolutions*, l'éminent sociologue écrit: «La plus grave et la plus dangereuse de toutes ces erreurs (qui ont empoisonné le dernier siècle), la véritable mère de nos révolutions, est le faux principe que prétendent émettre en pratique les novateurs de 1789, celui qui affirme la perfection originelle...»

plus d'une fois en conflit avec l'amour de soi, et l'on ne peut servir deux maîtres. Souvent donc, très souvent, l'attachement à Dieu, la conformité à ses volontés, ne subsistera que si nous nous haïssons. Quoi d'étonnant alors que Jésus impose encore la haine de soi! Par là, il condamne d'avance, toutes les théories sur la bonté originelle et indéfectible de notre nature. L'on ne hait, en effet, que ce qui est mauvais. En nous demandant de nous renoncer, de nous détester, de détester même ceux qui nous sont chers, on suppose, et en nous et chez nos semblables, des principes et des tendances, qui s'opposent au règne de Dieu.

Cette nécessité du renoncement, Jésus nous la propose de bien des manières, par l'exemple et la parole. «Sa vie, dit l'auteur de l'*Imitation*, fut un continuel martyre.» Il parle de sa doctrine, comme d'un glaive lancé sur la terre, pour séparer les hommes d'eux-mêmes et des autres. «Ne pensez pas, que je sois venu apporter la paix, je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive. Je suis venu séparer l'homme de son père, la fille de sa mère, la bru de sa belle-mère. Et les ennemis de l'homme seront ceux de sa propre maison. Qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi (1).» Sans renoncement, inutile de vouloir le suivre. Sa doctrine et ses exemples, sont trop en opposition avec la doctrine et les exemples du monde. «S'adressant à la foule et aux disciples, Jésus

(1) Math. X, 34, 40.

leur disait: Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renie (απαρνησασθω) soi-même, qu'il porte sa croix chaque jour (καθ' ημέραν, dit saint Luc), et qu'il me suive (1).» C'est sur ce fondement solide, que le Christ bâtit son œuvre, car le christianisme est essentiellement religion d'abnégation. Sans abnégation, on ne peut prétendre à la vie éternelle qu'il promet. Seul «celui qui hait son âme en ce monde, la garde dans l'autre».

Tel est, ce grand et rude devoir du sacrifice, prêché par Jésus. Par là, il se montra réformateur véritablement efficace. Car, en tournant la volonté contre les instincts mauvais, il mit la hache à la racine du mal. Par là, il fut un puissant initiateur du progrès et de la civilisation qui sont le triomphe graduel de l'homme sur la nature extérieure, sans doute, mais encore sur lui-même, sur son égoïsme et sa perversion native. Celui qui serait complètement renoncé serait non seulement chrétien parfait, mais homme parfait. Les saints, disciples du Christ, ont couru à pas de géant vers cet idéal et s'en sont approchés, aussi nous apparaissent-ils comme les types de l'humanité régénérée.

«Tel qu'il est, a écrit Proudhon, l'homme trouvera son salut dans la tempérance et le refrènement de ses passions; il ne lui est pas bon d'avoir ses aises, au contraire, il lui faut sentir l'aiguillon du besoin. Cette indigence nous commande la frugalité des mœurs, la modération des plaisirs, l'assiduité au

(1) Idem, XVI, 24, 28; Marc, VIII, 34, 39.

travail, la subordonation de nos appétits à la justice.» Mais quel maître nous apprendra à réaliser, autrement que dans nos cerveaux et dans nos livres, ces doctrines vitales pour nous et pour nos cités, quel maître autre que le Christ qui nous les offre dans son Évangile et sur sa Croix?

Ne croyons pas d'ailleurs, et nous aurons l'occasion d'insister là-dessus, que par là, Jésus se pose en ennemi de la vie et du progrès humain.

«Il ne faut pas se laisser égarer par ces mots de sacrifice, de mortification, de mépris des choses terrestres, si souvent employés par l'Évangile. Cette mortification, ce renoncement, consiste, non à supprimer, à réprimer les forces vives de la nature, mais à les diriger; non à dessécher ce fleuve de vie qui coule en nous, mais à l'endiguer, à régulariser son cours, à empêcher que ses eaux ne se perdent dans le sable ou ne se répandent en marais pestilentiels (1).»

«Je suis venu, dit Jésus, pour qu'on ait la vie et qu'on l'ait en abondance (2).» Bien loin d'être un principe de mort, et que «sous la croix de ce Dieu souffrant, soit arrivée la mort sur l'âge moderne» qui empêcha la civilisation, en particulier la grecque, de briller et de s'épanouir, comme on l'a écrit (3), il veut que sa doctrine et son exemple soient le ferment soulevant individus et peuples, vers les

(1) Roure S.-J. — *Ascétisme et Philosophie* (*Études*, sep. 1896).
(2) Jean, X, 10.
(3) Charles Maurras. *Anthinea*, p. 125.

cimes où est leur idéal; il veut, non seulement, qu'ils vivent de la vie qui anime et fait frissonner les océans et les étoiles, les brins d'herbes et les chênes, les fleurs en leurs calices et les hommes en leurs cœurs et en leur cerveaux, mais de cette vie qui bouillonne au sein de l'incréé, source éternellement jaillissante, mais dont n'approchèrent avant Lui, ni regards, ni lèvres de chair; il veut que par son canal descendent sur l'homme raccourci de la création, ces énergies intimes qui loin de détruire les énergies naturelles, les déifient. A ce qui est beau, noble et grand dans l'existence individuelle ou sociale, le Christ ajoute la surabondance de la beauté, de la noblesse et de la grandeur qu'il puise tout droit en leur source. Non seulement il n'est pas l'ennemi de ce qui orne, embellit, rend meilleure l'existence de l'homme et de ses cités, les tire de leur animalité pour les surhumaniser, je veux dire pour les civiliser, mais sans Lui, sans ce Berger, la famille humaine n'est qu'un troupeau de bipèdes dont des appétits férocement égoïstes, manœuvrent les cellules cérébrales, et par elles, leurs mâchoires et leurs muscles (1).

(1) Ce n'est pas l'avis de M. Payot. Pour lui le catholicisme, entendez le christianisme, est un ennemi de la vie. Il faut connaître ces idées, pain quotidien d'un certain laïcisme.

«Être catholique, c'est croire à la vie éternelle. C'est croire à une éternité de bonheur ineffable ou à une éternité de châtiments si atroces qu'on n'y peut penser sans frémir. «Pour qui croit cela, non en paroles, mais *en réalité*, qu'est-ce que vaut la misérable vie terrestre? Après soixante ou soixante-dix ans, et pour l'immense

«Je suis le bon Berger» et il n'en est pas d'autres. Les dynastes, les riches, les philosophes, les savants, ont tour à tour, voulu être Bergers de la bergerie humaine. Interrogez les pauvres brebis dans les champs de l'histoire, et vous verrez ce qu'elles vous diront, sur ces pâtres qui ne voulurent jamais que les tondre pour s'enrichir de leur laine. Les philosophes et savants qui auraient dû

---

majorité à peine quarante ans de vie terrestre, il s'agit *de l'éternité.* Mot terrible, effroyable, que la plupart des catholiques ne réalisent plus dans leur pensée ni surtout dans leur sensibilité. En face de cette terrifiante éternité, faites avec malveillance la critique la plus rabaissante de notre vie terrestre, de ses misères, de ses petitesses, et vous aurez l'état d'âme d'un vrai catholique. Le sombre dessimisme des orientaux en ce qui concerne notre vie actuelle, avec l'éblouissante perspective du paradis ou la vision de l'effroyable enfer où ne filtre nulle lueur d'espoir. . .

«Pour un catholique convaincu, la vie périssable est méprisable en elle-même. Elle ne constitue qu'une épreuve. Aussi, que peuvent peser en présence de cette croyance notre science, notre exégèse? Rien. Ce sont ridicules amusements de gens qui oublient la mort, qui est la seule vérité, à cause des réalités infinies auxquelles elle conduit. Bien plus, ce sont des amusements dangereux, capables de rendre orgueilleux les misérables que nous sommes: ce sont tentations de Satan.

«C'est ainsi que pour une science vaine, on risque de perdre son âme pour toujours. . .

«. . . Si la vie humaine n'a aucune valeur en elle-même, si la raison ne mérite que dédain, si seule la mort est digne d'être prise en considération, c'est Pie X qui a raison. Le catholicisme, rudement débarrassé par lui de ses intellectuels qui l'affaiblissent, va redevenir une armée d'une cohésion puissante et ce qu'il perd du côté intellectuel, il va le regagner en énergie dans l'action.» Payot. *Le Volume,* du 29 oct. 1910.

être, semble-t-il, de meilleurs guides, ne leur apportèrent le plus souvent, que des recettes qui permettaient aux plus forts en muscles ou en esprit, de dévorer les agneaux, les faibles et les petits, c'est-à-dire le grand nombre. Et s'il s'en trouva qui leur furent plus traitables et plus utiles, ce furent ceux qui, sans le savoir souvent, s'inspiraient des idées et de l'exemple du «Bon berger».

Comme Lui, ils ne cherchaient pas leurs intérêts en commandant aux hommes et en s'efforçant de les conduire par les guérets de ronces et d'épines de l'existence, ils les servaient, ils s'oubliaient et se sacrifiaient pour eux. Ils s'abaissaient pour les élever à leur niveau. «Bons bergers ils donnaient leur vie pour leurs brebis.»

Mais regardez bien, parmi tous les conducteurs qu'a eus ou qu'a encore l'Humanité, il n'y a que Jésus qui a pu se dire sans restriction son «bon Berger». Pour elle, il a donné sans compter la vie de son Esprit, la vie de son Cœur, la vie de son Corps, et cette triple vie il a trouvé moyen de la perpétuer sur la terre par l'Évangile, par l'Église, par l'Eucharistie. Fleuve bienfaisant, elle arrose continuellement en ces trois canaux, les champs où paissent les Brebis.

Livre II. Jésus et la Famille

Chapitre I. Le Problème de la Famille dans l'Évangile le Mariage.

SOMMAIRE : Importance du problème de la famille dans l'Évangile; insistance des auteurs sacrés ; Jésus descend ici au détail ; emploi fréquent de l'analogie familiale. — Enseignements de Jésus sur le mariage ; les faits (Cana), — la doctrine à propos de la tentation des pharisiens. La question du Célibat et les Protestants. Pour Jésus, le mariage est une union charnelle — Fausseté du point de vue Janséniste. — L'exemple du Baptiste confirme la doctrine de Jésus.

Pour connaître la pensée de Jésus sur la plupart des grands problèmes sociaux, il faut souvent épier ses paroles et jusqu'à ses moindres actions, tant il paraît s'en désintéresser. Mais le problème de la famille fait exception. C'est avec une singulière insistance et une particulière uniformité de langage que les Évangélistes nous rapportent les sentiments du Maître sur ce point. Leur expresssion dut, on le voit, fort surprendre ses auditeurs et se graver bien avant dans leur mémoire. Lui qui, partout ailleurs reste dans les généralités, ne dédaigne pas de descendre ici au détail. Il se prête volontiers aux éclaircissements, alors même que ceux qui les demandent le font avec l'évidente intention de le trouver en défaut. «Lorsque, par exemple, dit Peabody (1), les

(1) Peabody : *Jesus Christ and the social question*, p. 146.

Sadducéens lui présentent le problème du mariage sous l'ingénieuse forme d'une énigme théologique, Jésus, au lieu de leur répondre : «Pourquoi me tentez-vous, hypocrites», paraît heureux d'avoir cette occasion provoquée dans un mauvais dessein. Il en profite pour définir la place du mariage dans le monde spirituel. Il expose sa doctrine avec tant de force et de clarté que, «lorsque la multitude l'entend, elle est tout étonnée de son enseignement (1)».

Plus significatif encore est l'emploi de l'analogie familiale. Elle sert surtout à expliquer ce qui lui tient tant à cœur : nos relations avec la divinité. Ne disons pas, après Harnack (2), que sa révélation se borne à nous faire connaître le Père qui est aux cieux. Mais si tout ne se borne pas là, tout du moins ne s'y ramène-t-il pas? Vertus, prières, sacrements, Église, ne sont-ils pas, ou commandés ou institués en vue du royaume et du Père qui y préside? Et c'est à la famille humaine que Jésus emprunte les images qui doivent aider à comprendre ces sublimes relations. «Le royaume des cieux, dit-il, est semblable à un père de famille qui sortit à la première heure du jour, afin de louer des ouvriers pour sa vigne (3).» Nous sommes enfants de ce Père, et comme tels, frères. «Vous êtes tous frères, et vous ne devez le nom de père à personne sur la terre,

(1) Math., XXII, 33.
(2) *Das Wesen des Christentums.*
(3) Math., XX, 16.

car vous n'avez qu'un seul Père qui est dans les cieux (1).»

Le repentir de l'âme pécheresse n'est-il pas le retour au foyer paternel, après l'aveu de la faute? Le royaume ressemble encore à un «roi qui célèbre les noces de son fils», il veut dire son union avec

(1) Idem, XXIII, 8, 9. «L'Évangile nous fait pénétrer dans la vie familiale. Il la décrit comme une sécurité, comme une bonté comme une paix, qui en font vraiment «le paradis de la maison du Père». L'effort sera facile qui permettra de concevoir ensuite Dieu comme un père et le ciel comme sa maison. La différence ne sera que de degré. Voici la table mise, les enfants assis autour et les chiens qui attendent du pain, car «il n'est pas bien de prendre le pain des enfants et de le jeter aux petits chiens». A quoi l'interlocutrice du Sauveur répond avec esprit: «Oui, Seigneur, mais les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres» (Math. XV, 26, 27). Et c'est tout un tableau d'intérieur. Ils abondent dans l'Évangile. Voici la lampe qu'on allume et que l'on met sur le chandelier, afin qu'«elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison» (Math., V, 15) car sûrement la maison n'a qu'une grande chambre, et une lampe doit suffire à l'éclairer toute. «Et il leur disait: Apporte-t-on la lampe pour la mettre sous le boisseau ou sous le lit? Nest-ce pas pour la poser sur le chandelier» (Marc, IV, 21).» L'encombrement est grand, et l'on comprend que la pauvre femme, qui a six drachmes pour toute fortune, ait du mal à retrouver la drachme perdue. La voilà qui «rallume une lampe, balaie la maison, et cherche avec soin jusqu'à ce qu'elle la trouve. Et lorsqu'elle l'a trouvée, elle appelle ses amies et ses voisines, et dit: Réjouissez-vous avec moi, car j'ai trouvé la drachme que j'avais perdue» (Luc, XV, 8, 9). Puis, le soir venu, la maison sera fermée solidement, par peur des voleurs, qui rôdent la nuit, et la famille reposera, autour du père qui est là, pour la défendre contre toute surprise. Ne vous risquez pas à frapper à la porte, fussiez-vous un ami qui demande un secours.» **Mgr. Batiffol**, *Enseignement de Jésus*, p. 41.

l'humanité. Jean-Baptiste compare ce fils à «l'Époux à qui appartient l'épouse».

«En vertu de sa méthode même d'enseignement, dit Schailer Mathews, Jésus devait nécessairement le relier avec un idéal absolu auquel il put comparer les relations spirituelles, et qui déjà compris, rendrait intelligible ce qui était difficile à comprendre. D'autres docteurs ont senti la même nécessité, et ce type le plus élevé des relations les plus saintes a été trouvé en beaucoup de choses: l'harmonie des membres, la nature, l'état. Jésus le découvrit dans la famille. Même parmi les hommes méchants, l'intérêt paternel donne de bonnes qualités, et l'acte de rester sourd à la prière d'un enfant, n'est pas imaginable (1). L'amour et la bienveillance entre frères sont spontanés (2) et leur absence exprime le type de tout ce qui est égoïste et impie (3). Abandonner les relations de la famille, est la suprême preuve de sincérité (4). C'est ainsi que suivant son habitude, Jésus, employant ici les plus nobles mots et expressions pour son plus noble enseignement, fait des membres de la société divine, des frères; par ailleurs l'amour paternel est son image de l'amour de Dieu (5) et la famille par son unité, son modèle de cette société divine vers laquelle l'humanité, avec le Christ en elle, doit tendre (6).»

Pour lui, «le royaume» dès ici-bas, apparaît comme une famille nombreuse réunie autour du père et de l'aîné de ses enfants. Elle ne prospérera que si les petites familles qui la forment sont florissantes. Aussi

(1) Math., VII, 9. — Luc, XI, 11—13.
(2) Math., V, 47. — Jean, VIII, 42.
(3) Luc, XV, 25, 32. — Math, V, 22. — X, 21.
(4) Math., XIX, 29. — Luc, IX, 57, 62.
(5) Luc, XV, 11, 32.
(6) Schailer Mathews: *The social teaching of Jesus*, p. 103—104.

après avoir, avec tant de soin, donné des lois pour la première, il ne craint pas de s'abaisser et de légiférer en vue des autres. Pour elles, il multiplie ses enseignements par la parole et l'exemple.

* * *

Il avait depuis peu quitté ce saint et béni foyer de Nazareth, où, obscur ouvrier, il vécut de longues années; il venait de recevoir le baptême de Jean, se préparant à publier le «bienfaisant message» de réforme religieuse et sociale, quand, pour inaugurer son œuvre, il voulut consacrer par sa présence le mariage, ce fondement des sociétés humaines. «Il se fit, raconte Jean, des noces à Cana, en Galilée. La Mère de Jésus y était. Jésus y fut également convié avec ses disciples.»

Laissant la vie de famille, il veut prendre sa part de réjouissances à l'apparition d'une nouvelle famille. C'est pour tirer de pauvres gens d'un embarras domestique, qu'il va opérer son premier miracle. Car le vin ayant manqué au festin, Jésus, sur la demande de sa mère, changea de l'eau qui était là dans des urnes, en un «bon vin». Ainsi autorisait-il ces fêtes, qui de tout temps ont accompagné la célébration du contrat matrimonial, pour lui donner plus d'éclat et de solidité. «Le Seigneur invité, en venant à des noces, dit St Augustin, outre la signification mystique, voulut indiquer que lui-même fit des noces. Il devait, en effet, s'en trouver, dont l'apôtre a dit qu'ils interdiraient les noces, préten-

dant qu'elles étaient mauvaises et œuvre du diable... Ceux donc qui sont bien instruits dans la foi catholique, sauront que Dieu a fait les noces, et comme l'union vient de Dieu, ainsi le divorce est œuvre du diable (1).»

A peine entré dans la vie publique, il donne sur le mariage, des explications nettes et précises. «Un jour, rapporte saint Mathieu, des pharisiens s'approchèrent pour le mettre à l'épreuve (πειραζοντες). Ils lui demandaient: est-il permis à un homme de renvoyer sa femme pour n'importe quel motif (2)?» La question était insidieuse. Jésus avait déjà, sans doute, fait un peu connaître sa pensée, et ces pharisiens voulaient, en l'obligeant à entrer dans le détail, l'embarrasser pour mieux le déconsidérer. Le *Deutéronome* (3) disait: «Si un homme ayant épousé une femme s'en dégoûte, parce qu'il trouve en elle quelque tache, il fera un écrit de divorce, et l'ayant mis dans les mains de cette femme, il la renverra hors de sa maison.» Que signifiait cette tache? Pour Hillel et ses disciples, un défaut du corps, la moindre légèreté de conduite, méritaient ce nom. Shammaï et les siens ne l'entendaient que des désordres scandaleux. «Les principes sévères de ces derniers docteurs étaient peu goûtés; grands du peuple, lévites, simples particuliers, tous portaient dans le mariage une liberté voisine de la licence; le divorce

(1) St Augustin. *Tract. 9 in Joannem.*
(2) Math., XIX, 3.
(3) *Deut.*, XXIV, 1.

avait remplacé la polygamie, et si l'Israélite ne réunissait plus sous le même toit plusieurs épouses, il passait de l'une à l'autre, au gré de sa fantaisie (1).»

Prendre parti, était pour Jésus se donner des ennemis d'un côté ou de l'autre, dans tous le cas, heurter les passions de la foule. D'ailleurs, à cette heure, il traversait un pays sous la domination du tétrarque incestueux et adultère, qui venait de faire trancher la tête de Jean-Baptiste, pour le punir de son audace à défendre la sainteté du mariage. Ne devait-il pas craindre le même sort? Ces considérations ne l'arrêtèrent point. Sachant que les tentateurs avaient surtout en vue les paroles du grand législateur hébreu, c'est à lui qu'il en appela d'abord. «Que vous a ordonné Moïse? — Moïse, dirent-ils, a permis d'écrire un acte de répudiation et de renvoyer sa femme.»

Cette permission était le point délicat. Pour ne pas contrarier trop violemment leurs préjugés et rendre plus acceptables ses idées, il quitte le terrain mouvant de la loi positive et remonte à l'institution première. Celle-ci était l'exacte réalisation de la loi naturelle, principe, force et limite des lois positives. «N'avez-vous pas lu, reprit Jésus, que celui qui, à l'origine fit l'espèce humaine, fit un mâle et une femelle (2), et il dit: à cause de cela, l'homme

---

(1) Fouard: *Vie de Jésus-Christ*, t. II, p. 459.

(2) Nous ne croyons pas pouvoir rendre autrement le texte grec de saint Mathieu. Des périphrases affaibliraient et défigureraient le sens: οὐκ ἀνέγνωτε οτί ο ποίήσας ἀπ ἀρχῆς, ἄρσεν καὶ θῆλυ ἐποίησεν αυτοὺς. (Math., XIX, 4, 5.)

laissera son père et sa mère; et il sera attaché à sa femme (προσκολληθήσεται τῇ γυναικὶ αὐτοῦ), et les deux seront une seule chair: ainsi ils ne sont plus deux, mais une seule chair; que l'homme donc ne sépare point ce que Dieu a uni (1).»

Le Maître mettait en lumière la triple unité du mariage dans le commencement. Unité d'origine: Dieu crée un seul homme et une seule femme; unité d'affection: l'homme doit quitter ce qu'il a de plus cher pour s'attacher à son épouse et ne faire qu'un avec elle; unité enfin, voulue par le Législateur suprême, qui ne permettait pas qu'on séparât ce qu'il avait uni.

Les pharisiens comprirent la portée de la réponse et ils insistèrent. «Alors, comment se fait-il que Moïse ait commandé de donner le libelle de répudiation à la femme *(dont on ne veut plus)* et de la renvoyer? — C'est à cause de la dureté de votre cœur, dit Jésus, que Moïse vous a permis de répudier vos femmes; au commencement, il n'en fut pas ainsi (2).»

---

(1) Jésus attribue à Jéhovah les paroles prononcées par Adam, parce que celui-ci était l'organe de Dieu. (Cf. Fouard, p. 160 t. II.) «Il est clair que la monogamie s'est longtemps développée comme innée dans l'homme civilisé. En effet, tous les sentiments maintenant associés au mariage, impliquent l'union monogamique.» Spencer — *Principles of Sociology*, I, 613.

(2) Math., XIX, 8. Plusieurs ont soutenu que le *libellus repudi*; était une simple tolérance de la loi qui se contentait de ne pas punir le divorce. Mais l'opinion générale, le considère comme une permission légitimant un nouveau mariage. La loi, en effet, défend au mari de reprendre son ancienne femme, ce qui s'expliquerait difficilement si le lien n'avait pas été rompu.

Le libelle de répudiation expliqué comme une dérogation à la loi naturelle (1), le Christ va à son tour, se prononcer et faire acte de Législateur, en rétablissant dans le mariage l'économie voulue dès l'origine. Par là, soit dit en passant, il sépare nettement sa doctrine de la doctrine de la Synagogue, et il faut de la bonne volonté pour voir, au moins ici, un simple développement du Judaïsme.

Écoutons-le donner solennellement les règles qui, jusqu'à la fin des siècles, seront la charte du mariage chrétien: «Et moi, je vous déclare, que quiconque renvoie sa femme, si ce n'est pour adultère, et en épouse une autre, commet un adultère; et celui qui épouse la femme renvoyée commet un adultère. De même la femme qui se sépare de son époux et s'allie à un autre, est adultère (2).»

Si ce n'est pour adultère, cette incidente qui ne se trouve ni dans Marc, ni dans Luc, signifie-t-elle que, dans le cas d'adultère d'un des conjoints, le

---

(1) Dieu, souverain Maître et suprême Législateur peut, suivant les circonstances, admettre des exceptions aux lois naturelles les plus universelles et les plus urgentes, à moins qu'il ne s'agisse de lois dont la violation serait la négation de son être. Il ne pourrait évidemment pas autoriser le blasphème ou l'idolâtrie. Cela supposerait qu'il se croit le mal ou qu'il estime avoir, comme Dieu, des égaux. Il peut, au contraire, rendre licite, dans certains cas dont il est juge, le transfert d'une propriété à un sujet qui, par lui-même, n'y avait aucun droit, comme il fit pour les Hébreux quittant l'Égypte. La question est de savoir quand a lieu réellement cette dérogation; seules, une révélation ou une autorité légitime peuvent en décider.

(2) Math., XIX, 9; Marc, X, 2, 12; Luc, XVI, 18.

lien matrimonial serait rompu? Toute la tradition catholique — et le silence même des deux Évangélistes qui rapportent les paroles de Jésus — proteste contre cette interprétation (1). Le texte d'ailleurs paraît ne pas l'admettre. Il ne peut y être question que de la séparation de corps. Deux prescriptions, en effet, y sont énoncées, la première, de ne pas renvoyer sa femme, la deuxième, de ne point s'allier à cette femme renvoyée. Si, dans le premier cas, l'exception d'adultère brisait le lien conjugal, il serait faux de dire ensuite que celui qui épouse la femme renvoyée commet un adultère; dans l'hypothèse chacun reprendrait sa liberté. Pour que sa pensée ne laissât point de doute, Jésus eût dû, semble-t-il, répéter l'incidente, dans la deuxième prescription et dire: «Celui qui épouse la femme renvoyée, à moins qu'elle ne soit renvoyée pour adultère, commet un adultère.»

(1) La pensée de Jésus sur la stricte indissolubilité du mariage, se dégage si clairement lorsqu'on compare les textes parallèles des Synoptiques, que des auteurs protestants ou rationalistes, en ont conclu que l'incidente de saint Mathieu, avait été interpolée ou ajoutée par l'Évangéliste, de son autorité privée, «pour changer, dit Jules Bovon, *Théologie du Nouveau Testament*, p. 414), en article utilisable un précepte que sa sévérité même rendait, semble-t-il, inefficace.» — «This addition is interpolated», dit Keim (*Jesus of Nazareth*, III, 310). — «Jesus softened his vigorous statement by no exception, not even by the most conciliating exception of the wife's adultery, which the later Church and first of all Matthew introduced.» (Weiss: *Life of Christ*, II, 150.) — «The form of Jesus remark, against remarriage, Luke has preserved in the originals.» (Weiss: *Ibid.*, II., p. 495.)

C'est bien dans le sens strict et dur, si l'on veut, que pharisiens et disciples comprirent les paroles du Maître. Pour ces derniers, il n'y a point de doute. «Retournés à la maison, ils revinrent sur le sujet. Si telle est, dirent-ils, la condition de l'homme vis-à-vis de la femme, il vaut mieux ne pas se marier (1).»

«Voilà justement, ajoute avec raison M. Peabody, la critique adressée de notre temps à tout ce qui tend à fortifier le lien matrimonial. Une tendance commune à l'esprit politique et juridique, les porte à chercher, non pas l'idéal des relations sociales, mais la tranquillité momentanée contre les périls immédiats. L'étroite réglementation du mariage ne va, prétend-on, qu'à augmenter la probabilité des relations malhonnêtes, et, dans certains cas, à jeter le doute sur la légalité de mariages bien intentionnés et sur la légitimité des enfants. Dans l'intérêt, par conséquent, du bon ordre, le contrat de mariage devrait être simplifié et la solution du lien facilitée ... Si l'union de l'homme avec la femme, assure-t-on, est réglée trop strictement, «mieux vaut ne pas se marier» ... Mais Jésus regarde le problème du mariage de haut, en ayant devant lui le vaste horizon des desseins de Dieu. Comme un sage médecin, il ne veut point se laisser absorber par l'étude des cas particuliers. Il les considère dans leur rapport avec les principes généraux de la réforme sociale ... Il ne faut pas, d'après lui, que les cas particuliers

(1) Math., XIX. 11, 12,

de malaise social, puissent menacer la santé du corps tout entier (1).»

A ceux qui tiennent les conditions qu'il impose pour trop difficiles, il n'offre d'autre alternative que le célibat et la virginité. «Tous n'entendent pas, dit-il, cette parole, mais ceux à qui cela a été donné.» Et sans s'arrêter à adoucir la loi qu'il venait de porter, il ajoute: «Il est des eunuques qui sont tels dès le sein de leur mère; il en est d'autres qui se sont faits eunuques (2) en vue du royaume des cieux. Qu'il saisisse celui qui pourra saisir.»

Dans sa pensée, qui n'accepte pas les liens et les charges du mariage, ne peut songer à un état de liberté où il lui serait permis de satisfaire les convoitises de la chair. Étrange nouveauté et difficile, en effet, à entendre de ce monde corrompu qui environnait Jésus! Elle va fonder cette merveille qui s'appellera le célibat chrétien. Le Maître, dans les paroles que nous avons rapportées, en a donné la belle et profonde raison. C'est à cause du royaume des cieux que certains s'éloignent du mariage, pour mieux réaliser ce royaume en eux et au dehors. Il ne s'agit pas de retranchement de plaisirs par le fer; mais de privations que la volonté humaine commande aux plus forts désirs. Il faut à Jésus, des vierges

---

(1) Peabody: *The family*, pp. 158, 161.

(2) Math., XIX, 12. «Εὐνούχισαν εαυτους» n'est guère traduisible en français. «Par ces mots, il convie discrètement (latenter), à choisir la virginité. Puisqu'il proclame que cette vertu est possible.» St Chrys. *Hom.* 63 *in Math.*

devenus tels, par la violence qu'ils se font intérieurement (εὐνούχουσι εαυτους), non des vierges par nécessité ou contrainte.

L'Église du Christ entendra ces sublimes leçons, et la longue route de son histoire sera fleurie des fleurs de virginité. Jusqu'à la fin des siècles, cette interminable théorie d'hommes et de femmes qui ne voulurent d'autre époux que Jésus, se déroulera sous les yeux du monde surpris, lui rappelant que ce qui importe, c'est le règne de Dieu en nous. Quand donc la société catholique impose à son prêtre la chasteté volontaire, pour lui permettre d'être tout entier aux intérêts de son Dieu, qui oserait soutenir qu'elle n'est pas dans l'esprit de son Fondateur? Le protestantisme l'a prétendu, mais on ne l'a pas cru, même chez lui. «En éliminant le célibat, c'est-à-dire le point principal de l'ascétisme, écrit Schopenhauer, le protestantisme a déjà, par là même, apostasié le christianisme, dans ce qui le constitue essentiellement (1).»

Cependant beaucoup de Protestants commencent à comprendre le caractère déficitaire et antiévangélique de leur point de vue. Voici ce qu'écrit Schailer Mathews, dans son beau livre *The social teaching of Jesus:* «Bien que le mariage soit ainsi sacré aux yeux de Jésus, et bien qu'il forme un des points centraux du royaume, cependant tous les hommes ne doivent pas se marier. Il y a quelque chose de tragique et de comique en même temps,

(1) Math., XIX, 20.

dans l'angoisse manifestée par les disciples, à propos de son enseignement si sérieux (1). Il leur semble que si le divorce se trouve ainsi défendu, il vaudrait mieux ne pas se marier. Jésus, avec un tact remarquable, leur accorde les conclusions, mais les corrobore de prémisses renfermant un idéal (standard) beaucoup plus élevé. En traitant la question actuelle, il présente un des enseignements fondamentaux de tout son système, à savoir, qu'une bonne chose doit toujours être sacrifiée à une meilleure. Personne, a moins d'être comme Origène, aveuglé par une ferveur ascétique et fanatique, n'interprètera jamais de travers, les mots forts où Jésus exprime cet axiome. Ils sont simplement une de ces additions caractéristiques qui lui servent si souvent, à modifier une vérité exprimée d'une autre manière sous forme absolue. Bien que le mariage soit un bien suprême, cependant si pour une raison ou l'autre, il est en travers du chemin pour empêcher de recevoir les bénédictions du royaume des cieux, il faut l'éviter. Le mieux être des autres, le progrès de la société idéale, exigent que l'individu cède de ses droits particuliers. Soit qu'il s'agisse d'éviter la propagation d'une maladie héréditaire ou d'une inclination criminelle, ou soit qu'il se trouve qu'une mission importante dans la vie, ne puisse être mieux accomplie, le célibat apparait souvent, comme la seule forme de vie qu'un homme doive embrasser. Mais les hommes qui se sont ainsi «rendus eunuques pour

(1) Math., XIX, 20.

l'amour du royaume des cieux (1)» ne sont pas plus saints que les hommes qui ont sacrifié d'autres désirs individuels et des biens, pour le bien commun. Les paroles de Jésus sont un rappel de l'enseignement familier, sur le sacrifice des yeux et des mains (2). Et Jésus lui-même vécut d'après cet idéal, une vie de célibat mais non une vie ascétique (3).»

Ces dernières phrases auraient besoin d'explication et de mise au point. Celui qui fait le vœu de chasteté, peut n'être pas plus saint qu'un homme marié, mais s'il fait le sacrifice des joies du mariage et de la famille «en vue du royaume des cieux», il n'est pas vrai qu'il ne soit pas dans un état plus saint que les autres. Quant à prétendre que Jésus ne vécut pas une vie ascétique quoique célibataire, cela aussi exigerait des éclaircissements. Lui qui n'avait pas une pierre où reposer sa tête, qui fut traqué avec fureur par ses supérieurs religieux, qui se soumit à la faim et à la soif pendant trente jours, qui eut tant à souffrir de ses compatriots, de ses amis, qui fut trahi, flagellé, souffleté, tué sur une croix, ne se vit-il pas, en son corps et en son âme, exposé à de rudes épreuves (ασκησις) qu'il supporta vaillamment...? Je ne sais d'en vient chez les Protestants, cette aversion pour l'ascétisme, qu'ils n'ont jamais défini bien nettament. «Toute la vie du Christ, a écrit l'auteur de l'Imitation, fut un martyre.» «Qui

(1) Math., XIX, 12.
(2) Math., V, 29, 30.
(3) *The social teaching of Jesus*, p. 91—93.

veut être mon disciple, a dit Jésus, qu'il se renonce, qu'il prenne sa croix et me suive.» Si ce n'est point là de l'ascétisme, je me demande ce que c'est (1).

* * *

Jésus protège le mariage à l'intérieur et à l'extérieur, si je puis m'exprimer ainsi. Il en fait un contrat liant indissolublement l'homme à la femme et il décrète que, hors de lui, il n'y a de place que pour la virginité. Protectrice de la famille, celle-ci le sera encore de la femme qui, du coup, est soustraite aux basses et illégitimes convoitises. D'ailleurs, non content de déclarer que quiconque prend la femme d'un autre est adultère, il prononce qu'on est déjà adultère en la désirant (2).

On se tromperait cependant à croire, que sa conception du mariage humain, n'est que spirituelle et mystique. Il sait, et le laisse assez entendre, que l'affection physique en est une partie intégrante. Les Sadducéens crurent un jour l'embarrasser en lui demandant quel serait à la résurrection le mari d'une femme qui, sur la terre, en avait eu successivement sept: «Les fils de ce siècle — *de la société vivant dans*

(1) Nous revenons sur cette question de l'ascétisme.

(2) «Jésus affirme la force et l'exclusivisme de l'union conjugale. Il le fait avec eet excès de convictions et d'éloquence qui fit pénétrer de façon insigne ses préceptes dans les âmes et en maintint la blessure salutaire à travers les siècles. L'adultère n'ést pas simplement l'accouplement des chairs. C'est aussi l'accouplement des esprits. Il faut une volonté persistante de ne pas désirer, de ne pas convoiter.» (Edmond Picard,: *Le Sermon sur la Montagne*, p. 76.)

le temps — leur répondit-il, ont des unions charnelles (γαμοῦσι καὶ ἐγκαμίσκονται), mais ceux trouvés dignes du siècle à venir et de la Résurrection des morts, n'auront pas les relations du mariage — *fondés sur notre nature physique et mortelle.* — Eux, au contraire, ne peuvent plus mourir. Ils sont comme les anges de Dieu dans le ciel (ὡς ἄγγελοι τοῦ θεοῦ ἐν οὐρανῷ εἰσι). Ils sont les enfants de Dieu, puis-qu'ils sont les enfants de la Résurrection.» Mais il reste vrai que les fils du siècle présent, ont des unions charnelles (1).

(1) Luc, XX, 34. — Math., XXII, 30. — Les hérétiques gnostiques et manichéens condamnèrent le mariage comme mauvais, en prétextant qu'il était un excitant à la concupiscence et un moyen de propager le péché. Tertullien détournait des secondes noces, Lucius III condamna les Albigeois qui, eux, aussi réprouvaient le mariage. Ces idées ont survécu dans certaines attitudes Jansénistes et bigotes. On connaît la fameuse lettre écrite par Pascal à sa sœur Mme Périer à propos du mariage de sa nièce Jacqueline Périer, alors âgée de quinze ans. Pascal au nom des fortes têtes de Port-Royal, MM. Singlin, de Saci, de Rebours, y déclare que Mme Périer ne peut sans blesser la charité et sa conscience *mortellement*, et être coupable *d'un des plus grands crimes*, permettre que sa fille s'engage dans *la plus périlleuse et la plus basse* des conditions du christianisme ; que les maris, même sages suivant le monde, sont de francs païens devant Dieu. «*De sorte que les dernières paroles de ces messieurs sont que d'engager une enfant à un homme du commun* (ne vivant pas comme ceux de Port-Royal), *c'est une espèce d'homicide et comme un déicide en leurs personnes.*» Cette lettre a été publiée par Cousin (*Des Pensées de Pascal*, p. 393). Elle est tout à fait dans l'esprit du «petit papier, écrit de sa main, dit Mme Périer, où il y avait ces lignes: «Il est injuste qu'on s'attache à moi, quoiqu'on le fasse avec plaisir et volontairement. Je tromperai ceux à qui j'en ferais naître le désir; car je ne suis la fin de personne et n'ai pas de quoi les satisfaire.»

L'exemple du Baptiste confirme la vigoureuse doctrine de Jésus sur le mariage. Hérode, tétrarque de Galilée, avait délaissé son épouse légitime pour vivre avec Hérodiade, femme de son frère Philippe. Instruit de ce désordre, Jean pénétra[1] hardiment dans le palais du prince: c'est du moins l'opinion admise. «Comme jadis Élie chez Achab, il y fit retentir la parole que l'Église a si souvent répétée aux princes coupables: «Il ne vous est pas permis

[1] «Il ne souffrit jamais, dit encore Mme Périer, de qui que ce fut, qu'on l'aimât avec attachement, alléguant que c'était une faute sur laquelle on ne s'examine pas assez, parce qu'on n'en conçoit pas assez la grandeur, et qu'on ne considérait pas qu'en fomentant et souffrant ces attachements (il s'agit des amitiés les plus innocentes), on occupait un cœur qui ne devait être qu'à Dieu seul: que c'était lui faire un larcin de la chose du monde qui lui était la plus précieuse.» A ce compte, Jésus n'eut pas du aimer Jean et Lazare, ni donner le précepte de nous aimer les uns les autres; nous ne devrions nous attacher ni à nos parents, ni à nos enfants, ni à nos amis! C'est à l'occasion de ces exagérations, que l'achrétien G. Havet, écrivait dans son *Édition des Pensées*, p. CXIII. «Combien de maximes chez Pascal, qui nous étonnent plus qu'elles ne nous édifient! *La maladie est l'état naturel des chrétiens*: quand on entend de telles paroles, on pense avec effroi, quelle vie de souffrance avait du vivre celui qui en était venu à parler ainsi. Pascal ne voulait pas trouver bon ce qu'il mangeait; Pascal s'interdisait les assaisonnements quoiqu'il les aimât . . . O déraison! mais o tristesse, et combien un tel spectale est désolant! Ailleurs encore, quelles vertus étranges: une chasteté qui faisait que Pascal se désolait si on disait qu'on avait vu une belle femme; ou qui défendait à une mère de recevoir les caresses de ses enfants! Un détachement qui va jusqu'à répondre exprès, par des rebuts affectés, aux soins d'une sœur et à ses tendresses, afin de la dégoûter de l'aimer!» Évidemment, dans les réflexions de ce libre-penseur, transparait une incompréhension affectée du travail

d'avoir la femme de votre frère (1).» Cette audace irrita Hérode. Dès que l'occasion favorable se présenta, il fit arrêter l'intrépide trouble-fête et l'enferma dans une forteresse. Jean fût sans doute arrivé à changer le cœur du mari coupable, mais l'épouse adultère veillait. Jalouse de l'influence prise sur son compagnon de péché, elle le haït et jura de le perdre. Un jour que sa fille Salomé avait, par son habileté à danser, si bien ravi le roi que celui-ci promit de donner ce qu'elle demanderait, fût-ce la moitié du royaume, Hérodiade l'engagea à demander la tête du Baptiste. Hérode frémit, mais, faible comme tous les vicieux, et heureux de trouver un prétexte dans son serment, il abandonna la tête demandée. Quelques instants après, la danseuse revenait au festin et offrait, à sa mère, sur un plat, le sanglant trophée. Elle tenait sa vengeance! Ne se possédant pas de joie, elle perça d'aiguilles, dit la tradition, la langue qui n'avait pas voulu taire son crime. Ainsi celui que Jésus avait déclaré plus grand que Salomon et

---

de mortification et de purification qui incombe à tout homme, et particulièrement au chrétien qui ne veut pas se laisser dominer par les penchants déraisonnables ou pervers qu'il porte en sa nature et dont le péché a accentué la pression. Mais à côté de ces penchants il y a les autres, ceux qui n'ont rien d'opposé à l'idéal humains et sont sa réalisation. Ceux-là, le christanisme les approuve, les loue, encourage leur exercice et leur développement. Combien il est regrettable, que pendant deux siècles, il ait été jugé, en France surtout, et par les esprits cultivés, à travers les exagérations anti-humaines, antisociales et antiévangéliques du Jansénisme!

(1) Fouard: *Vie de Jésus-Christ*, I, p. 212.

les prophètes, mourait pour la défense du lien conjugal. Jusque dans son martyre, sa voix fit écho à la voix de Celui dont il se déclarait l'humble précurseur.

Chapitre II. Les membres de la famille et leurs devoirs.

SOMMAIRE. — Sympathie de Jésus à l'égard de la famille: la vie domestique, les femmes, les mères. — Les devoirs des parents: faits évangéliques et doctrine évangélique. — Les devoirs des enfants; respect et assistance. Les devoirs envers Dieu passent avant les autres. — La tendance ascétique, le Protestantisme et l'Église catholique, à propos de quelques observations de Rauschenbusch.

Fécond en enseignements sur l'acte qui fonde la famille, l'Évangile ne l'est pas moins sur les éléments qui la constituent. Une chose d'abord frappe le lecteur attentif. C'est l'attitude de sympathie à l'égard de la vie domestique et de celles qui y tiennent une place si importante, je veux dire des femmes et des mères (1).

(1) A propos de la visite que Marie fit à sa cousine Elisabeth qui allait être mère, St Ambroise écrit ces lignes suggestives sur les devoirs à l'égard des femmes enceintes. «Saintes femmes, apprenez de quelles sollicitudes vous devez entourer vos parentes qui vont être mères. Marie qui auparavant demeurait seule dans son intérieur, ne fut pas retenue loin du public par sa pudeur virginale; l'aspérité des montagnes n'arrêta point son zèle, et la longueur du chemin ne fut point un obstacle à l'accomplissement de son devoir. Vous aussi vierges, apprenez l'humilité de Marie. Elle quitte sa demeure pour aller loin; plus jeune, elle va vers sa cousine plus âgée; non seulement, elle vient à sa maison, mais elle la salue la première comme dit l'Évangile: «Elle salua Elisabeth.» Plus une vierge est chaste, plus elle doit être humble et déférente envers les

Jusqu'à sa manifestation au peuple de Judée, l'existence de Jésus se déroule dans le cadre d'un humble et attachant foyer. On y voit un ouvrier, une femme, un enfant grand devant Dieu, mais qui, pour les hommes, semble n'avoir rien d'extraordinaire. Nous assistons aux alternatives de joie et de tristesse, qui se partagent les cœurs de ces trois êtres, dont les intérêts se confondent si bien. Larmes et sourires en commun, ne sont-ils pas la touchante histoire des familles assorties? L'enfant anxieusement attendu va naître, et durant un pénible voyage entrepris pour aller s'inscrire sur les registres de la tribu. Inquiétude de l'époux, qui voit son épouse prête à enfanter loin du chez soi tranquille, sinon commode; inquiétudes et angoisses de la mère n'ayant que quelques langes pour envelopper son nouveau-né, qu'un peu de paille pour sa couchette et une mangeoire pour son berceau.

Aux allégresses apportées par les hommages des princes de l'Orient, succèdent les tristesses du massacre des tout petits de Bethléem, les ennuis d'un long voyage, les abandons de l'exil. Enfin, on retourne à Nazareth, au cher foyer. Mais un jour, comme la pieuse famille est allée au temple faire

---

personnes plus avancées en âge. Celle qui fait profession de chasteté doit être maîtresse d'humilité. Elle a en plus, un motif de piété, puisque supérieure elle vient assister une inférieure et lui offrir ses services: Marie vient vers Elisabeth et le Christ vient vers Jean.» St Ambroise, cité dans la *Catena aurea* de St Thomas, in Luc, C. I, p. 39.

ses dévotions, on perd l'enfant. Heures bien cruelles au cœur du père et de la mère! Quelle joie, quand on le retrouva au milieu de vénérables docteurs, dont il faisait l'admiration!

C'est sous les yeux des siens, dans le sanctuaire familial, que Jésus «croit en grâce, en sagesse et en âge, devant Dieu et devant les hommes». Il y reste de longues années, occupé aux obscures besognes d'un ménage ouvrier, obligé de gagner sa vie au jour le jour. C'est dans un atelier qu'il fait son noviciat préparatoire au ministère public. Lorsqu'il l'a quitté, on ne le connaît longtemps que comme «le fils du charpentier» ou «de l'ouvrier».

Il a déjà commencé à porter la bonne parole en Judée, quand le désir de revoir les lieux où il fut élevé et nourri (τεθραμμενος, dit saint Luc), s'empare de lui. Il veut faire du bien aux amis d'enfance, aux voisins, à tous ceux qui lui tiennent de plus près par les liens du sang. Il retourne donc à Nazareth et, suivant son habitude, il va avec les autres du village, au jour du Sabbat, à la Synagogue. Cette fois, il y enseigne. Plus d'un auditeur s'étonne, que celui qu'on a connu dans l'échoppe de Joseph, leur dise des choses si extraordinaires. Saint Marc nous a conservé l'expression de leur surprise. Elle est bien de villageois constatant qu'un des leurs s'élève au-dessus d'eux. Elle trahit leur petit esprit et leur mesquine jalousie. «D'où vient à celui-ci, disaient-ils, tout ce que nous voyons? Quelle est cette sagesse qui lui a été donnée et ces merveilles

qui arrivent par ses mains? N'est-ce pas le charpentier (τέκτων), le fils de Marie, le frère de Jacques, de Joseph, de Judas et de Simon? Ses sœurs ne sont-elles pas chez nous? Et ils se scandalisaient à son sujet (1).»

Les traits abondent dans la vie publique du Sauveur, qui nous montrent ses prédilections pour le foyer domestique. Bien que n'ayant «où reposer sa tête», il ne mène pas une existence d'anachorète. Nous l'avons vu prendre sa part des joies d'une noce. Le soir venu, après ses travaux, il se retire dans la famille d'un de ses apôtres; il opère des miracles en faveur de leurs parents, comme lorsqu'il guérit de la fièvre la belle-mère de Pierre. N'est-ce pas pour ramener la joie dans un foyer endeuillé. qu'il ressuscite la fille du chef de la Synagogue? Les Évangélistes l'insinuent quand, après avoir raconté le miracle ils ajoutent ces touchantes paroles: «Le père et la mère de la jeune fille étaient au comble de *l'allégresse* et de l'admiration. C'etait leur fille unique; elle n'avait que douze ans (2).»

Enfin, quelques jours avant son supplice, nous trouvons Jésus dans l'intimité de la famille de Lazare. Car dit Jean, «il aimait Marthe et sa sœur Marie et Lazare». Ce dernier étant mort, il pleura, et les Juifs disaient: «Voyez comme il le chérissait.» Il ne résista pas aux prières des sœurs inconsolables et il ressuscita leur frère, son tendre ami.

---

(1) Marc, VI, 2.

(2) *Les Synoptiques.*

Honorer la femme, la défendre contre les attentats de la force, n'est-ce pas déclarer qu'on ne la tient pas pour l'esclave de l'homme et le jouet de ses voluptueux caprices? N'est-ce pas, par le fait, lui donner son rang dans la famille? Les sociétés où elle est méprisée ou regardée seulement comme propre a perpétuer l'espèce, sont des sociétés où la famille n'existe que de nom. Elles n'est ni épouse, ni mère, mais à peu près uniquement servante ou courtisane. Hors du foyer domestique et des emplois où le dévouement à Dieu ou aux hommes s'exerce, la femme est nécessairement un être dégradé.

Quand donc nous voyons le Christ si bon, si condescendant à de pauvres pécheresses juives, n'en doutons pas, c'est parce qu'il constate qu'on leur refuse dans la société qui l'entoure, la place à laquelle elles ont droit, et de plus qu'on abuse d'elles (1). Elles sont exilées de la famille, et la famille tombe en ruine. Pour la relever, Jésus relève la femme (2).

---

(1) «A l'époque de Jésus-Christ, la polygamie existait dans la classe riche et elle avait produit sa conséquence habituelle: l'abaissement de la femme. Comme la femme musulmane, la femme juive était pour son mari une véritable esclave. Elle n'avait qu'une mission: perpétuer la race. Dans la répression de l'adultère, l'inégalité est sensible: la femme surprise doit être lapidée, tandis que la femme outragée n'obtient qu'assez tard le droit de demander le divorce. La femme, en outre, est toujours sous le coup d'une répudiation laissée à la volonté du mari.» (Chénon: *Influence sociale de l'Évangile.*)

(2) «Sans la famille, une femme n'est pas complètement mère, et il n'y a pas de famille sans certaines conditions inhérentes à la nature même.» (Bourget: *Un divorce.*)

Bebel a écrit: »La doctrine chrétienne montre envers les femmes autant de mépris que les religions orientales.» Si Bebel avait lu sérieusement l'Évangile, il y eût vu de quel respect et de quel honneur le divin Fondateur du christianisme les environna.

Tout au début de son ministère, nous le rencontrons assis sur la margelle d'un puits, demandant à boire à une pauvre Samaritaine de mauvaise vie. Il n'hésite pas à lui parler familièrement des grands mystères de la foi, de la grâce et du culte spirituel que Dieu demande. «Les disciples s'étonnèrent, dit Jean, qu'il conversât avec une femme (1).» En effet, les manières du nouveau docteur tranchaient avec la hauteur et le mépris des autres rabbis. Ils poussaient le scrupule jusqu'à ne pas s'entretenir en public avec leurs propres épouses. Les pharisiens soutenaient que mieux valait brûler la loi que l'expliquer à une femme. Pour ne pas la regarder, ils baissaient les yeux ou les tournaient contre les murailles (2).

Bien surprenante est l'attitude de Jésus à l'égard des pécheresses. Nous l'avons vu avec la Samaritaine. Le voici à table chez un pharisien. «Une créature, connue comme telle par la ville, apporte un vase d'albâtre rempli de parfum, se tenant en arrière à ses pieds; elle les arrose de ses larmes, les essuie avec ses cheveux, les baise et les embaume de parfums. Voyant cela, le pharisien se disait en lui-

(1) Jean, IV, 27.

(2) Berachot, f. 43, b, — IX.

même : si cet homme était un prophète, il saurait de quelle espèce est la femme qui le touche (1).»

Le superbe et profond mépris ! Au lieu de s'y associer, Jésus relève la pauvre tombée, au nom du dévouement qu'elle montre à sa personne. A ses yeux, elle se réhabilite en aimant. «Je te le déclare : ses nombreux péchés sont remis, car elle a aimé beaucoup.»

Plus étrange encore est sa conduite à l'égard de l'adultère, si étrange que, dès les premiers siècles du christianisme, des esprits chagrins et étroits ont voulu arracher ce récit de l'Évangile. On venait de surprendre une femme en faute. D'après la loi, il fallait la lapider sur-le-champ. Des pharisiens demandèrent son avis à Jésus, «cherchant un prétexte pour l'accuser. Il s'inclina et écrivit sur la terre avec le doigt. Comme ils insistaient, Jésus se redressa et leur répondit : Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette le premier, la pierre (2)». Ces paroles sont les plus fières, les plus audacieuses, et tout ensemble les plus autorisées, qui aient été prononcées en ce monde en faveur de la femme. Vieilles de vingt siècles, elles n'ont perdu ni de leur force, ni de leur actualité. N'est-il pas vrai que l'homme, toujours indulgent à ses désordres, n'a ordinairement que mépris et abandon pour la complice et souvent la victime de sa débauche ? Si Jésus reparaissait parmi nous, il pourrait dire encore à tant de pharisiens

(1) «Τίς καὶ ποδαπὴ ἡ γυνὴ ἥτις ἅπτεται αὐτοῦ.» (Luc, VII, 39 et sq.)
(2) Jean, VIII, 6.

qui ont l'accusation si prompte: «Que celui d'entre vous qui est sans péché, lui jette le premier la pierre.» Et comme autrefois, ils se retireraient «un à un, à commencer par les plus vieux», et la femme entendrait ces consolantes paroles: «Où sont ceux qui t'accusaient? Personne ne t'a condamnée? — Personne, Seigneur. — Eh bien! ni moi non plus, je ne te condamnerai point. Va! et ne pèche plus (1).»

Terrible réquisitoire contre l'hypocrite brutalité et l'égoïsme de l'homme, mais belle défense de celle qui est faible. On y proclame son égalité devant la divine justice, son relèvement par le repentir, en dépit de toutes les injustices sociales et de tous les préjugés.

Cependant, comment concilier ces complaisances de Jésus pour la femme pécheresse et l'adultère avec l'estime et le respect qu'il professe envers la famille? Remarquons d'abord qu'il ne s'établit leur avocat que parce que l'une et l'autre, regrettant leur péché, se sont réhabilitées aux yeux de Dieu, sinon aux yeux des hommes (2). Par le fait, elles ont droit à reprendre leur rang dans la société où elles ne sauraient exister que pour la famille ou le dévouement. Et puis, venger la femme des mépris

(1) Idem, VIII, 12.

(2) En effet, quel sentiment, autre que le regret de ses fautes poussa Madeleine à arroser de ses larmes les pieds du Seigneur, qui la renvoie en paix «sauvée par sa foi»? Dirait-il à l'adultère: «Va, à l'avenir ne pèche plus»; si celle-ci n'avait, en son cœur, le repentir.

et des rebuts de l'homme, c'est signifier à celui-ci l'obligation de la respecter et de ne pas la détourner, pour satisfaire ses basses convoitises, de son rôle d'épouse et de mère; c'est lui donner à entendre que les chutes et les hontes de la femme qui brisent les liens familiaux ou les empêchent de se former sont plus sa faute à lui, être fort et par conséquent plus responsable, qu'à elle, pauvre et faible créature. Le Christ ne protège point les désordres des adultères ou des pécheresses, mais il ne les tient pas pour plus coupables que ceux de l'homme ni pour irrémissibles, à la seule condition qu'elles se rangent à leur devoir. Ce devoir est au foyer ou dans les œuvres où leur zèle ardent (1) peut être un si précieux secours.

Et voilà sans doute pourquoi, Jésus ne dédaigne point leurs services. Il les admet à travailler avec lui à l'établissement du royaume. Ainsi relève-t-il encore la femme au-dessus l'état qui, jusque-là, fut le sien. Elle n'est plus un instrument de plaisir, mais une utile ouvrière dans le champ du Père de famille. Saint Luc nous montre le Maître accompagné de Galiléennes qu'il avait délivrées de malins esprits ou de maladies. C'étaient Marie, appelée Madeleine, et Joanna, femme de Chusa, intendant d'Hérode, Suzanne et beaucoup d'autres qui l'assistaient de leurs biens (2). Les mêmes pieuses et dévouées ser-

(1) «Devotus femineus sexus», dit l'Église dans une de ses oraisons. *Devotus*, dévoué, et non pas *dévot*.

(2) Luc, VIII, 2.

vantes ne le quittent point d'un pas sur le chemin de la souffrance, et, après sa mort, elles s'empressent à son tombeau, pour lui rendre leurs devoirs.

Respectée, défendue, associée à l'œuvre rédemptrice, la femme aura, dans l'Eglise du Christ, une place de choix. Elle n'y sera jamais l'esclave dont on exploite la faiblesse, elle y sera la reine qu'on sert en raison même de cette faiblesse. Le dévouement à la femme, est au moyen âge l'origine et le but de la chevalerie. Le christianisme fut et reste un vengeur vigilant et hardi des droits des vierges, des épouses et des mères.

Des mères surtout, car Jésus eut des prédilections pour elles. Il exalta leur sublime mission de donner des hommes à la terre par la souffrance. «La femme qui enfante, dit-il, est triste, car son heure est venue. Mais quand elle a donné le jour à un enfant, elle ne se souvient plus de sa douleur, à cause de sa joie. Car, par elle, un homme de plus est en ce monde. *Quia homo natus est in mundum* (1). »C'est en faveur des mères qu'il opère ses plus touchants miracles. Pour elles, il n'attend pas qu'on le prie et va au-devant de leurs désirs. «Un jour, comme il approchait de l'entrée de Naïm, on portait en terre un mort, un fils unique. Sa mère était veuve ... Le Seigneur, l'ayant aperçue, fut vivement touchée: «Ne pleure pas», lui dit-il. Et s'approchant, il toucha le cercueil. Les porteurs s'arrêtèrent. Alors Jésus éleva la voix: «Jeune homme, je te le commande,

(1) Jean, XVI.

lève-toi.» Le mort se redressa et se mit à parler, et Jésus le donna à sa mère (1).» Qu'on ne prétende donc plus, qu'il n'eut que dédain pour ces affections, qui sont le lien des sociétés humaines. Aucun des sentiments qui honorent l'homme, ne lui fut étranger (2).

Une autre fois, une pauvre, païenne dont la fille est possédée d'un esprit immonde, apprend qu'il passe au pays de Tyr. Elle accourt de la lointaine contrée de Chanaan, se jette à ses pieds et le supplie de guérir son enfant. Refoulant d'abord sa compassion, Jésus répond sèchement: «Laisse auparavant les enfants se rassasier. Il ne convient pas de prendre leur pain et de le jeter aux petits chiens (3).» Et cette femme qui n'était point de la race d'Abraham, méprisée donc des Juifs, ne se décourage pas. Son amour maternel lui fait accepter l'outrage qui la ravale au rang des animaux, et des paroles mêmes du Christ si dures, elle tire cette sublime réponse: «C'est vrai, Seigneur! Pourtant les petits chiens, sous la table de leurs maîtres, mangent des miettes que leurs enfants laissent tomber.» Devant cette foi et ce

(1) Luc, VII, 12—14.

(2) «Ne soyez pas surpris, frères, dit St Bernard, que Marie soit dit avoir été martyre dans l'âme. Il en sera surpris celui-là seul qui ne se souvient plus que St Paul nomma parmi les plus grands crimes des païens, leur défaut d'affection. Combien une telle disposition fut étrangère aux sentiments de Marie! quelle soit étrangère aussi à ses petits serviteurs!» St Bernard—Ex Sermone *de Duodecim Stellis*.

(3) Math., XV, 21—28; Marc, VII, 24—31.

dévouement, Jésus ne contient plus son admiration et sa tendresse. Son cœur s'épanche: «O femme, grande est ta foi! Va! Qu'il te soit fait comme tu veux! Grâce à la parole que tu viens de dire, le démon est sorti de ta fille.» En accédant aux prières de cette Chananéenne, il montrait encore que lui, envoyé aux brebis d'Israël, ne faisait point acception de race ou de religion.

L'Évangile nous offre dans un mot, dans une situation, de précieux enseignements. Rien de plus significatif, sur le rôle prépondérant du père au foyer, que le récit des premières années de Jésus. Nous y voyons Joseph toujours au premier plan. Affaires, intérêts, inquiétudes de ce groupe familial si intéressant, le concernent. C'est lui «qui part de Nazareth et monte dans la cité de David, appelée Bethléem, pour s'y faire inscrire avec Marie, son épouse, qui allait être mère (1)». C'est lui qui, après que Marie a enfanté, nomme le premier-né du nom de Jésus. S'agit-il de l'arracher au massacre, l'ange vient trouver Joseph pendant son sommeil: «Lève-toi, prends-le avec sa mère, fuis en Égypte et reste là jusqu'à ce que je t'avertisse (2).»

Hérode mort, il revient en effet l'avertir. Quand Jésus qu'on avait égaré est retrouvé dans le temple, la place que Marie donne à son époux dans les doux reproches qu'elle adresse à son fils, vaut d'être remarquée. Elle le nomme d'abord comme

(1) Luc, II, 4.
(2) Math., II, 13, 23.

celui qui, ayant plus de responsabilité, a eu, par conséquent, plus d'inquiétude: «Mon fils, pourquoi avez-vous agi de la sorte à notre égard? Voici que votre père et moi, bien, peinés, nous vous cherchions (1).»

Ce simple fait, nous découvre le rôle de la mère d'après le livre sacré. Il lui appartient d'atténuer par sa douceur et sa tendresse, ce que les réprimandes paternelles auraient de trop dur. Elle est aussi la coopératrice et l'associée de son fils, ayant sa part de ses joies, sa part de ses douleurs. Elle grandit de toutes ses grandeurs: «Mon âme, s'écrie la mère de Jésus, glorifie le Seigneur... le Puissant a fait en moi de grandes choses (2).» Les glaives qui font souffrir son Fils l'atteignent: «Cet enfant, dit Siméon à Marie, est né pour la ruine et la résurrection d'un grand nombre en Israël. Il sera un signe de contradiction. Pour vous, un glaive transpercera votre âme (3).» En même temps, rien ne lui échappe de ce qui le touche. Elle garde fidèlement en sa mémoire tout ce qui se dit de lui: «Marie recueillait ces choses et les repassait dans son cœur (4).» Elle intercède pour ceux qui ont besoin de son fils, comme à Cana. Elle est la créature douce et compatissante. Quand Jésus agonise sur la croix, Marie se trouve à ses côtés, compagne inconsolable de son humiliation et de sa souffrance.

---

(1) Luc, II, 48.
(2) Luc, I, 46.
(3) Idem, II, 22—39.
(4) Idem, II, 1—21.

Enfin, les tendresses et les sollicitudes maternelles ont en Jésus leur modèle et leur justification. Il osa bien se comparer à la plus vigilante et à la plus inquiète des mères: «Jérusalem, Jérusalem, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme une poule ramasse ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu!»

La paternité trouve aussi dans l'Évangile ses attributions et ses devoirs. A l'exemple du Père céleste, les pères de la terre seront vigilants, patients et attentifs aux besoins de leurs familles. Le père du prodigue leur apprendra que des fils coupables sont toujours des fils, qu'on doit recevoir repentants au foyer. Comme dans le royaume des cieux qui est semblable à «un père de famille qui sort à la première heure du jour afin de louer des ouvriers pour la vigne (1)», qu'ils s'occupent de tous les intérêts matériels qui leur sont confiés. Car ils sont «les administrateurs fidèles et prudents de la parabole que le Maître a préposés à sa maison, pour donner à chacun, à l'heure convenable, sa mesure de froment (2)». — «Dès qu'un père, et, à son défaut, une mère, est chargé du groupe familial, comprenant enfants, domestiques et autres personnes qui le touchent de plus près, il reçoit de Dieu le mandat d'être un prudent et fidèle économe pour donner aux siens la nourriture au temps opportun (3).»

(1) Math., XX, 1—16.

(2) Math., XXIV, 45—51.

(3) Winterstein: *Die Christliche Lehre von Erdengut*, p. 17.

Et voici les obligations des enfants. Jésus proclame à nouveau la grande loi du Sinaï, sur le respect dû aux auteurs de la vie: «Tu connais les commandements, dit-il au jeune homme; tu ne tueras point, tu ne commettras point d'adultère... Honore ton père et ta mère (1).» Le respect, cet aveu d'une supériorité et d'une autorité, n'est-il pas le fondement de la famille? Qu'il disparaisse, que les enfants soient admis à des relations d'égalité, il existera bien un groupe humain, il n'y aura plus de famille. Elle est dans la subordination de ses membres; le père d'abord, la mère ensuite et les enfants. Cette hiérarchie nécessaire, l'Évangile l'indique assez clairement dans les paroles citées plus haut: «Votre père et puis moi votre mère, nous vous cherchions.» D'ailleurs, nous y admirons la loi du respect observée dans sa rigueur, par Celui qu'on nous montre si grand dans son origine, dans ses œuvres et dans ses paroles. A nos questions curieuses sur sa vie auprès des siens, que répond l'Évangéliste? «Il leur était soumis (2).»

L'enfant a aussi un devoir d'assistance. Ce père, cette mère à qui il doit la vie physique, qui ont aidé à son développement intellectuel et moral, les abandonnera-t-il, devenus vieux et infirmes? Il est tenu à secourir leur détresse; car, à l'encontre des groupements animaux formés par le hasard et l'instinct, la famille humaine est indépendante de l'âge

(1) Math., XIX, 19.

(2) Luc, II, 51.

de ceux qui la composent. Les jeunes doivent toujours appui aux vieillards, comme les forts, soutien aux faibles. Jésus enseigna ce devoir en des paroles qu'on n'a peut-être point assez remarquées. Des pharisiens, dont les formes cultuelles constituaient toute la religion, avaient observé que «quelques-uns des disciples mangeaient avec des mains profanes». Ils s'approchèrent du Maître pour s'en plaindre: «Pourquoi tes disciples n'observent-ils pas la tradition des anciens, et mangent-ils leur pain, avant de s'être lavé leurs mains (1)?» Ecoutons la réponse de Jésus. Elle mérite attention. Au lieu de justifier directement ses disciples, il s'en prend encore une fois au pharisaïsme, à cette religion de gestes et de parades, appliquée à purifier des coupes, des aiguières, des vases d'airain, des lits, mais négligeant l'accomplissement des devoirs primordiaux, comme l'assistance des parents: Et il leur disait encore: Vous annulez fort bien le commandement de Dieu, pour garder votre tradition. Car Moïse a dit: *Honore ton père et ta mère;* et: *Celui qui maudira son père ou sa mère, sera puni de mort.* Mais vous, vous dites: Si un homme dit à son père ou à sa mère: Corban (2), c'est-a-dire offrande (à Dieu) est le bien dont je

(1) Marc, VII, 5.

(2) Le Corban (littéralement don, offrande) était le trésor sacré constitué par le produit des treize troncs fixés dans le parvis des femmes, de l'impôt personnel d'un demi-sicle par tête et de dons volontaires. Un fils pouvait, d'après la tradition des anciens, se dispenser de secourir son père et sa mère, en vouant au Corban la somme d'argent qu'il leur destinait. (V. Rose.)

pourrais t'assister. Vous ne le laissez plus rien faire pour son père ou pour sa mère, annulant ainsi la parole de Dieu par votre tradition que vous avez établie. Et vous faites beaucoup d'autres choses semblables (1). «Cette scène, qui, dans la vie de Jésus, prend place à l'issue du ministère galiléen et au seuil de la prédication en Judée, met en lumière l'antithèse de l'Enseignement du Sauveur et de l'enseignement de l'orthodoxie juive de son temps (2).»

D'ailleurs, Jésus, fils de Marie, nous montra par son exemple, comment il entendait l'assistance filiale. Pendu à la croix, il aperçoit sa mère. Prêt à laisser seule cette femme bénie, son cœur s'émeut: «Il la regarda, dit l'Évangile, et vit debout près d'elle le disciple qu'il aimait.» Ce disciple est le seul bien dont il dispose pour secourir l'abandon de la pauvre veuve. Il lui dit donc: «Femme, voilà votre fils!» Puis il dit au disciple: «Voilà ta mère!» Et, dès

(1) Math., XV, 1—20; Marc, XVII, 1—23.

(2) Mgr. Batiffol, *Enseignement de Jésus*, p. 52. — Le commentaire de saint Jérôme sur ces textes est très intéressant: «Præceperat Dominus, vel imbecillitatis, vel ætatis parentum considerans, ut filii honorarent, etiam in vitæ necessariis ministrandis, parentes suos. Hanc providentissimam Dei legem volentes scribæ et pharisei subvertere, ut impietatem sub nomine pietatis inducerent, docuerunt pessimos filios ut si quis ea, quæ parentibus offerenda sunt Deo vivere voluerit, qui verus est pater, oblatio Domini proponatur parentum muneribus: vel certe ipsi parentes, quæ Deo consecrata cernebant, ne sacrilegii nomen incurrerent declinantes, egestate conficiebantur. Atque ita fiebat ut oblatio liberorum sub occasionem templi et Dei, in sacerdotum lucra cederet.» Lib II, *Comment in* c. XV, *Math.*

lors, le disciple la considéra comme sa mère. Les touchantes paroles! Jean et Marie les comprirent. Ainsi la mort de Jésus ne brisera point tout à fait le lien familial, en attendant le jour où on ira rejoindre les chers absents et refaire là-haut la sainte famille de la terre (1).

C'est dans ces simples récits, sans prétention à la prédication sociale ou morale, que, pendant vingt siècles, les membres de la communauté chrétienne ont appris leurs devoirs de fils. Des exemples tombés

(1) «Quid autem tam cuique domesticum, quam parentes filiis, aut parentibus filii? Hujus itaque saluberrimi præcepti ipse magister sanctorum de seipso constituebat exemplum: quando non ut famulæ Deus quam creaverat et regebat, sed ut matri homo de qua creatus fuerat et quam relinquebat, alterum pro se quodammodo filium providebat.» (St Augustin: *Tract.* 119 *in Joannem.*) — En un autre endroit, St Augustin insiste sur ce fait que seul St Jean nous a rapporté les paroles de Jésus à sa mère. Il en donne une intéressante explication: «Jean nous a appris ce que les autres ne nous ont pas appris: l'appel que cloué à la croix, Jésus adressa à sa mère. Il estime plus important de faire savoir que le triomphateur des supplices a rempli ses devoirs de piété filiale envers sa mère, que de nous dire qu'il donna au larron le royaume des cieux. Car si c'est un acte religieux de pardonner le voleur, c'est un acte d'une piété autrement féconde qu'accomplit le Fils, en honorant sa mère de tant d'affection». St Augustin — *Épist.* 25 ad *Eccl. Vercellensem.* — St Cyprien de son côté, nous assure que nous sommes attendus au ciel par tous ceux qui nous aimèrent ici-bas. «Là haut, dit-il, un grand nombre d'êtres chers nous attendent; une multitude incalculable de pères, de frères, de fils, nous désire, assurée de son immortalité et anxieuse sur la notre. Pouvoir les voir et les embrasser, quelle joie pour eux et pour nous!» St Cyprien — *Ex Libro sancti Cypriani Epicopi et martyris de mortalitate.*

de si haut, ont été plus efficaces pour affermir la vie familiale que les plus solides dissertations des philosophes. Qu'on dise après cela que le Christianisme n'est fait que pour des anachorètes!

On objectera peut-être la manière rude, en apparence au moins, avec laquelle Jésus, durant sa vie publique, traita sa mère. A Cana, comme elle l'avertissait que les convives n'avaient plus de vin, il répondit: «O femme, qu'y a-t-il de commun entre toi et moi (Τί ἐμοὶ καὶ σοί, γύναι)? mon heure n'est pas encore venue (1)«.

Un autre jour, une juive dans l'admiration, s'écriait: «Bienheureuses les entrailles qui vous portèrent! Bienheureux le sein qui vous allaita!» Jésus presque choqué d'une telle exclamation la releva. Dites plutôt: «Bienheureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui l'observent!» Insistant pour expliquer sa pensée, il ajouta: «Qui est ma mère, et qui sont mes proches? Tous ceux qui écoutent la parole de Dieu et l'accomplissent (2).»

Ces déclarations, il faut l'avouer, ne respirent guère la tendresse (3). Elles ne s'entendent pas, si

(1) Jean, II, 1, 12.

(2) Math., XII, 46—50.

(3) On a essayé, et sans doute avec quelque succès, d'atténuer en particulier, la rudesse apparente des paroles dites à Cana. Mais il reste vrai que les paroles rapportées par St Jean, ne sont pas l'expression de l'amour filial, au sens où on l'entend d'ordinaire, et qui va au devant de la prière ou s'excuse de ne pouvoir l'exaucer. «Afin de montrer à Marie qu'il cessait de lui appartenir, pour être tout entier au Père céleste, Jésus refusa d'exaucer sa prière: «Femme,

on n'admet que, pour Jésus, les plus impérieux devoirs à l'égard des parents doivent céder devant les devoirs envers le Père qui est aux cieux. C'est aussi ce qu'il répondit aux siens, lorsqu'ils lui reprochaient de les avoir abandonnés, pour rester avec les docteurs. «Pourquoi donc me cherchiez-vous? Ne savez-vous pas qu'il faut que je sois aux choses de mon Père (1)?» Ces paroles du Christ adolescent, donnent le sens et la portée de celles qu'il prononça plus tard. Sa grande affaire est de travailler à établir le royaume. Si donc les convives n'ont pas de vin, c'est à lui de décider si, pour avancer ce royaume, il doit, en opérant un miracle, leur en donner. En cela, il ne dépend nullement, de sa mère: τί ἐμοὶ καὶ σοί, γύναι.

De même, sans empêcher la femme juive de proclamer que les entrailles qui le portèrent furent bienheureuses, il vaut mieux qu'elle dise: «Bienheureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui l'observent!» On n'est que trop exposé à oublier cette béatitude spirituelle, pour courir à un bonheur pure-

---

lui dit-il, que nous importe, à vous et à moi? Mon heure n'est pas encore venue.» Cette réponse, si dure à nos oreilles, n'a pas dans la langue araméenne la même signification. Fréquente dans les livres saints, elle marque tantôt une opposition vive, tantôt un simple dissentiment qui s'allie avec les formes les plus courtoises. Quant au nom de «femme» il ne témoignait que le respect: en l'employant, Jésus rendait un filial hommage à celle qu'il aimait au-dessus de toute créature, et dont il lui coûtait tant de rejeter la prière.» Fouard, I, p. 168. En allemand *Frau*, femme, n'a aucun sens méprisant.

(1) Luc, II, 29.

ment accidentel et physique. D'ailleurs, si la mère de Jésus est bénie entre toutes les femmes, n'est-ce pas parce que, humble servante du Seigneur, elle écouta la divine parole et l'observa?

L'on ne doit pas expliquer d'autre manière, la haine des parents qu'il impose à ceux qui veulent être ses disciples. Il n'entend pas renverser les préceptes naturels d'amour et de respect, qu'il a lui même renouvelés et pratiqués; il veut seulement rappeler que le devoir de servir Dieu, d'obéir à sa conscience est le premier. Considérations de foyer et de patrie, viennent après (1). N'est-ce pas ce que dira l'apôtre Pierre lorsqu'il proclamera «qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes»! Pour chers que soient des parents, il faut nous séparer d'eux, lorsque le royaume des cieux l'exige, lorsque la justice,

(1) «Le mariage est une union que Dieu a nouée et que l'homme ne doit pas rompre: il est plus sacré que ne le voulait croire la conscience juive; il est dans la pensée de Dieu un lien intangible, donc légitime. L'historien doit entendre, en les accordant avec ce principe de l'institution divine du mariage et de la famille, des sentences comme celle-ci: «Si quelqu'un vient à moi, et ne hait pas son père, et sa mère, et sa femme et ses enfants, et ses frères et ses sœurs, et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple.» (Luc, XIV, 26.) L'Évangile, en effet, aurait-il découvert en tout homme un prochain, pour imposer par ailleurs la haine de qui que ce fût? Et quel paradoxe que ce soient les affections de famille que Jésus fasse un devoir de déraciner et de jeter au feu? Non, pareille sentence est de celles qui n'ont pas le sens universel que leur rédaction accidentelle leur attribue, on doit les entendre en fonction de la pensée organique de l'Évangile qui se manifeste ailleurs et qui est une pensée d'amour.» Mgr. Batiffol, *Enseignement de Jésus*, p. 133.

la vérité, l'honneur ou la vertu se trouvent en cause. Leur autorité et leur amour doivent s'incliner devant les exigences du devoir. Ce sont ces sublimes leçons qui apprendront à tant d'enfants à briser les liens de la famille, afin d'obéir à la voix de leur conscience. En elles, d'autre part, de généreux parents trouveront lumière et force, pour les durs sacrifices et les séparations cruelles.

* * *

Dans son livre *Le Christianisme et la Crise sociale*, au chaptitre IV, Rauschenbusch se pose cette question: *Pourquoi le Christianisme n'a-t-il jamais entrepris une œuvre de reconstruction sociale?* et parmi les raisons qu'il en apporte, se trouve ce qu'il appelle *La tendance ascétique de l'Église.* Après avoir reconnu que l'Église combattit dans les mœurs et la Législation, l'immoralité sexuelle, il ajoute: «Mais ce haut idéal de pureté, perdit beaucoup de sa valeur sociale par suite du mépris qui tomba sur la vie sexuelle tout entière. Le mariage même, était considéré par beaucoup de docteurs de l'Église primitive, comme une condition moralement inférieure, un compromis avec la nature humaine déchue, une concession à la faiblesse de la chair destinée à prévenir de plus grands abus . . . Il est vrai que de bien des manières, l'Église prit la vie de famille sous sa protection spéciale. Elle fit du mariage une cérémonie religieuse, un sacrement. Cependant l'état conjugal continua à être considéré, comme un pis aller, et dans ces conditions il ne pouvait guère être vraiment christianisé. Un des grands services

sociaux que rendit la Réformation, ce fut de rompre avec l'idéal ascétique, en ce qui concerne le mariage, et de mettre la vie mariée au-dessus du célibat . .»

Au point de vue historique il y aurait une foule de réserves à faire sur cette synthèse sommaire. Nous pourrions citer certaines passages de l'apôtre St Paul qui ne cadrent guère avec le point de vue si absolu de l'auteur. Quant à ce qu'il dit sur le service rendu par la Réformation, nous lui avons déjà répondu plus haut, à propos d'une citation de Schailer Mathews. Le célibat qui est embrassé «en vue du royaume des cieux» est, à n'en pas douter, et au sens obvie des paroles de Jésus, au-dessus de la vie mariée. Schailer le confesse implicitement.

Qu'il y ait eu des excès, dans le point de vue ascétique de certains docteurs trop suivis par les Jansénistes et même par certains protestants, nous le reconnaissons volontiers. Mais Rauschenbusch devrait avouer que ces excès ne sont pas dans le sens des données évangéliques que nous venons d'exposer. Et ce qui surprend, c'est qu'un auteur réformé pour qui l'Écriture est le premier et le dernier mot des doctrines chrétiennes, se contente de considérations historiques à perte de vue, et ne nous dise rien de cet enseignement de Jésus sur le mariage et la famille, si ferme et si clair, à la fois humain et divin, terre à terre et élevé, je veux dire à la portée de notre condition charnelle et spirituelle. Serait-ce parce que l'Église catholique l'a mieux compris et reçu, que les autres Églises chrétiennes?

Livre III.

Jésus et la société — Les opinions

Chapitre I. Rationalistes et protestants

SOMMAIRE. — 1° Les positivistes tiennent Jésus et l'Évangile comme humainement dangereux: A. Comte, Renan, Jules Soury, Charles Maurras et son École, tirent les conclusions sociales et politiques des idées du positivisme sur Jésus. — 2° Certains rationalistes regardent l'Évangile comme exclusivement individualiste et au moins *asocial*. Ainsi, entre autres Hartmann, G. Sorel, Janet, Boutroux, Bouglé. — 3° *a)* Les protestants orthodoxes, d'après Luther plus que d'après Calvin, ne voient enseignée dans l'Évangile qu'une religion occupée à sauver des âmes, des individus, non des êtres sociaux. Échec de Stöcker; Naumann et son parti des nationaux-sociaux; Ulhorn, de Kervallain, le Congrès «social évangélique» de 1897. Rien d'étonnant donc que l'on ait appelé la Réforme «la religion de l'individualisme». La raison de cette attitude de l'orthodoxie protestante paraît se trouver dans le mépris profond qu'elle a, dès l'origine, professé à l'égard de la nature et dans le faux concept de «société religieuse». *b)* Les protestants «sociaux» pour réagir contre l'individualisme de la vieille orthodoxie, tiennent l'Évangile pour un message à peu près, exclusivement social. Ainsi pensent, en Amérique, les pasteurs Herron, Peabody, Rauschenbusch et Schailer Matthews; en Angleterre, Hugh Price; en Suisse, Appia; en Allemagne Stöcker et son école; en France, l'école du «Christianisme social»

Nous avons essayé d'approcher la pensée de Jésus au sujet de l'individu et da la famille. La société humaine n'aurait-elle rien à apprendre de l'Évangile? L'opinion, qu'il ne vise que l'individu

et, en lui, l'âme seule dans ses relations avec l'au-delà, est fort répandue. Pour beaucoup, il se tait à peu près complètement sur les conditions de la vie présente et sur tous les rapports sociaux. La «bonne nouvelle» apportée au monde serait donc profondément et exclusivement individualiste, *asociale* sinon antisociale, pleine d'un superbe dédain, pour ne pas dire d'un oubli calculé, pour tout ce qui n'est pas supraterrestre. Ainsi jugent la plupart des rationalistes ou areligieux. Beaucoup tiennent Jésus et l'Évangile pour humainement dangereux.

On sait l'influence qu' a exercée Auguste Comte sur la pensée de nos contemporains français ou étrangers, à droite et à gauche. Il est intéressant de connaître l'opinion de ce philosophe sur Jésus-Christ. Si l'on veut regarder autour de soi, on verra vite que certains néo-positivistes, blancs ou rouges qui agitent l'opinion, se souviennent de leur Maître, quand ils écrivent que Jésus a été un obstacle à la civilisation.

Comte, en effet, l'exclut de son Calendrier, il le tient, avec un de ses amis d'Oxford, déclare-t-il, «comme essentiellement charlatan». Dans le tome III de sa «*Politique positive*», il écrit que «le monothéisme occidental est vicieusement qualifié de christianisme», «il regarde le catholicisme comme ayant été fondé par l'incomparable St Paul (1)». Ailleurs il parle de

(1) A. Comte—*Système de Politique positiviste*, p. 409: «*Dans ma première élaboration de* Calendrier positiviste, *en 1848, je comptai faire de Jésus l'adjoint de St Jean-Baptiste, seul vrai*

«la Passion chimérique du prétendu fondateur du catholicisme».

Après Comte, je ne puis passer sous silence, au point de vue spécial, où je me place, qui est la valeur

---

précurseur juif de St Paul. Mais je reconnus bientôt qu'il ne méritait pas même cet humble rang et je maintins son exclusion totale; j'en proclamai franchement les motifs essentiels dans mon cours oral de 1849, devant un nombreux auditoire. Ayant eu, quelques mois après, l'intéressante visite d'un éminent professeur d'Oxford, je lui fis connaître ce jugement, qu'il approuva complètement en me déclarant que, depuis longtemps, il avait spontanément regardé ce divin personnage comme essentiellement charlatan. Le tome troisième de ma Politique positive, *vient de me conduire à publier définitivement mon opinion historique sur cet aventurier religieux dont la longue apothéose suscite désormais un irrévocable silence.*» Lettre à Henry Dix Hutton — 26 Descartes 1865 — (27 Octobre 1853.) On trouve le passage auquel fait allusion Comte au t. III, p. 409, de la *Politique Positive.* — Ce qui ne l'empêchait pas en 1856, de proposer au Général des Jésuites, une alliance religieuse «en éliminant d'un commun accord le protestantisme, le déisme et le scepticisme». A cette proposition, le P. Beckx fit répondre par son procureur, le P. Rubillon: «En morale, nous prêchons la loi et le nom de Jésus et la foi catholique; il nous est impossible d'entrer dans une ligue qui n'a pas pour but direct le triomphe du nom de Jésus. *Nous savons que l'ordre européen peut être troublé, mais nous ne pouvons rien y faire, si ce n'est de confesser le nom de Jésus et de nous faire massacrer pour lui.*» Le 6 mars 1857, Comte écrivait à son délégué à Rome qui n'avait pas réussi à convaincre les Jésuites: «On ne saurait mieux donner sa démission involontaire du véritable pouvoir spirituel, ni davantage accepter la présidence sociale du Positivisme, que ne l'a fait votre *naïf interlocuteur, assez arriéré probablement pour ne pas même sentir combien Ignace de Loyola surpasse à tous égards, leur Jésus-Christ.*» *Cf. Revue occidentale,* 1er juillet 1886.

sociale de l'Évangile et du christianisme, Renan et sa *Vie de Jésus*. Croyants, ne nous y trompons pas! Ce livre est un de ceux qui ont le plus contribué à indisposer nos contemporains contre le christianisme. Et son action néfaste persévère. Je parlerai plus loin du *Port-Royal* de Sainte-Beuve, et je dirai pourquoi je le tiens aussi pour une des plus puissantes machines de guerre montées contre la religion du Christ. Mais l'ouvrage de Renan est plus redoutable, car dans ce court volume d'une langue légère, souriante, véhicule de pensées et de sentiments à la mesure moyenne des esprits et des cœurs, il parle de Celui qui préoccupera, attirera, et passionnera éternellement l'Humanité.

J'ai lu ce livre tristement fameux et j'y ai, plus que dans le *Port-Royal* de Saint-Beuve, découvert la raison de l'animosité et des répugnances souvent rencontrées dès ma jeunesse, autour de moi, dans les conversations, les journaux, les discours et les livres, à propos de ma croyance. J'ai compris pourquoi aux yeux de tant de contemporains distingués, élégants, conservateurs et parfois gens de rites, le christianisme et l'Évangile passaient pour une belle chimère, bonne à amuser l'imagination de femmes rêveuses et d'enfants naïfs, mais où les hommes robustes qui ont à traiter les affaires de leur famille, de leur métier, de leur industrie, de leur banque, de leur politique, de leur Cité, n'avaient à trouver aucun profit.

J'avoue que l'acte criminel de Renan, un ancien croyant, portant sa main sacrilège sur le diadème

divin de Jésus, m'a moins peiné et scandalisé que le mépris dont il l'accable habilement, lui imposant une pensée et une attitude qui en font l'irréconciliable ennemi de la vie et de la société. Les apologistes n'ont pas assez insisté sur ce point de capitale importance. Ils ne paraissent pas s'être aperçus que Renan a surtout nié le Dieu en insinuant de mille manières, que Jésus était un pauvre ignorant des conditions élémentaires de nos existences sur la planète et, l'un des rêveurs les plus dangereux et les plus subversifs. Ils se sont laissés tromper, sinon séduire, par les éloges attendris, mielleux ou solennels dont il l'enveloppe, sans s'apercevoir, qu'à ses yeux, ce Jésus «dont tous les siècles proclameront, qu'entre les fils des hommes, il n'en est pas né de plus grand» (1), quand il s'agit des affaires humaines, est proprement un insensé.

Et pour qu'on ne croie pas que j'exagère, je vais mettre sous les yeux du lecteur une série de textes où cette pensée latente ailleurs, se dégage évidente.

«Jésus a prêché que *ce monde n'est qu'un songe*, et que tout est ici-bas image et figure, que le vrai royaume de Dieu, c'est l'idéal, que l'idéal appartient à tous. Cette légende est une source vive d'éternelles consolations; *elle inspire une suave gaieté* (2).»

«Une révolution radicale, embrassant jusqu'à la nature elle-même, telle fut donc la pensée fondamentale de Jésus.

(1) *Vie de Jésus.* Ch. *XXIII.*

(2) *Vie de Jésus.* — Édition Calmann-Lévy, p. IX.

Dès lors, sans doute, il avait renoncé à la politique; l'exemple de Juda le Gaulonite lui avait montré l'inutilité des séditions populaires. Jamais il ne songea à se révolter contre les Romains et les tétrarques. Le principe effréné et anarchique du Gaulonite n'était pas le sien. Sa soumission aux pouvoirs établis, dérisoire au fond, était complète dans la forme. Il payait le tribut à César pour ne pas scandaliser. *La liberté et le droit ne sont pas de ce monde; pourquoi troubler sa vie par de vaines susceptibilités? Méprisant la terre, convaincu que le monde présent ne mérite pas qu'on s'en soucie,* il se réfugiait dans son royaume idéal, il fondait cette grande doctrine du dédain transcendant, vraie doctrine de la liberté des âmes qui seule donne la paix (1).»

«Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu» il a créé quelque chose d'étranger à la politique, un refuge pour les âmes, au milieu de l'empire de la force brutale. Assurément, une telle doctrine avait ses dangers. Établir en principe que le signe pour reconnaître le pouvoir légitime est de regarder la monnaie, proclamer que l'homme parfait paye l'impôt par dédain et sans discuter, *c'était détruire la république, à la façon ancienne, et favoriser toutes les tyrannies. Le Christianisme en ce sens, a beaucoup contribué à affaiblir le sentiment des devoirs du citoyen et à livrer le monde au pouvoir absolu des faits accomplis* (2).»

«Ce qui distingue, en effet, Jésus des agitateurs de son temps et de ceux de tous les siècles, c'est son parfait idéalisme. *Jésus, à quelques égards, est un anarchiste, car il n'a aucune idée du gouvernement civil. Ce gouvernement lui semble purement et simplement un abus.* Il en

(1) p. 63.
(2) p. 66.

parle en termes vagues et à la façon d'une personne du peuple qui n'a aucune idée de politique. Tout magistrat lui paraît un ennemi naturel des hommes de Dieu; il annonce à ses disciples des démêlés avec la police, sans songer un moment qu'il y ait là matière à rougir (1).»

«La nature idyllique et douce de Jésus reprenait ici le dessus. Une immense révolution sociale, où les rangs seront intervertis, où tout ce qui est officiel en ce monde sera humilié, voilà son rêve. Le monde ne le croira pas, le monde le tuera. Mais ses disciples ne seront pas du monde. Ils seront un petit troupeau d'humbles et de simples, qui vaincra par son humilité même. Le sentiment qui a fait de «mondain» l'antithèse «de chrétien» a, dans la pensée du maître sa pleine justification (2).»

«*Une totale indifférence pour la vie extérieure et pour le vain appareil de «confortable» dont nos tristes pays nous font une nécessité, était la conséquence de la vie simple et douce qu'on menait en Galilée.* Les climats froids, en obligeant l'homme à une lutte perpétuelle contre le dehors, font attacher beaucoup de prix aux recherches du bien-être et du luxe. Au contraire, les pays qui éveillent des besoins peu nombreux sont les pays de l'idéalisme et de la poésie. Les accessoires de la vie y sont insignifiants, auprès du plaisir de vivre. L'embellissement de la maison y est superflu; on se tient le moins possible enfermé. L'alimentation forte et régulière des climats peu généreux passerait pour pesante et désagréable. Et quant au luxe des vêtements, comment rivaliser avec celui que Dieu a donné à la terre et aux oiseaux du ciel! *Le travail, dans ces sortes de climats, paraît inutile; ce qu'il donne ne vaut pas ce qu'il coûte. Les animaux des*

(1) p. 69.
(2) p. 70.

champs sont mieux vêtus que l'homme le plus opulent, et ils ne font rien. Ce mépris, qui, lorsqu'il n'a pas la paresse pour cause, sert beaucoup à l'élévation des âmes, inspirait à Jésus des apologues charmants (1).»

«Ce sentiment essentiellement galiléen eut sur la destinée de la secte naissante, une influence décisive. La troupe heureuse, se reposant sur le Père céleste pour la satisfaction de ses besoins, *avait pour première règle de regarder les soucis de la vie comme un mal qui étouffe en l'homme le germe de tout bien.* Chaque jour, elle demandait à Dieu, le pain du lendemain. A quoi bon thésauriser? Le royaume de Dieu va venir (2).»

«Le brigandage, qui était très enraciné en Galilée, donnait beaucoup de force à cette manière de voir. Le pauvre, qui n'en souffrait pas, devait se regarder comme le favori de Dieu, tandis que le riche, ayant une possession peu sûre, était le vrai déshérité. Dans nos sociétés établies sur une idée très rigoureuse de la propriété, la position du pauvre est horrible; il n'a pas, à la lettre, sa place au soleil. Il n'y a de fleurs, d'herbe, d'ombrage que pour celui qui possède la terre. En Orient, ce sont là les dons de Dieu, qui n'appartiennent à personne. Le propriétaire n'a qu'un mince privilège; la nature est le patrimoine de tous (3).»

«Jésus, dont les rapports avec les esséniens, sont très difficiles à préciser (les ressemblances, en histoire n'impliquant pas toujours des rapports), était ici certainement leur frère. La communauté des biens fut quelque temps

(1) p. 98.
(2) p. 100.
(3) p. 101.

de règle dans la société nouvelle. L'avarice était le péché capital; *or, il faut bien remarquer que le péché «d'avarice», contre lequel la morale chrétienne a été si sévère, était alors le simple attachement à la propriété.* La première condition pour être disciple de Jésus était de réaliser sa fortune et d'en donner le prix aux pauvres. Ceux qui reculaient devant cette extrémité, n'entraient pas dans la communauté (1).»

«*Quelquefois le maître, plus versé dans les choses du ciel que dans celles de la terre, enseignait une économie politique plus singulière encore.* Dans une parabole bizarre, un intendant est loué pour s'être fait des amis parmi les pauvres aux dépens de son maître, afin que les pauvres à leur tour l'introduisent dans le royaume du ciel. Les pauvres, en effet, devant être les dispensateurs de ce royaume, n'y recevront que ceux qui leur auront donné (2).»

«En dégageant l'homme de ce qu'il appelait «les sollicitudes de ce monde» *Jésus put aller à l'excès et porter atteinte aux conditions essentielles de la société humaine;* mais il fonda ce haut spiritualisme qui pendant des siècles a rempli les âmes de joie à travers cette vallée des larmes (3).»

«Ces maximes, bonnes pour un pays où la vie se nourrit d'air et de jour, ce communisme délicat d'une troupe d'enfants de Dieu, vivant en confiance sur le sein de leur père, pouvaient convenir à une secte naïve, persuadée à chaque instant que son utopie allait se réaliser. *Mais il est clair qu'elles ne pouvaient rallier l'ensemble de la société.* Jésus comprit bien vite, en effet, que le monde

(1) p. 102.
(2) p. 105.
(3) p. 109.

officiel de son temps, ne se prêterait nullement à son royaume (1).»

«Le pur» «*ébionisme*», c'est-à-dire la doctrine que les pauvres (ébionim) seuls seront sauvés, que le règne des pauvres va venir, fut donc la doctrine de Jésus (2).»

«On entrevoit sans peine, en effet, que *ce goût exagere de pauvreté ne pouvait être bien durable. C'était là un de ces éléments d'utopie* comme il s'en mêle toujours aux grandes fondations, et dont le temps fait justice. Transporté dans le large milieu de la société humaine, le christianisme devait un jour très facilement consentir à posséder des riches dans son sein, de même que le bouddhisme, exclusivement monacal à son origine, en vint, très vite, dès que les conversions se multiplièrent, à admettre des laïques. Mais on garde toujours la marque de ses origines. Bien que vite dépassé et oublié, «*l'ébionisme*» laissa dans toute l'histoire des institutions chrétiennes, un levain qui ne se perdit pas. La collection des discours de Jésus se forma dans le milieu ébionite de la Batanée. La «pauvreté» resta un idéal dont la vraie lignée de Jésus ne se détacha plus. *Ne rien posséder fut le véritable état evangélique; la mendicité devint une vertu, un état saint.* Le grand mouvement ombrien du treizième siècle, qui est, entre tous les essais de fondation religieuse, celui qui ressemble le plus au mouvement galiléen, se passa tout entier au nom de la pauvreté. François d'Assise, l'homme du monde qui, par son exquise bonté, sa communion délicate, fine et tendre avec la vie universelle, a le plus ressemblé à Jésus, fut un pauvre. Les ordres mendiants, *les innombrables sectes communistes du moyen-âge (pauvres de Lyon, bégards bons-hommes, fratricelles, humiliés, pauvres*

(1) p. 106.
(2) p. 107.

evangéliques, etc.) groupés sous la bannière de «l'Évangile éternel», *prétendirent être et furent en effet les vrais disciples de Jésus*. Mais cette fois encore, les plus impossibles rêves de la religion nouvelle furent féconds. *La mendicité pieuse, qui cause à nos sociétés industrielles et administratives de si fortes impatiences, fut à son jour et sous le ciel qui lui convenait, pleine de charme.* Elle offrit à une foule d'âmes contemplatives et douces, le seul état qui leur plaise. Avoir fait de la pauvreté un objet d'amour et de désir, *avoir élevé le mendiant sur l'autel* et sanctifié l'habit de l'homme du peuple, est *un coup de maître dont l'économie politique peut n'être pas fort touchee*, mais devant lequel le vrai moraliste ne peut rester indifférent (1).»

«*Loin qu'il cherchât à adoucir les murmures que soulevait son dédain pour les susceptibilités sociales du temps, il semblait prendre plaisir à les exciter.* Jamais on n'avoua plus hautement ce mépris du «monde», qui est la condition des grandes choses et de la grande originalité. *Il ne pardonnait au riche que quand le riche, par suite de quelque préjugé, était mal vu de la société.* Il préférait hautement les gens de vie équivoque et de peu de considération, aux notables orthodoxes (2).»

«Toutes ces pensées paraissent avoir existé à la fois dans la conscience de Jésus. La première, toutefois, celle d'une révolution temporelle, ne parait pas l'avoir beaucoup arrêté. *Jésus ne regarda jamais la terre, ni les richesses de la terre, ni le pouvoir matériel, comme valant la peine qu'il s'en occupât!* Il n'eut aucune ambition extérieure. Quelquefois, par une conséquence naturelle, sa grande impor-

(1) p. 110—111.

(2) p. 113.

tance religieuse était sur le point de se charger en importance sociale. Des gens venaient lui demander, de se constituer juge et arbitre dans des questions d'intérêts. Jésus repoussait ces propositions, avec fierté, presque comme des injures. Plein de son idéal céleste, *il ne sortit jamais de sa dédaigneuse pauvreté* (1).»

«De nos jours même, jours troublés où *Jésus n'a pas de plus authentiques continuateurs que ceux qui semblent le répudier, les rêves d'organisation idéale de la société, qui ont tant d'analogie avec les aspirations des sectes chrétiennes primitives, ne sont en un sens, que l'épanouissement de la même idée, une des branches de cet arbre immense où germe toute pensée d'avenir,* et dont «le royaume de Dieu» sera éternellement la tige et la racine. Toutes les révolutions sociales de l'humanité, seront entées sur ce mot-là. Mais, entachées d'un grossier matérialisme, aspirant à l'impossible, c'est-à-dire à fonder l'universel bonheur, sur des mesures politiques et économiques, les tentatives «socialistes» de notre temps, resteront infécondes, jusqu'à ce qu'elles prennent pour règle le véritable esprit de Jésus; *je veux dire, l'idéalisme absolu, ce principe que, pour posséder la terre, il faut y renoncer* (2).»

«Voué sans réserve à son idée, il y a subordonné toute chose, à un tel degré, *que vers la fin de sa vie l'univers n'exista plus pour lui.* C'est par cet accès de volonté héroïque qu'il a conquis le ciel. *Il n'y a pas eu d'homme qui ait à ce point foulé aux pieds la famille les joies de ce monde, tout soin temporel.* Il ne vivait que de son Père et de la mission divine dont il avait la conviction d'être chargé (3).»

---

(1) p. 164.
(2) p. 168.
(3) p. 258.

Ainsi pour Renan, Jésus se montre l'ennemi de tout ce qui conditionne la vie humaine.

A côté de lui, je citerai un auteur peu connu du grand public, mais qui a eu sur certains maîtres de la littérature contemporaine, une influence décisive. Je parle de Jules Soury, un illustre physiologiste, qui s'était lancé dans des études de sociologie religieuse, disciple direct d'Auguste Comte et de Renan, à propos de qui il ne tarit pas d'éloge.

Il avait d'abord écrit sur Jésus, une étude médicale où il le rangeait parmi les hystériques et les hallucinés de bas étage. Plus tard, il regretta cet essai de psychologie morbide (1) parce qu'il avait blessé des croyances religieuses qu'«il vénérait d'amour filial». Mais il fit un autre livre où sans renoncer à ses idées, sur «la pathogénie du Messie» il prétend «saisir et noter les principaux traits de l'image de Jésus que nous présentent les Évangiles.» Sa pensée peut se résumer en ces lignes. «Si l'on consent un instant, à traiter comme des documents historiques, les trois premiers évangiles, en particulier le plus historique des trois celui de Marc, le Jésus qui se lève et se dégage de ces vieux textes judaïsants, n'est certes point un personnage d'idylle, un doux rêveur, un fin et aimable moraliste: c'est bien plutôt, une manière de juif fanatique, déchaîné contre la société de son temps, une tête étroite et dure de visionnaire, un thaumaturge à demi lucide, sujet à des noirs accès de

(1) Jules Soury, *Jésus et la religion d'Israël*, p. 18—19.

violence et de frénésie, qui le firent souvent passer pour fou auprès des siens (1).»

Un tel homme fut donc condamné très justement par les juifs. «Démagogue et révolutionnaire; blasphémateur et séditieux, Jésus selon les lois de son temps et de son pays, avait deux fois mérité la mort (2).»

Tout en ayant ces convictions, Jules Soury ne s'en croyait pas moins autorisé à être . . . catholique mais catholique athée. «Il existe en France, écrivait-il en septembre 1907, à M. Albert Monniot de *la Libre Parole*, toute une église d'athées catholiques (3). Au moins ne sont-ils pas hérétiques, ni sacrilèges: ils sont étrangers aux sacrements et s'inclinent devant le dogme, sans essayer de le comprendre.»

Au point de vue simplement historique et pour aider à expliquer certaines attitudes mentales, je note que Jules Soury fut un des premiers collaborateurs de la revue *l'Action Française*. Il la quitta plus tard, non parce que catholique athée mais parce que républicain, voulant, sans doute, rester fidèle à la pensée de Comte. Mais il jouit toujours dans ce milieu, d'un grand prestige. L'on n'y parlait de lui que comme d'un maître et d'un illustre savant nationaliste (4).

(1) *Jésus et la religion d'Israël*, p. 70—71.

(2) *Jésus et la religion d'Israël*, p. 59.

(3) «Nous connaissons en France, en Angleterre et en Russie beaucoup *d'athées chrétiens* qui construisent une morale mais qui craignent de la motiver.» Charles Maurras, *L'Avenir de l'Intelligence*, p. 111.

(4) *Action Française*, 19 octobre 1909, p. 280.

Le grand nombre parmi les théologiens réformés, surtout en Allemagne, soutient que la Bible est absolument étrangère aux questions sociales et économiques. Le docteur Stöcker, ce fameux prédicateur du palais impérial de Postdam, voulut combattre une conception si étroite et si mesquine. Dans ce but il fonda le parti des protestants dits chrétiens-sociaux (1). Mais il ne réussit à secouer l'individualisme religieux, ni des masses, ni des esprits éclairés de son Église. On l'obligea à quitter la cour, et une scission ne tarda pas à se produire parmi ses adeptes. Au congrès d'Erfurt (nov. 1896), après de longs débats, des «jeunes» qui avaient abandonné Stöcker pour constituer, sous la conduite du pasteur Naumann, de Francfort, le parti des nationaux-sociaux à base chrétienne, proclamèrent que «de l'Évangile en particulier, on ne pourrait tirer aucune indication politique, sociale ou économique; que par conséquent entre le christianisme et n'importe quel programme social, il ne saurait exister de lien organique immédiat». On accordait cependant «que, pour ceux qui livrent le combat social, le christianisme a une

---

lois et à l'autorité. — «Souffrir, souffrir; la croix, la croix, voilà le droit chrétien; c'est cela et pas autre chose», Luther: *Exhortation à la paix, à propos des douze articles.* Calvin paraît avoir compris autrement l'Évangile. Pour lui, la politique et la sociologie furent une bibliocratie âpre et étroite, gouvernant corps et âmes, mais avec des formes démocratiques. La Cité — Église, Genève, et les premières Républiques Américaines sont nées de ce point de vue. Cf. le livre de M. Goyau: *Une Ville-Église*, chez Perrin, Paris.

(1) Cf. Goyau: *L'Allemagne protestante*, c. IV.

valeur morale et subjective, puisque pour l'accomplissement et l'affirmation des devoirs sociaux, il est en état de pénétrer l'individu des dispositions les meilleures, de la force de caractère, de l'enthousiasme et du courage nécessaires aux inévitables sacrifices (1)».

Ulhorn, cet abbé de Loccum et illustre docteur en théologie protestante, qui prétend que le catholicisme a toujours été et reste inapte à résoudre les questions sociales (2), ne souscrit-il pas au décret formulé par les disciples de Naumann, lorsqu'il dit: »C'est se méprendre tout à fait sur l'œuvre du Christ et du christianisme que de soutenir avec les socialistes qu'elle a échoué et que le christianisme n'a pas été à même de remplir ses devoirs, vu qu'il existe autant de nécessités et de misères dans les monde qu'auparavant. Comme si le Christ eût voulu être un réformateur social, lui qui proclama que la situation sociale de l'homme en face du but suprême de la vie était sans importance (*bedeutungslos*); qui lui assigna un objet que chacun peut atteindre: le royaume des cieux auquel tous ont droit, quelle que soit leur situation extérieure, riches ou pauvres,

(1) Après avoir rapporté ces résolutions des nationaux-sociaux, le P. H. Pesch ajoute très justement: «Par là, on renonçait complètement et publiquement à trouver d'abord dans la Bible, mais aussi dans le Christianisme, aucune idée ou enseignement directeur. On n'y découvrait qu'une force morale pour les relations sociales.» (H. Pesch: *Die soziale Befähigung der Kirche*, p 502.)

(2) C'est ce qu'il soutient surtout dans sa brochure: *Katholicismus und Protestantismus gegenüber der Socialen Frage.*

illustres ou inconnus (1).» Le protestant français de Kervallain, exprimait au fond la même pensée: «Le Nouveau Testament, disait-il, prêche le Décalogue, la justice envers tous et la charité envers les indigents, rien de plus. Et nous ne voyons guère de livre moins socialiste et moins démocrate que l'Évangile (2).»

Pour d'autres réformés, la Bible, l'Évangile, contient une doctrine morale fort utile à l'homme social. Mais il n'y trouve rien qui l'éclaire comme citoyen ou propriétaire, ouvrier ou patron, banquier ou commerçant, si ce n'est par voie de conséquences très éloignées. Le Congrès social évangélique de 1897 déclarait que «l'Évangile obligeait tout chrétien à subordonner en premier lieu la possession et la jouissance de la propriété au bien éternel; à la mettre au service de l'amour et des devoirs moraux communs». Par là, on se séparait des nationaux-sociaux, car on reconnaissait que l'Évangile a des exigences et un jugement par rapport à la propriété. Mais ces exigences et ce jugement n'étaient que des conclusions fort indirectes. En effet, le même Congrès, d'accord avec le rapporteur de la première résolution, en votait une autre qui expliquait la précédente. «Nous sommes convaincus qu'un

(1) Ulhorn: *Die Christliche Liebesthätigkeit. Zweite Auflage*, p. 39. C'est cependant le même Ulhorn qui, un peu plus loin, reproche au moyen âge de n'avoir mis le royaume de Dieu qu'au-delà de cette vie et par là d'avoir corrumpu le concept de charité: «On fait, dit-il, des œuvres de miséricorde non pour secourir les pauvres, mais pour soi-même, pour en mériter un salaire.»

(2) R. de Kervallain: *Revue historique*, mai 1901.

jugement moral sur la propriété ne saurait s'appuyer, ni sur l'idéal ascétique ni sur l'idéal communiste, et que de par sa nature, on ne peut le justifier sans entrer par le fait, dans le domaine juridique (1).» Ainsi, aux regards du vieux protestantisme, l'ordre économique et social sont à peu près exclus de l'Évangile, qui ne connaît que des âmes et des individus (2).

Ce caractère antisocial de leur Bible n'a pas échappé aux esprits réfléchis. Louis Blanc appelait la Réforme, «la religion de l'individualisme». Rodbertus, le grand sociologue allemand, a montré sans peine la parenté entre le libre examen et cette autonomie à outrance en politique et en économie sociale, telle que la prêche l'école manchestérienne. Auguste Comte n'a-t-il pas écrit «que toutes les idées révolutionnaires ne sont que des applications sociales du principe du libre examen (3)»? On sait

(1) *Kölnische Volkszeitung*, 39. *Jahrgang*, n° 667, 4 août 1898. *Erstes Blatt.*

(2) L'aveu du pasteur anglais Hugh Price Hughes, mérite d'être connu. Voici ce qu'il écrit dans l'«Introduction» à des sermons auxquels il a donné le titre significatif *Social Christianity*: »Je me félicite d'avoir cette nouvelle occasion pour exprimer une fois de plus, ma ferme conviction que si l'Europe s'est éloignée d'une si attristante manière du christianisme, c'est parce que notre christianisme a été trop spéculatif, trop sentimental, trop *individualiste*. Dans notre réaction contre l'ecclésiasticisme médiéval, nous sommes allés trop loin. Nous avons pratiquement négligé le fait que le Christ était venu sauver les nations aussi bien que les individus; que rétablir la société humaine, sur une base de justice et d'amour, était un caractère essentiel de sa mission.»

(3) *Cours de philosophie positive*, p. 142. Ailleurs, Comte dit:

qu'un des premiers motifs qui poussèrent l'illustre P. Hecker à se convertir, fut le caractère individualiste de la religion protestante. «Elle est, disait-il, sans portée social (*unsocial*) et une forme extravagante d'individualisme. Son Christ traite avec des hommes à part, séparés les uns des autres et qui ne peuvent fournir à l'humanité aucun élément de cohésion (1).»

Les raisons d'une paraille attitude sont complexes et difficiles à déterminer. Se tromperait-on beaucoup cependant en affirmant que le mépris professé, dès l'origine, par l'orthodoxie protestante, à l'égard de la nature, explique une vue si étroite du christianisme? Pour Luther, non seulement l'homme est tout à fait corrompu et avili par le péché, mais le monde entier lui-même se trouve dominé et maîtrisé par le mal. »Nous tous, dit-il, nos corps et nos biens *(Sachen)* sommes au diable; nous sommes des hôtes en ce monde dont il est le chef et le dieu. Ainsi le pain que nous mangeons, l'eau que nous buvons, les habits dont nous nous couvrons, même l'air et tout ce par quoi nous subsistons dans la chair, sont sous son

---

«Le protestantisme a eu pour but de détruire, au nom même du christianisme, l'admirable système de la hiérarchie catholique, qui en était cependant la vraie réalisation sociale», p. 543.

(1) F. Elliot: *Life of Father Hecker*, 1894. N. Y. — «La substitution de l'individu à la famille a été, dit M. Peabody après Henri Maine, pendant plusieurs générations, la clef de la jurisprudence anglaise, de la philosophie, de l'économie politique aussi bien que de la vie religieuse du protestantisme.» (Peabody: *Jesus Christ and the family*, p. 132.)

empire (1).» La religion devra uniquement s'employer à détourner l'homme du contact avec le monde et la société radicalement mauvaise, pour l'appliquer à son amendement et à son salut personnel. Ce salut, la seule grâce d'En-haut l'opère. Car faire le bien n'est en aucune manière à notre portée (2).» Eucken, protestant et professeur à l'Université d'Iéna, a fort bien vu comment, en vertu de ses principes sur la nature corrompue, le protestantisme est obligé d'être individualiste: «Avec une telle conception, écrit-il, il lui est impossibe de mettre la religion en relations étroites avec les autres sphères de la vie; surtout, il ne peut attribuer à cette vie une valeur indépendante pour les plus hauts devoirs de l'existence (3).» Elle ne vaut d'être vécue que pour l'épanouissement de chaque individualité.

Nous avons cité la plainte éloquente de Hugh Price Hughes sur les excès de l'individualisme religieux. Mais le principe protestant pouvait-il donner autre chose? Dès que le Credo d'une religion est livré aux caprices de chacun, cette religion n'a plus aucun caractère social. Là où l'autorité législative,

---

(1) Cf. *Luther's Briefe bei De Wette*, V, 153. — *Opp. lat.*, t. XXIV, p. 2777.

(2) D'après Luther, Dieu se sert de ses créatures comme de «masques» derrière lesquels il se cache; «et sous ce rideau et ce manteau c'est lui qui fait tout». Confession d'Augsbourg.

(3) *Die Lebensanschauungen der grossen Denker*. Leipzig 1897. — C'est par suite de ses idées sur le monde et la société que Luther professe un souverain mépris pour la richesse, les commerçants, etc. — Cf. Roscher: *Geschichte der Nationalökonomie*.

judiciaire ou exécutive, sont supprimées, il ne reste plus que des individus uniquement occupés de leur salut, conformément à l'idée qu'ils se sont faite et imposée, de la vérité révélée. M. Brunetière l'a parfaitement noté: «Quand notre salut est posé comme dépendant de nos opinions et du choix que nous en faisons, et ce choix de notre initiative, en telle sorte que la même liberté qui nous érige en juges de la doctrine fait aussi de nous les seuls ouvriers de notre salut, il est naturel que la préoccupation du salut devienne la première de toutes, non seulement la première mais la plus angoissante, et ainsi, par une interversion singulière, les meilleurs d'entre nous sont en danger constant d'en être les plus égoïstes (1).»

Pour le protestant, le Christ n'a pu avoir en vue une *société* chrétienne, temporelle on bien spirituelle, mais seulement une agglomération d'individus, qui tâchent d'accorder leur vie avec l'idéal qu'ils croient découvrir dans l'Évangile (2). L'Église chrétienne, aux regards de l'orthodoxe, est au fond de la conscience et donc invisible. Que peut

(1) *Discours de Combat.* L'*Œuvre de Calvin*, p. 129.

(2) Ayant supprimé la société religieuse, on s'explique pourquoi il n'a gardé aucune manifestation sociale de la religion, ni sacrifices, ni culte, ni communion des saints: «Quelle société, je dis en aucun temps, ou quelle doctrine ont non seulement conçu mais pratiqué plus généreusement que la société chrétienne avant Calvin, tout ce qui s'enveloppe sous le nom de *Solidarité?* La prière pour les morts, l'intercession des saints, le sacrifice de la messe, etc... Qu'est-ce que tout cela sinon autant d'applications de la solidarité.» (Brunetière: *Discours de Combat. L'Œuvre de Calvin*, p. 145.)

avoir à faire une telle Église avec l'économie politique et la sociologie dont tous les éléments sont, pour ainsi parler, chair et sang? Ulhorn, dans ce livre où il s'acharne à dénier au catholicisme une capacité sociale, écrit: «Le prêtre romain qui traite de l'économie politique, l'évêque qui conduit ou influence un parti social, restent complètement sur le terrain des devoirs qui, dans leur idée, leur sont assignés; ils ne dépassent pas la limite de leur juridiction ecclésiastique. L'économie politique est en elle-même, aussi bien aujourd'hui qu'au temps de saint Thomas, une partie de l'éthique, et diriger en ce point, le peuple, rentre dans les attributions du prêtre et de l'évêque. Au sens protestant, au sens luthérien surtout, ce serait là contredire les principes fondamentaux de l'Église (1).»

N'est-ce pas pour réagir contre cet individualisme que dans toutes les fractions de la Réforme, un parti de «jeunes» s'est récemment constitué, qui, en général (2), refusant de voir dans Jésus un révélateur de dogmes, ne le considère, à peu près exclusivement, que comme un réformateur, apportant à nos sociétés ces grandes et nobles idées de justice, de solidarité,

(1) *Katholicismus und Protestantismus gegenüber der socialen Frage.* 2. Aufl. Seite 36. Le P. Heinrich Pesch ajoute justement: «La doctrine d'une Église invisible détruisit le magnifique organisme social, la véritable Église qui se connaît par ses manifestations extérieures.»

(2) Nous disons «en général», car quelques-uns de ceux que nous allons citer se disent attachés à la divinité du Christ et aux vérités dogmatiques contenues dans l'Évangile: entre autres, Stöcker et Peabody.

de paix universelle, vers la réalisation desquelles elles paraissent plus que jamais aspirer. Pour ces nouveaux et extraordinaires exégètes, le «royaume de Dieu» de l'Évangile, ne serait plus seulement l'au-delà lointain que prépare le royaume d'ici-bas; il serait ce royaume lui-même, tôt ou tard vécu par les générations, obéissantes et dociles au message social du Christ.

Que telle soit la pensée des protestants sociaux, quelques citations suffiront à le prouver. Nous commençons par l'Amérique, car la mentalité que nous venons de signaler y a trouvé ses plus fervents adeptes.

* * *

Pour le pasteur Herron, orateur très réputé aux États-Unis et professeur de «christianisme appliqué» à l'Université d'Iowa (1893), «la Réforme a amené une déperdition considérable de christianisme. Il est évident aujourd'hui, poursuit-il, que l'Église de l'avenir ne recouvrera sa pureté et son autorité qu'en s'incorporant bien des éléments que le protestantisme a dédaignés... Peu à peu, se fait jour la conviction que la Réforme ne fut qu'une phase temporaine, quoique indispensable, de l'histoire du christianisme, et que l'Église catholique du XV^e^ siècle, dans son splendide développement spirituel et son ardeur au sacrifice, offre des institutions dont le protestantisme doit être jaloux. Mais ces institutions n'ont rien ou à peu près rien à voir avec tel ou tel credo. (1)» —

(1) Herron: *L'Avènement politique du Christ.*

«L'idéal dviin de société humaine que Jésus avait conçu était la croix sur laquelle il a été cloué, car ses doctrines étaient moins théologiques que sociales (1).» — «Le christianisme, tel qu'il l'a fondé, n'est pas un système théologique ou ecclésiastique, mais la révélation d'une vie; il n'est pas une forme de culte, mais un idéal social à réaliser dans une communauté d'hommes, où tous vivront pour le bien général (2).»

Schailer Mathews, professeur d'histoire et d'interprétation du Nouveau Testament à l'université de Chicago, publiait en 1897 «*L'Enseignement social de Jésus. Essai sur la sociologie chrétienne*» plusieurs fois réédité et dont l'idée centrale me paraît exprimée en ces lignes:

---

(1) Idem: *L'Approche de la crucifixion.*

(2) *Questions économiques et religieuses.* On a traduit de Herron, sous le titre de *Christianisme social* (Vals-les-Bains, Aberlen) dix conférences remarquables par l'éloquence, l'originalité des idées et, disons-le, par la profondeur du sens chrétien et même catholique qu'elles révèlent. Il y aurait plus d'un point à reprendre, surtout l'on voudrait que l'auteur parlât de la divinité du Christ avec plus de précision, mais on doit pardonner beaucoup à celui qui a dit si bien, sur le sacrifice et la croix de Jésus comme condition du salut social; qui a reconnu l'échec (au moins partiel) de la Réforme sur le terrain social; qui n'a pas craint de proclamer «que la théorie suivant laquelle Dieu accepte la foi en lieu et place de la sainteté est une idée fausse, plus contraire aux enseignements de l'Écriture sainte et plus immorale que toutes les superstitions catholiques du moyen âge». Un homme qui exprime de telles idées, nous semble plus rapproché de l'immortel auteur des encycliques *Rerum novarum* et *Immortale Dei*, que de Luther ou de Calvin.

«Jésus pense qu'une société idéale n'est pas au-delà de l'atteinte humaine, mais est une possibilité naturelle pour les capacités et les aptitudes sociales de l'homme. Le nouvel ordre social, comme entente, association spirituelle entre les hommes et entre Dieu et les hommes, qui s'exprime dans les relations sociales, peut dès l'abord être établi potentiellement au milieu de cet autre ordre social qui est fondé sur une opposition entre les capacités morales et religieuses des hommes, et qui devient nécessairement destructive et de tendance anarchiste. Dans sa conception de cet ordre social progressivement réalisé, nous voyons que deux éléments sont essentiels: la filiation divine en tant qu'elle est vue dans la régénération morale de l'individu; et l'union organique des hommes bons dont le type est la famille (1).»

Vers la même époque, en 1900, Peabody, professeur de «mœurs chrétiennes» à l'Université d'Harvard, écrit dans son beau livre sur *Jésus-Christ et la question sociale*: «Qu'est l'enseignement de Jésus dépouillé de toutes les interprétations théologiques qui l'ont obscurci, sinon l'évangile d'un mouvement ouvrier (*of a working man's movement*), le langage d'un agitateur social, l'anticipation historique du programme moderne de la démocratie sociale (2).» Peabody cependant ne nie pas la révélation religieuse de Jésus. «La grande préoccupation de Jésus dans son ministère fut, — on peut l'affirmer sans hésiter, — non la réorganisation de la société humaine, mais la révélation à l'âme de ses relations avec Dieu... Il fut avant tout, non un réformateur, mais un révélateur (3).»

(1) *The social teaching of Jesus.*

(2) Peabody: *Jesus Christ and the social question*, p. 57.

(3) Idem: *Ibid.*, p. 77.

Poussant encore plus loin l'idée de Herron, de Schailer Mathews et de Peabody, un autre Américain, Walter Rauschenbusch, en un livre de pensée audacieuse, unilatérale et très discutable, publié en 1906, faisant assez peu de cas de toute eschatologie ultra-terrestre, paraît concentrer toutes les préoccupations de Jésus dans un Messianisme religieux, social et humanitaire qui répond, à peu près, au point de vue du pasteur Wilfred Monod, qui a éloquemment préfacé travail.

«C'est là, dit-il, notre interprétation de la situation. Jésus, comme tous les prophètes et comme tous les esprits religieux de son temps, vivait dans l'espoir d'une grande transformation de son milieu au point de vue national, social et spirituel. L'espérance de son peuple était en substance la sienne, mais sa pénétration plus profonde et sa foi plus haute transformèrent la conception populaire. Il rejeta tous les moyens d'action violente et par là, il éleva l'inévitable conflit des champs de bataille terrestres au domaine de l'âme où l'esprit s'oppose à l'esprit, le cœur au manque de cœur. Il repoussa la catastrophe du jugement divin dans un lointain brumeux (?) et mit l'accent sur le développement actuel de la vie nouvelle. Il se préoccupa moins des changements en masse que de la transformation immédiate de quelques centres d'influence et de certains noyaux sociaux. L'espérance juive devint une espérance humaine d'une portée universelle. L'attente anxieuse de l'avenir fit place à la fois aux réalités présentes, aux commencements actuels et à l'activité immédiate . . . »

«Mais tout cela dit, l'espérance messianique demeure une espérance sociale. Le royaume de Dieu reste une conception collective, embrassant toute la vie sociale de l'homme. Il ne s'agit pas de sauver des atomes humains,

mais l'organisme social. Il ne s'agit pas de faire parvenir au ciel des individus, mais de mettre la terre en harmonie avec le ciel. Si Jésus plaça sa confiance dans des forces spirituelles pour créer une société juste, cela prouve seulement sa sagacité comme fondateur de société. S'il commença son œuvre avec les plus minuscules noyaux sociaux, cela prouve sa patience et son habileté. Mais Jésus ne tomba jamais dans l'hérésie fondamentale où s'égara plus tard la théologie (1), il n'envisagea jamais l'individu humain en dehors de la société; il n'oublia jamais la nature essentiellement sociale de l'homme. Son premier appel fut pour ses compatriotes. Quand ils se pressèrent autour de lui et le suivirent, aux premiers jours de son ministère, en Galilée il sembla que par la seule puissance de son esprit, il parviendrait à subjuguer l'âme de sa nation, tout en sachant que son vrai dessein n'impliquait rien de pareil. Personne ne comprendra vraiment la vie de Jésus à moins de s'être posé la question suivante: «Qu'est-ce qui serait arrivé si le peuple en masse l'avait accepté comme son chef spirituel?» En rejetant son règne, les cités galiléennes et Jérusalem coururent à leur ruine (2).»

En Angleterre, Hugh Price Hughes s'écrie parlant de son Église: »Nous avons trop exclusivement considéré l'aspect individuel de la foi chrétienne. Nous avons constamment agi comme si le christianisme n'avait rien à voir avec les affaires, avec le plaisir ou avec les choses politiques; comme s'il était simplement une question de vie privée ou de réunion de prières; c'est parce que l'on n'a pas fait pénétrer l'esprit du

(1) L'auteur parle évidemment de la théologie protestante. Voir ci-dessus.

(2) Walter Rauschenbusch — *Le Christianisme et la Crise sociale*, p. 83—85.

Christ dans la vie publique que l'état de l'Europe inspire aujourd'hui tant d'inquiétudes (1).» Ailleurs, il développe cette pensée: «Nous croyons que le christianisme est pour ce monde aussi bien que pour le monde à venir...» Et il conclut: »Comme chrétiens, nous savons que nous devons chercher d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et nous avons à le chercher ici-bas dans les brouillards de Londres, non dans le Paradis (2).»

A Genève, le pasteur Appia, s'adressant le 13 mars 1900 à un auditoire protestant, disait: «La préoccupation du salut individuel a, dans les cercles religieux, envahi peu à peu toute la place et remplacé la passion primitive, apostolique, pour le règne de Dieu et sa justice. A entendre certains chrétiens, la grande question, celle qui prime toutes les autres, c'est d'être sauvé, d'être rangé au nombre des élus, d'aller au ciel, quand même un grand nombre, peut-être même la grande majorité des hommes, seraient perdus, consumés avec le monde qui périra bientôt. Oh! l'égoïsme incommensurable de certains sectaires qui ont voulu monopoliser Dieu (3).«

L'Allemagne nous offre en Stöcker un chrétien-social convaincu. Dans une lettre adressée au conseiller supérieur ecclésiastique de Mulhouse, il écrivait, se posant en adversaire résolu de la thèse in-

(1) Hugh Price Hughes: *Social Christianity*, p. 20.

(2) Idem, *Ibid.*, p. 39.

(3) *Le Christianisme social*, trois conférences par le pasteur H. Appia. Genève 1900. Eggiman.

dividualiste de Ulhorn (1): «En fait, quand l'Église déclare, dans une chose de si haute importance comme la question sociale, n'avoir pas d'autre devoir que la parole de Dieu, le soin des âmes, la bienfaisance et le secours des nécessiteux, elle s'enlève tout droit à la direction spirituelle de l'humanité. Des circonstances nouvelles exigent des moyens nouveaux.» Pour Harnack, l'Évangile contient un message social, mais vague et imprécis, et tout entier renfermé dans le précepte de la charité envers le prochain: «De tout temps, dit-il, on a tenté de tirer de l'Évangile un programme social concret (2). Les théologiens évangéliques y ont travaillé et y travaillent encore. C'est se lancer, sans espoir d'aboutir, dans une entreprise qui est pleine de périls, tout à

(1) Ulhorn soutient que la question sociale est une pure question économique. Ce n'est pas, dit-il, le devoir de l'Église de traiter les questions économiques. Cf. l'intéressant et instructif ouvrage de Guildo Wacker: *Le Sens social de l'Église évangelique*. Leipzig 1888. Sur Stöcker, on consultera utilement le beau livre de Goyau: *L'Allemagne religieuse*, c. IV. Notons au passage que Stöcker n'est pas de ces pasteurs pour qui tout, même le plus révolutionnaire socialisme, est plus acceptable que l'entente avec les catholiques. Comme ses amis Weber, Mumm, etc., il s'est rallié aux syndicats chrétiens interconfessionnels qui, au 1er avril 1904, comptaient 203.161 membres.

(2) Nous aussi, tenons pour vaine l'entreprise de vouloir tirer de l'Évangile les détails d'un programme social *concret*. Mais nous croyons qu'il contient, sinon des règles, du moins des indications très suffisantes pour réaliser la somme de bonheur possible dans nos sociétés. Qu'on se rapporte à notre étude sur «l'Évangile et la famille». L'on verra, s'il est vrai que le message social de Jésus doive se restreindre à la seule loi de charité.

fait déconcertante, extrêmement lourde, que de prétendre remédier par un programme et des lois empruntés à l'Ancien Testament, aux nombreuses lacunes qu'on trouve dans l'Évangile. Jamais aucune religion, même le bouddhisme, ne s'est présentée avec un message social aussi puissant, ne s'est identifiée aussi parfaitement à un message de cette sorte que la religion de l'Évangile: Mais comment? Avec cette maxime: «Aimez votre prochain comme vous-même.» Jésus a obtenu des résultats sociaux très importants; avec elle, il a fait la lumière dans les rapports concrets de la vie, dans le monde de la faim, de la pauvreté et du malheur, il l'a enfin propagée comme une maxime religieuse par excellence (1).»

Enfin en France, nous trouvons la jeune école des protestants groupée autour de la Revue *Le Christianisme social.* C'est le pasteur T. Fallot qui paraît avoir été l'initiateur de la chose sinon du mot, dont le parrain d'après M. Jouanen serait le pasteur Chastand (2). La Revue fondée en 1897 fait suite à une autre revue *le Christianisme pratique.* Le pasteur Gounelle de St-Etienne, en est le directeur. On y lit de fort interéssantes indications sur les principes, l'histoire, et les initiatives du Christianisme social tel que l'entendent et le pratiquent les protestants en France et à l'étranger. On y voudrait plus de précision dogmatique et plus de

(1) Harnack: *Das Wesen des Christentums. Sechste Vorlesung.*
(2) Cf. *Le Christianisme social,* année 1900, p. 398.

Me tromperai-je à dire que c'est chez Comte, chez Renan (1) et un peu chez Jules Soury, que nos libres-penseurs, nos rationalistes, nos socialistes, nos athées catholiques, et peut-être par influence, certains dévots individualistes, ont puisé la conception d'un évangile et d'un christianisme antihumain et «frénétique». Si Renan n'eut pas écrit la «Vie de Jésus» ou «la Prière sur l'Acropole», si «un illustre savant nationaliste» n'eut pas parlé comme nous venons de l'entendre, un publiciste de talent, qui, même quand il protège le catholicisme, n'a jamais nié l'influence que ces maîtres ont exercé et exercent sur lui et ses amis, aurait-il pu écrire les pages que je vais transcrire (2)?

(1) «Toute l'économie de la grande guerre s'est ressentie de ce progrès de la *réaction intellectuelle* dont l'œuvre de Renan fut l'une des *grandes causes*.» Charles Maurras, *Action Française* quotid. 20 Décembre 1918.

(2) Il faut lire attentivement dans *L'avenir de l'Intelligence* l'étude consacrée à Auguste Comte (p. 103—153). J'espère pouvoir montrer un jour, que tout le système mental de Charles Maurras, son origine et sa portée, est insinué dans ces pages. Ce Charles Jundzill qui avant sa dix-neuvième année, avait «constaté jusqu'à l'évidence, son inaptitude à la foi, et surtout à la foi en Dieu, principe et fin de l'organisation catholique . . . non seulement Dieu ne manquait pas à son esprit, mais son esprit sentait si l'on peut s'exprimer ainsi, un besoin rigoureux de *manquer de Dieu*»; ce Charles Jundzill qui n'admettait plus Dieu, mais à qui il fallait de l'ordre dans sa pensée, dans sa vie et dans la société, qui tenta de tout reconstruire sans l'absolu, aidé de Comte; qui né «d'une famille éminemment catholique et monarchique», avait répudié le théologisme en politique aussi bien qu'en religion . . . qui est-il, sinon le sosie de Charles Maurras? La joie à trouver en Comte un «catholique athée», dut être douce au cœur de l'un et de l'autre. Charles

«Isaïe et *Jésus*, David et Jérémie, Ezéchiel et Salomon lui révélaient la vanité de l'effort civilisateur, lui enseignaient avec l'accent d'autorité qui marque les choses divines, qu'il portait dans son cœur un juge et un maître, enfin *lui donnaient par leur exemple et par leur discours le modèle de la frénésie toute pure* (1).»

«D'intelligentes destinées ont fait que les peuples policés du sud de l'Europe n'ont guère connu ces turbulentes Écritures orientales que *tronquées*, *refondues*, *transposées par l'Église* dans la merveille du Missel et de tout le Bréviaire: ce fut un des honneurs philosophiques de l'Église, comme aussi *d'avoir mis aux versets du Magnificat une musique qui en atténue le venin*. . . . .

«Je ne quitterai pas ce cortège savant des Pères, des Conciles, des Papes et de tous les grands hommes de l'élite moderne, *pour me fier aux évangiles de quatre juifs obscurs*. Car autant vaudrait suivre le Christ intérieur des gens de la Réforme . . . . (2)»

«Je transcrirai mon impression finale; elle fut la plus forte de la journée. Je l'éprouvai dans un recoin, à droite d'une porte, devant le buste d'un homme jeune encore, à barbe longue terminée en boucles épaisses, au nez fin, aux

---

Jundzill enfin eut signé ces lignes de l'apothéose finale du Maître, écrites par Charles Maurras: «Comte a rouvert pour nous, qui vivons après lui dans le vaste sein du grand Être, de hautes sources de sagesse, de fierté et d'enthousiasme. Quelques-uns d'entre nous étaient une anarchie vivante. Il leur a rendu l'ordre ou, ce qui équivaut, l'espérance de l'ordre. Il leur a montré le beau visage de l'Unité, souriant dans un ciel qui ne paraît pas très lointain.»

(1) *Action Française*, t. I, p. 316.

(2) *Chemin du Paradis*, XXVIII—XXX. Quelques lignes de ce livre, quintessence de paganisme, ont été corrigées dans une édition récente, non pour la christianiser, mais pour «ne pas trop déplaire aux gens raisonnables et aux gens de goût.»

joues creuses, les pommettes délicatement aiguisées, les orbites proéminentes et comme usées par le souci. Une ossature mince soutenait ce visage fiévreux d'un caractère inquiet et souffrant. Joignez, autant qu'il me souvient, de grands cheveux roulant à flots sur les épaules, comme pour souligner, dramatiser, outrer un masque de douleur dont tous les traits finissent en pointes subtiles. J'ouvris le catalogue de M. Caivadias. Je ne fus pas surpris d'y lire: «419 — Buste de jeune homme barbu, trouvé au théâtre de Bacchus, à Athènes. L'expression et les traits du visage nous rappellent l'image de Jésus-Christ. Art très intéressant.»

«Non, je n'eus aucune surprise. *Je sentis pourtant le besoin de courir au grand air pour dissiper le trouble où me jetait ce brusque retour du Nouveau Monde et du Nazaréen par qui tout l'ancien s'écroula.*

«C'était le dernier jour d'avril et l'un des premiers du véritable printemps. Jusqu'au soir, je courus les monceaux de ruines informes, répandus en des terrains vagues entre la rue d'Hermès et la pente septentrionale de l'Acropole. Dans l'enclos déserté de l'ancien gymnase de Diogène, où quelques moutons paissaient l'herbe, je me couchai au sol et regardai sans dire ni penser rien, la nuit qui s'approchait; *il me semblait qu'ainsi, sous la Croix de ce Dieu souffrant, la nuit s'était répandue sur l'âge moderne.* Mais les nuits de l'Attique ne sont jamais tout à fait sombres. Je fis un mouvement. La fluide clarté que développaient les étoiles me désigna avec insistance et autorité, sur un morceau de marbre pâle, ce mot inscrit en lettres majuscules «XOPOS». Choros veut dire danse. Une danse est un mouvement concerté et réglé qui laisse dans l'esprit de belles figures. Ces lettres assemblées me gonflèrent le cœur d'espérance mystérieuse. Elles me firent voir des générations de morts ressuscités, de dégénérés refleuris. De la terre aux étoiles tout passe, tout revient, tout est lié en chœur. Des circuits infinis correspondent à tous les vœux. Un Chrétien s'afflige, l'Impie! *Mais il n'est rien que ne soulève la volonté tendue d'un esprit préparé et fort.*

«J'étais entré au gymnase de Diogène, pleurant la mort de Phidias et la décadence du monde, mais le beau mot répété dans l'ombre brillante «XOPOS», «XOPOS», dévora tout ce qui n'était plus digne de Phidias. L'idée du chœur universel m'ayant éclairci la pensée, je repris passage sur le vaisseau qui me ramena chez les miens, — apportant dans mes mains vides plus de trésors que n'en avait Ulysse quand il regagna sa patrie (1).»

Et ceux qui évoluent dans l'ambiance de ce docteur de paganisme, ne pensent pas autrement que lui:

« *Je ne crois pas que le Christianisme ait été un bienbait pour l'humanité; les sociétés antiques me paraissent beaucoup mieux constituées que la société chrétienne* . . . Je n'attaque nullement le catholicisme, *mais le christianisme primitif, qui en est fort different. Le catholicisme est une religion conforme aux besoins sensuels et sentimentaux de l'humanité, comme les religions antiques,* tandis que le Christianisme, à son origine, a été surtout un mouvement populaire et n'a pu naître et se développer qu'en soulevant les pauvres au détriment des riches etc. (2)»

«Si (comme quelques-uns n'en doutent pas) une réaction est en germe dans l'élite de l'Europe contre ce que tout le siècle a adoré, réaction du positivisme contre l'idéalisme, du classicisme contre le romantisme en art, *de la clarté hellénique et latine, contre les obscurantismes judeó-chrétiens et anglo-saxons, des Dieux contre Jéhovah, de la Raison contre l'Esprit, de la Beauté contre la*

(1) Charles Maurras, *Antinea* 1912, pp. 61, 63. Je dois à la vérité de dire que pour complaire aux amis catholiques, cette page impie a été supprimée par son auteur dans l'édition dernière de son livre. Mais que penser d'un directeur intellectuel de tant de jeunes gens et catholiques, dont la doctrine de fond est celle qu'elle révèle? Que penser de son influence, même quand il défend l'ordre, l'Église?

(2) Rebell, *Union des Trois Aristocraties*, pp. 18, 21.

Morale, du Midi contre le Nord. — Nietzsche sans être l'auteur de ces *heureux retours* qui ne dépendent pas d'un génie seul, aura magnifiquement contribué à les hâter et à les enhardir ...»

«Nietzsche est trop épris du net, du clair, du Tranché du fini, trop droit, ajouterai-je, pour ne pas expulser, impitoyablement de toute controverse sur la morale, avec cette notion de nature, si vague qu'on y peut fourrer tout ce qu'on veut, et on s'y fourre généralement soi même *ces autres entités également obscures et dangereuses: Raison pure, Libre arbitre, Autonomie, Conscience, bref, la Métaphysique.* Il n'est pas le premier, dira-t-on, il est le premier à l'avoir fait avec cette intransigeance et cette malice ...»

«*Nietzsche est une autre espèce d'anti-chrétien.* Il n'éprouve aucun besoin d'innocenter, d'édulcorer la nature. *Il sait que l'homme a commencé par être loup et un renard, qu'il l'est encore, et que c'est fort bien ainsi,* car un agneau n'est propre qu'à être mangé et la douceur et l'honnêteté de l'agneau, n'ont rien d'admirable, étant chez cet animal, stupides et justement naturelles (1).»

«Nous avions voulu initier ou plutôt «*amorcer*» aux idées de Nietzsche quelques *jeunes esprits particulièrement capables d'en tirer profit,* comme il venait de nous arriver à nous-même, et d'en recevoir — non un joug, mais une stimulation dans leur développement.»

«*Le Nietzschéisme est moins une doctrine en effet qu'une crise, mais une crise salutaire* (2).»

---

(1) Pierre Lasserre, prof. à l'Institut d'A. F., t. I, pp. 484. Il a encore osé écrire ces lignes que je soumets à la réflexion des catholiques croyants: «Pas de pouvoir public qui n'ait tiré de quelque divinité son principal moyen de prestige: divinités de marbre et d'or, *divinités de pain azyme*, divinités de bois ... ou divinités de mots.» Morale de Nietzsche, p. 143.

(2) Id., p. 11. On sait que Nietzsche s'est posé en ennemi furieux de Jésus-Christ et de sa religion.

«*Le biblique et l'inspiré sont ce qu'il y a de plus enflé, de plus faux,* de plus caduc dans notre littérature dans Lamartine, par exemple (1).»

Et on exalte la terre, puisqu'on a supprimé l'au-delà :

«*Cet au-delà,* écrit M. Pierre Lasserre, *d'où personne pourtant ne revient jamais annoncer de nouvelles, le célébrer, le glorifier avec un enthousiasme sans vergogne ou avec une divine impudence ; le parer d'une dignité incomparablement superieure à celle de la terre,* afin de ravaler la terre et tout ce qui est d'elle, par la comparaison... (2)!»

«Les démagogues savent bien, *qu'il n'y a d'autre droit que la force et d'autre justice que l'élévation de ce qui est fort, l'asservissement de ce qui est faible et l'élimination de ce qui est impuissant et incapable.* Ils savent bien également, que les conditions de la vie sont demeurées essentiellement les mêmes et *que le droit que nous possédons de n'être pas tue, ne prouve pas qu'il y a un droit contre la force, mais prouve seulement une transformation de la force,* imposeé d'ailleurs par le moyen de la force dans sa forme originelle (3).»

On comprend après cela que Launay et Mandat-Grancey puissent écrire ce qui suit.

---

(1) P. Lasserre, A. F., t. II, p. 651 (A. T., t. I., p. 484).

(2) A. F. 1er déc. 1899, p. 606.

(3) Georges Valois de l'A. F. *L'Homme qui vient*, p. 112 à 113. De ce même livre, je détache ces lignes: «Les vrais jugements sociaux sont donnés à la Bourse qui évalue les vrais résultats de l'énergie ; c'est la Bourse seule qui estime la vraie valeur humaine son authentique capacité de rendement.» L'auteur qui parle ainsi termine son livre par une prière à Jésus-Christ!

«*Si les préceptes de Jésus-Christ, dépassant les limites de la morale particulière, prédominaient dans le gouvernement, on sent que beaucoup de maux qui nous révoltent, à l'heure actuelle, ne cesseraient pas d'empirer* (1).»

«Je tiens que le meilleur des prêtres serait le dernier des hommes auxquels une nation devrait confier ses destinées. On me répondra que la France ne s'est pas mal trouvée d'avoir confié les siennes au cardinal de Richelieu. Je réponds que cela tient à ce qu'il était un assez mauvais prêtre. *C'est pour cela qu'il pouvait être un bon homme d'État. Il n'aurait pas pu l'être, s'il avait été un bon prêtre, parcqu'alors il aurait voulu, selon l'expression consacrée (?), faire regner sur la terre le règne du Christ; en d'autres termes, appliquer au gouvernement des hommes réunis en collectivité, les principes de l'Évangile, chose absolument impossible* (2).»

La morale, la religion n'ont à rien voir dans la politique. «L'intérêt est le seul criterium» des hommes d'État.

«*Le prince de Bismarck.*» «*Son machiavélisme moderne,* comme dit M. Ch. Benoist, *n'en est pas moins admirable, car il n'a pas consisté uniquement à savoir manier le télégraphe et la presse, mais aussi à duper les niais parlementaires, les dogmatiques, les doctrinaires, les idéalistes.* Que n'y a-t-il apporté un peu plus de bonne grâce! Son œuvre eût été supérieure! Elle eût été parfaite, incomparable (3).»

---

(1) R. Launay, A. F., 1er Janvier 1903, p. 89.

(2) Mandat-Grancey de l'A. F. *Le Clergé Français et le Concordat,* p. 189.

(3) J. Bainville, A. T, t. III, p. 341.

«Lorsque l'Allemagne a realisé ses grands rêves, *la religion de la conscience tombait en ruines, le sens des intérêts généraux se formait* et l'Allemagne enfin baignait dans cette commune atmosphère du nationalisme et du naturalisme (1)».

A la lumière de ces deux citations qu'on lise celle-ci. Je la donne aussi complète que possible, car trahir la pensée d'un écrivain en des synthèses hâtives, pour servir des intérêts quelconques, est répugnante injustice.

«Luxburg a eu l'inconscience d'écrire, de signer et de confier au télégraphe la mémorable formule: «Couler sans laisser de traces», et non seulement il a été pris sur le fait, mais encore il a couvert son pays de honte et aggrave les difficultés de l'Allemagne. *Un cynique qui ne réussit pas n'est qu'un sot.*

Les Allemands ont cru longtemps au cynisme parce que Bismarck avait réussi. Mais ils n'ont pas compris l'exemple bismarckien et ils n'ont même pas fait attention, dans leur orgueil, aux avertissements que Bismarck leur avait laissés. . . . Il n'a pas été écouté. Les Allemands se sont imaginés que s'ils formaient un puissant Empire c'était uniquement parce que les fondateurs de cet Empire avaient été sans scrupules et que la *Rücksichtslosigkeit* devait être la loi de l'État. Les diplomates allemands, de leur côté, ont été élevés dans la croyance que les dépêches d'Ems étaient le pain quotidien de la politique. *Et malgré les échecs les plus mortifiants, ils reviennent sans cesse à leur péché, parce qu'ils ne comprennent pas pourquoi la méthode qui a servi au triomphe de Bismarck ne leur apporte, à eux, que des déboires.*

On manipule les dépêches d'Ems avec succès, on frappe du poing sur la table des négociations et l'on terrorise la

(1) *Action Française* t. I p. 329.

partie adverse, lorsqu'on est indiscutablement le plus fort, si indiscutablement qu'on peut mentir, violer sa parole, déchirer les traités avec impunité. L'erreur énorme des Allemands a été de croire qu'ils en étaient encore là en 1914, non seulement parce qu'ils se souvenaient de 1870, mais encore parce que Tanger et Agadir, l'annexion de la Bosnie et la conférence de Londres les avaient laissés convaincus que les méthodes brutales étaient les seules productives.

Bethmann-Hollweg avec la Belgique, Bernstorff avec les États-Unis, Luxburg avec l'Argentine ont cru faire du bismarckisme sans voir que les temps avaient changé (1).»

Ne ressort-il pas de là que «le cynisme» pour trouver excuse ou approbation d'un monde où «la religion de la conscience est tombée en ruines», pour n'avoir donc de compte à rendre à personne, n'a qu'à être intelligent et assuré du succès . . . .? Bismarck put mentir, violer sa parole «impunément», parce qu'il était induscutablement le plus fort. «La bonne grâce» à part, son œuvre fut «supérieure, parfaite, incomparable.» Les autres qui voulurent le singer «ne mentirent pas, ne violèrent pas leur parole, ne déchirèrent pas les traités impunément», car ils n'étaient pas indiscutablement les plus forts. Ce furent des cyniques imbéciles dont le succès n'innocenta pas les crimes.

Au fond, d'après les principes impliqués dans cette philosophie renouvelée de Machiavel, l'important n'est pas de bien faire, l'important est de *Réussir*. Le grand tort de Luxburg ou de Bolo, ne fut pas de donner des ordres assassins ou de trahir son pays, le crime de

(1) Jacques Bainville, *Nation Belge*, 18 septembre 1917.

l'Allemagne ne fut pas de violer la Belgique, de déclarer la guerre, leur grand tort fut de se laisser prendre ou d'échouer. «Un cynique qui ne réussit pas n'est qu'un sot.» En politique, pour pouvoir sans danger être ce que la vulgaire simplicité appelle «immoral», il ne s'agit que d'avoir l'esprit délié et les poings vigoureux. D'ailleurs, politique et morale sont deux choses distinctes sinon opposées, et bien que Bossuet ait écrit que la politique était «la morale appliquée au gouvernement des peuples», on lui laisse pour compte cet enfantillage (1).

Ce n'est donc pas sans motifs qu'ils rangent parmi les Maîtres proposés à leurs jeunesses, des politiciens, des écrivains et des penseurs immoraux, «cyniques» quelques uns ennemis furieux du christianisme:

---

(1) «La politique, art et science du salut des États, est une chose; *la morale, règle des mœurs personnelles, en est une autre.* Cela ne veut pas dire qu'il y ait antagonisme entre elles. Simplement il y a différence, donc nécessité de distinguer pour ne pas confondre: il est nécessaire de ne pas traiter de l'économie d'une grande nation, par *des généralités sur la laideur du vice*». Charles Maurras, A. F., 27 mars 1909. «L'infaillible moyen d'égarer quiconque s'aventure dans l'activité politique, c'est d'évoquer inopinément le concept de la pure morale (?), au moment où il doit étudier les rapports des faits et leurs combinaisons. Telle est, du reste, la raison pour laquelle l'insidieux esprit révolutionaire ne manque jamais d'introduire le concept moral à ce point précis, où l'on n'a que faire de la morale (?), il a toujours vécu de ce mélange et de cette confusion, qui nuisent à la vraie morale autant qu'à la vraie politique (??). La morale se superpose aux volontés (!!); or la société ne sort pas d'un contrat de volonté; mais d'un fait de la nature (quel ordre de faits?).» Charles Maurras, *La Politique religieuse*, p. 79. — Paris 1912.

Machiavel, Retz, Voltaire, Comte, Stendhal, Sainte-Beuve, Proudhon, Renan, Nietzsche, Moréas etc. . . .

Que des penseurs ayant cette mentalité *jamais réprouvée*, exposent leurs idées en des organes areligieux et amoraux, c'est lamentable, mais après tout, c'est leur affaire. On peut même prendre chez eux des idées utiles, comme on en prend chez Comte. Embrigader des croyants dans leur entreprise qui est une conception matérialiste de la vie autant qu'une politique, prétendre même mieux comprendre et protéger le catholicisme en le réduisant à être une momie avec ses bandelettes ou un cadre sans son tableau, n'est pas possible. Le Christ immortel nous a prêché des doctrines, contradiction flagrante de ce néo-paganisme, et de ces doctrines, l'Église Romaine est non «le correcteur», mais l'écho fidèle. On peut évidemment faire la part des intentions, des circonstances et même de l'ignorance ; mais s'il se trouvait un écrivain de cette Église qui voulut couvrir de son approbation, cet amoralisme si antichrétien, il aiderait à vider les âmes et les temples de Jésus-Christ ; il scandaliserait les esprits droits désorientés par ces condescendances ; il oublierait qu'il est disciple de Celui qui par le plus grand des crimes mourut victime de cette Raison d'État, qui à y bien regarder, est l'unique criterium de la moralité publique, nationale et internationale de ses protégés (1).

(1) «L'idée de l'État dominante, voilà ce qui s'appelle raison d'État. Vous avez senti *qu'il y avait quelque chose de supérieur à tous les principes*: Le salut de l'État. Et alors vous avez dité

Grande serait la tristesse des catholiques de l'avenir ou étrangers à notre pays, que ne troubleraient pas nos passions politiques, s'ils constataient que ces doctrines, n'ont pas suscité les protestations unanimes de leur correligionnaire. L'«ordre français ou européen», l'intérêt national, le patriotisme sont de nobles idées et de nobles choses auxquelles il faut tenir fortement, mais elles ne sont pas les seules qui doivent absorber l'attention d'un chrétien, ni même d'un homme. Ne permettons jamais qu'on puisse croire que sous le couvert de ces préoccupations légitimes mais sans horizons d'âme et d'éternité, l'on a permis de s'insinuer dans les consciences, un profond mépris des doctrines fondamentales que Jésus est venu enseigner à son frère vivant avec ses semblables; ne permettons jamais qu'on nous reproche plus tard, avec quelque raison, d'avoir abandonné la pensée des croyants, dans les questions d'art, de politique intérieure ou internationale, à la direction de doctrinaires qui ne croyaient pas au divin Rédempteur des individus et des sociétés, qui exaltaient l'Église en méprisant son fondateur (1).

France d'abord! France d'abord! C'est purement et simplement la raison d'État.» L. de Montesquieu (*La Raison d'État*). Les Juifs eurent donc droit de tuer Jésus, «car il importe, disait Caïphe, qu'un homme meure pour le peuple», et les Allemands eurent parfaitement droit de piétiner la Belgique, «car nécessité ne connait pas de loi».

(1) L'on dira que les blasphèmes cités ne seraient plus imprimés. Oui ces positivistes savent s'adapter au public croyant devenu leur grosse clientèle. Mais le fond des doctrines des Maîtres et inspirateurs reste le même, et ils le proclament. Qui sait lire, le voit vite. Sous

Moins dangereux furent peut-être ceux qui combattant le christianisme, à visage découvert n'étalèrent pas l'insupportable prétention de protéger l'Église romaine. «Il est, déclarait Hartmann, une vue du monde complètement transcendante. Toute son attention se concentre sur les intérêts de l'au-delà. Ils l'absorbent au point qu'il ne lui reste plus le loisir de songer à ceux d'ici-bas (1).» Pour G. Sorel, le syndicaliste intellectuel: «l'Évangile est écrit pour l'homme purifié, pour l'anachorète, pour le saint, et il

---

le couvert des idées d'ordre et d'intérêt national, se dissimule un paganisme irréductible qui éclate malgré toutes les préoccupations. Lisez, par exemple, ces phrases extraites d'articles récents du journal *l'Action Française*. «Députés et mandants, bourgeois et socialdémocrates, sont absolument d'accord en ce qu'ils sont Suédois et qu'il s'agit de langue suédoise. *Nulle question politique, ni sociale,* ***ni même religieuse*** *n'importe plus, toutes s'effacent devant la majesté soudaine de cette force naturelle (ou historique): la Naissance, la Langue nationale, la Nation.*» Charles Maurras. — *Action Française* quotid. 12 avril 1921. — A propos d'un discours sur *La Société des Nations* où, Léon Bourgeois avait cité l'Évangile, Charles Maurras écrit, en visant directement mais habilement, ces citations de l'Évangile: «L'excès de la force boche a été sur le point de déterminer la germanisation de tout l'Occident, terre et mer, jusqu'en Amérique; qu'est-ce, en comparaison de l'excès de faiblesse de la République française quand *elle a failli constituer une atmosphère de non-résistance à cette effroyable malheur.* Et c'est cette atmosphère qui se reforme. *L'atmosphère intellectuelle où le bien est conçu comme inerte, l'action militante comme une forme du mal, la force comme un déshonneur.* ***Ce patois de Chanaan*** (sic!) qui n'osait guère se montrer, est remis en circulation.» *Action Française* quotid., 19 mars 1921.

(1) E. von Hartmann, *La décomposition du christianisme et la religion de l'avenir*. Berlin, 1874, p. 21.

ne peut rien nous apprendre sur ce qu'il faut faire dans la société civile moderne. Quand le théologien s'occupe d'économie, il est obligé d'emprunter ses doctrines aux écoles laïques, ou bien il parle comme ferait un rêveur (1).» Paul Janet, dans son *Histoire de la science politique*, est étonné, presque scandalisé, qu'on veuille faire du Christ autre chose qu'un réformateur d'âmes: «Il n'a jamais voulu qu'une seule réforme: l'amélioration des âmes. La seule société qu'il ait devant les yeux, c'est la société céleste, qu'il considérait comme le renversement de la société terrestre (2).»

Dans le même sens, M. Boutroux disait aux normaliennes de l'école de Sèvres (3): «L'idée chrétienne, non seulement n'avait pas été imaginée en vue de sa réalisation dans le monde gréco-romain, mais elle avait été conçue en dehors de toute espèce de considération politique et sociale. C'était l'idée d'une vie toute spirituelle et intérieure sans rapport défini avec la vie extérieure et positive . . . Jésus ne se préoccupe pas sérieusement des conditions de la vie réelle. Qui vit dans le ciel peut-il attendre ou redouter quoi que ce soit de la terre?»

M. Bouglé écrit dans son livre *le Solidarisme* (4):

«Mon royaume n'est pas de ce monde. — Cette génération ne passera point avant que survienne le royaume

(1) G. Sorel, *La ruine du monde antique*, p. 270.

(2) Janet, *Histoire de la science politique*. t. I, p. 287.

(3) Boutroux: *Questions de morale*. La morale chrétienne.

(4) Bouglé, *Le solidarisme*. Appendice sur *le Christianisme social*, p. 311, 312.

des cieux», voilà les paroles qui détournent le vivant de la terre et délient l'individu de la société. Par elles s'explique l'attitude du chrétien vis-à-vis de tout ce qui fait durer les groupements humains: richesse et travail, pouvoir et justice. Il se laissera dépouiller et battre sans se plaindre. Ce que demande César, il l'abandonnera en toute docilité. Il vivra sans se préoccuper du lendemain, comme les lys des champs et les oiseaux du ciel. La seule chose qu'il importe n'est-ce pas de tenir sa lampe allumée pour l'heure où l'Epoux viendra, de garder son cœur pur jusqu'au jour où le Fils de l'Homme apparaîtra sur les nuées, pour asseoir les bons à sa droite et précipiter les méchants dans la géhenne? Que l'homme se débarrasse donc de tout ce qui pourrait s'interposer entre son Sauveur et lui. Que le fils abandonne s'il faut le père, et l'époux l'épouse. Que le riche distribue ses richesses, moins dans l'intérêt temporel des pauvres que dans son propre intérêt spirituel. Rester attaché aux choses de la terre, voilà le vrai péril. Valent-elles qu'on s'y applique pour les réformer? Qu'importe que la tente soit trouée et n'abrite pas également tous les membres de la tribu, puisque tout à l'heure peut-être elle va s'abattre, pour laisser voir, dans un ciel toujours pur, la splendeur éternelle des étoiles! Tel est le ton de sentiment — «suprême indifférence à l'égard des sentiments humains», dit l'abbé Loisy discutant les tendances du pasteur Harnack — dont s'accompagne l'obsession du royaume des cieux.»

Cependant le même M. Bouglé dit un peu plus loin. «Un point reste acquis, il se revèle dans le christianisme une force toute différente de celle qui détache les hommes de la terre, une force capable de les pousser en avant, sur la route commune, de les atteler ensemble à une œuvre de progrès. S'il y a un sentiment chrétien qui conseille la passivité, il

en est un autre qui suscite l'activité. Après le son des cloches, l'appel des trompettes: «Que votre volonté soit faite sur la terre», c'est une formule qui peut être prononcée de deux tons: celui de la non résistance et celui de la lutte, — celui de la résignation et celui de la révolution (1).»

Nous pourrions multiplier les citations (2). Celles que nous avons données suffisent.

D'ailleurs les rationalistes n'ont pas été seuls à regarder l'Évangile comme dénué de tout sens social. Des chrétiens, et de toutes les confessions, ne l'ont pas compris d'autre manière.

Les protestants de vieille souche, et j'entends par là les légitimes enfants de Luther et de Calvin, de Luther surtout, semblent n'y voir enseignée qu'une religion strictement individualiste, toute tournée au salut de l'âme, négligeant le salut de l'homme qui exige une société pour son parfait développement (3).

(1) Bouglé. *Ibidem*, p. 318.

(2) Nous connaissons déjà la pensée de M. Loisy. Voir la Note de la page 25.

(3) Voici ce qu'écrivait Luther: «Dans la société politique, on doit exiger l'obéissance la plus stricte à la loi; mais ici ne parlons plus d'Évangile ... Ainsi l'Évangile et la loi doivent être entièrement et à tout jamais séparés ... Que la loi reste donc hors du ciel, c'est-à-dire hors du cœur et de la conscience; et qu'à son tour la liberté de l'Évangile reste hors du monde.» (*Commentaire sur l'Épître aux Galates.*) — «Jusqu'ici, par une folle espérance, j'attendais des hommes quelque chose de surhumain: à savoir qu'ils puissent être conduits par l'Évangile. Mais l'expérience nous apprend qu'au mépris de l'Évangile, ils veulent être contraints, par les lois et le glaive» (Luther — *Lettre à Spalatin*, 7 janvier 1527). Donc l'Évangile est opposé aux

travaux sur le caractère et les leçons sociales renfermées dans la littérature chrétienne inspirée ou non inspirée. Ici encore, le sentiment et l'enthousiasme semblent avoir plus de place que la raison et la science.

En tout cas, on y mène le bon combat contre la conception individualiste du Christianisme :

«La Réforme du XVI^e^ siècle sera complétée par celle du XX^e^. La première fut *spirituelle* et *individualiste*, et nous a montré dans la Bible le secret du salut individuel qui s'obtient par grâce, par le moyen de la foi individuelle. La seconde sera *spirituelle* et *sociale* et nous montrera dans la Bible encore et sur la Croix du Calvaire, le secret du salut social par la grâce de Dieu et par le moyen de la foi sociale, c'est-à-dire de la solidarité (1).»

A vrai dire, nous ne comprenons pas bien comment on put se sauver avant le XX^e^ siècle sans la foi sociale, ni comment on se sauvera après sans foi individuelle. Nous ne comprenons pas davantage ce qu'on entend par foi sociale et comment on l'identifie avec la solidarité, celle-ci étant avant tout d'ordre physique et l'autre d'ordre moral et du plus élevé (2).

A côté de ces pasteurs, pour qui le combat contre l'individualisme religieux, n'implique nulle-

(1) Elie Gounelle : *Notre Programme* dans la Revue *le Christianisme social* — 15 Mars 1897.

(2) La même idée, se dessine dans ces lignes du Pasteur Appia. «Le Christianisme social est une réaction de l'esprit de solidarité contre les exagérations de l'individualisme économique et religieux.» Dans la Revue, *le Christianisme social*, p. 348, 1900.

ment l'exclusion du royaume des cieux à venir, au delà et hors de ce monde, d'autres, paraissent trop ramener l'idée de ce royaume, à une réalisation purement temporelle, qui serait l'avènement de la parfaite justice et charité parmi les hommes. Nous disons *paraissent*, pour sauver les intentions et ne pas confondre tout à fait ces penseurs, avec les doctrinaires du socialisme matérialiste.

Qu'on lise cette définition du Christianisme social par M. Chastand.

«Il est dit-il la doctrine sociale qui se propose de chercher et de trouver le moyen de provoquer, sur cette terre, l'éclosion et le développement de l'homme social, *pour établir et hâter la venue du royaume des Cieux* (1).»

L'un des hommes qui, même chez les protestants, out le plus prêté le flanc au soupçon, dont nous parlons, est l'éloquent M. Wilfred Monod. Pour notre part, nous nous souvenons de l'émoi que témoigna devant nous, un jeune professeur de théologie calviniste de Philadelphie, qui venait d'en-

---

(1) Chastand. *Signal, Mars* 1900. — Paul Stapfer écrit de son côté: «Jésus a accepté l'eschatologie de son temps et il l'a transformée, en dégageant ce qu'elle a d'éternellement vraie, c'est-à-dire une puissance de rénovation sociale dont le XX^e^ siècle fera l'essai s'il veut aller la chercher dans l'Évangile où elle dort latente depuis 2000 ans, et dans quelques années on s'apercevra que le seul Christianisme possible, c'est le Christianisme social et que c'est Jésus qui l'a prêché. En effet, on le trouve tout entier dans l'Évangile, l'inépuisable Évangile, toujours jeune, et toujours prêt à recommencer.» Stapfer: *Essénisme et Christianisme primitif*, p. 47. — Paris 1900.

tendre un de ses sermons, sur le pain quotidien. Il a souvent parlé de remplacer le vieux Christianisme par le Messianisme. Écoutons l'apôtre de la religion nouvelle nous expliquer ce qu'il entend par là «Le Messianisme est la synthèse du Christianisme et du socialisme. Un Messianisme sans Messie, c'est un corps sans tête, de là le socialisme; un Messie, sans Messianisme, c'est une tête sans corps, voilà le Christianisme traditionnel (1)». Bien qu'il s'en défende, M. Monod ne fait-il pas, au fond, bon marché des dogmes? Quels admet-il, quels rejette-t-il? Dans tous les cas, il n'y a plus à s'en préoccuper.

«Je résume, dit-il, l'évolution providentielle en une seule formule: le christianisme d'hier a été dogmatique, le christianisme de demain sera social . . . La personne de Jésus, après avoir été envisagée surtout *dogmatiquement* dans le passé, sera envisagée *socialement* dans l'avenir. Après avoir été exprimée dans des *credos*, ella sera exprimée dans des institutions; après avoir été le monopole de l'Église, elle deviendra le patrimoine de l'humanité (2).»

Si M. Monod est dur et injuste pour le christianisme d'Augustin et de Thomas d'Aquin, il n'épargne pas davantage celui de Calvin et de Luther. Il déplore fort le caractère individualiste de la Réforme:

«Le christianisme protestant a perdu le contact avec l'humanité. En exagérant son propre principe, en développant les défauts de ses qualités, emporté par le fougueux élan de sa réaction contre l'uniformité romaine, il a poussé

(1) *La Fin d'un christianisme*, p. 188.

(2) *Ibid.*, pp. 74, 75.

l'individualisme jusqu'à ses dernières conséquences et s'est montré impuissant à résoudre le problème de l'Église, le sens de la solidarité lui a manqué . . . L'individualisme ecclésiastique protestant a pour corollaire l'individualisme social (1).»

---

(1) *Ibid.*, p. 45. — A propos de ce que je disais sur les protestants, dans la première édition du présent travail, M. Bonet-Maury, doyen de la Faculté Protestante de Paris, m'écrivit le 14 Juin 1909, une lettre que l'impartialité m'oblige à citer ici: «Je vous loue d'avoir rendu justice aux efforts des Protestants, tels que Stöcker et Naumann, Peabody et M. Monod, pour réagir, contre la conception ultra-individualiste de l'Évangile d'un grand nombre de docteurs ou prédicateurs protestants.

«Cependant, permettez-moi de vous dire, que l'épithète est excessive, lorsque vous signalez le *caractère antisocial* de la Bible des protestants; extra-social, eut été plus juste. Ailleurs, vous paraissez croire que M. Monod *fait au fond, bon marché des dogmes* . . . C'est une erreur, il est très attaché au Credo apostolique qu'il a toujours maintenu dans la Liturgie et a une foi absolue au surnaturel et aux miracles de l'histoire évangélique. Enfin permettez-moi de vous signaler M. Charles Robert, l'initiateur de la caisse de participation des ouvriers aux bénéfices du patron; les fondateurs et rédacteurs de la *Revue du Christianisme social* (M. de Beck, Gide R. Allier, Chastand etc.) comme ayant beaucoup contribué à ce mouvement protestant social.

«Je terminerai par une citation d'Auguste Sabatier. Dans l'article du *Temps*, 13 Février 1894, après avoir montré la différence *radicale* entre les socialistes et J. C. sur la cause des misères sociales. — 1° La première: Les disciples de Rousseau croyant l'homme naturel bon et attribuant leurs misères à une organisation sociale vicieuse. — 2° Jésus trouvant l'homme mauvais et voulant guérir ce grand malade — il ajoutait: «La prédication de Jésus a-t-elle donc été sans conséquence sociale? Bien au contraire, le christianisme a introduit dans la politique, un élément nouveau, un ferment puissant qui rend toujours plus malaisé le gouvernement

Si l'Église veut réparer ses échecs, elle doit prêcher «le royaume au sens biblique du mot».

«L'Église, à l'aube du XX^e siècle est isolée au sein de la civilisation occidentale, elle a été évincée du domaine intellectuel, par la science, et du domaine pratique, par le socialisme. Et cela parce qu'elle n'a point prêché «la bonne Nouvelle du Royaume» au sens où Jésus l'entendait. Elle a prêché, et avec raison, la conversion du cœur, et la possession de la vie éternelle, mais elle n'a pas insisté sur le vrai caractère, du Royaume de Dieu; elle l'a tantôt identifié avec le ciel, tantôt avec l'Église elle-même, tantôt avec la paix de l'âme, mais elle n'a pas montré que le Royaume, au sens biblique du mot, c'est la société temporelle où la justice habitera (1).»

Enfin dans la préface qu'il a écrite en 1919 pour le livre de Walter Rauschenbusch (2) M. Monod a encore précisé et accentué ses idées. Je cite, comme toujours, pour n'être pas accusé de les déformer.

«Un réveil religieux se prépare pour la chrétienté. Il sonnera *le glas d'un christianisme traditionnel* qui s'est montré impuissant à conjurer la catastrophe. Grec ou, anglican, romain ou protestant, dogmatique, ritualiste, rationaliste, mystique, il n'a balbutié que des paroles vides ou esquissé des gestes débiles devant la course à l'abîme. *Sans véritable doctrine morale* et sans programme social victime d'un individualisme sans horizon et d'un spiritualisme sans vigueur, il aurait volontiers résumé l'Évangile dans cette formule anodine et sublime en apparence, préconisée

---

des nations modernes, cet élément nouveau c'est le sentiment chaque jour plus vif de la responsabilité sociale des forts à l'égard des faibles, et des riches à l'égard des pauvres.»

(1) Wilfred Monod: *Christianisme Social*, 1900, p. 388.

(2) *Le Christianisme et la Crise sociale*, p. XIII et XIV.

par un théologien de Berlin: «Dieu et l'âme, l'âme et son Dieu.» Voilà qui dispense d'appliquer les principes du Christ en dehors du sanctuaire; l'idéal évangélique n'est plus qu'un «article de religion» — article de bazar — à utiliser le dimanche, à des heures fixées et dans des locaux spécialisés pour cet usage. «Le curé à l'église et l'instituteur à l'école», murmuraient les sages. Et la même prudence aveugle marmonnait le credo de la non-intervention du Christ Messie dans les affaires humaines. On commence par dire: «Le croyant dans le lieu du culte!» Puis on ajoute, entraîné par une logique secrète: Et le financier à la Bourse! — et le commerçant au marché, — et le militaire à l'armée! — et le débauché aux Folies-Bergères — et le diplomate dans les Chancelleries! — et l'assassin dans les terrains vagues! — chacun chez soi, chacun pour soi, avec son code particulier de moralité, sa «chasse gardée», avec ses mœurs de classe, de clan ou de club, — et vogue la galère! Advienne que pourra — A la guerre, comme à la guerre.

«Assez du christianisme camouflé! Assez de ce christianisme, pour rire, qui n'est au fond, qu'un christianisme pour sangloter! Les disciples du Maître commencent à voir clair: *Ils en ont fini avec un Évangile de paresse intellectuelle, d'impotence morale, de résignation sociale, d'abdication politique.* Un pâle rationalisme humanitaire, un optimisme niais, une dévotion commode à la nuageuse déesse du Progrès, *une confiance béate en des gestes liturgiques ou des symboles périmés, sont les fleurs fanées, les couronnes mortuaires qui gisent, avec le christianisme d'hier, dans le gigantesque trou d'obus où il s'est enfoui pour jamais.*»

Il y a, en cette page, surtout dans les dernières paroles, un oubli par trop partial, de l'action civilisatrice du christianisme dans les sociétés humaines, pendant vingt siècles. Si l'on voulait suivre de près et au

fond de la conscience des êtres humains qui ne sont pas de purs esprits, cette action civilisatrice, on verrait que *les gestes liturgiques* n'y ont pas été étrangers. Sans *les symboles* proposés et imposés à l'adhésion de l'intelligence, le divin Sauveur et Rédempteur des individus et des sociétés, eut fini par être moins qu'un homme utile. Il eut passé pour un rêveur et un anarchiste dangereux dont les forts n'ont a tenir aucun compte dans leurs affaires ou leurs cités, s'ils ne peuvent s'en débarrasser tout à fait et dont l'Église a charge et mission de «corriger» les «frénésies» et les «excentricités». Ainsi l'ont compris, Auguste Comte, Renan, Jules Soury et quelques autres.

Chapitre II. Les catholiques.

§ Ier. — *Les tendances individualistes.*

Sommaire. — Quelle a été jusqu'ici l'attitude des catholiques devant l'Évangile considéré dans ses rapports avec la société? Beaucoup n'y ont vu qu'une morale et des dogmes, dont la préoccupation *exclusive* est le salut personnel et l'affranchissement de l'âme. — Tendances individualistes de l'ascétisme en général. La question de l'*Imitation* et le professeur Rudolf Eucken. — On veut trop sauver des *âmes* et pas assez des *hommes*. St François de Sales, St Ignace de Loyola, Bossuet, le P. Faber paraissent éviter l'écueil plus que d'autres.

Nous avons examiné l'attitude des areligieux et des protestants, soit orthodoxes, soit chrétiens sociaux, devant l'Évangile dans ses rapports avec la société.

Et les catholiques? . . . Nous contenterons-nous

de déclarer, après M. Brunetière, que «le catholicisme a toujours conçu, prêché et propagé la religion comme sociale (1)»? Le catholicisme l'a, sans doute, toujours conçue ainsi, car, comme dit Massillon, «toute la religion n'est qu'une sainte société, une communication divine de prières, de sacrifices, d'œuvres et de mérites». L'aurait-il conçue, prêchée et propagée autrement, qu'il eût contredit à ses principes fondamentaux.

La question n'est donc pas là. Il s'agit de savoir si les catholiques ont toujours voulu trouver, dans l'Évangile, un enseignement et une règle, aussi large que l'on voudra, qui les éclaire et les dirige dans leur vie sociale, dans la famille et dans l'État, dans les banques et dans les ateliers. N'y ont-ils pas cherché, à peu près exclusivement, des lumières pour leur âme et leur conscience indivi-

(1) *Discours de Combat. L'idée de solidarité*, p. 56. — M. Brunetière disait encore dans son discours sur *l'Action catholique:* «Si l'on parle aujourd'hui de christianisme ou de catholicisme social, ce n'est pas du tout qu'ils ne l'aient pas toujours été, ni qu'on puisse un instant concevoir qu'ils cessent de l'être, sans cesser d'être aussitôt le catholicisme ou le christianisme même; mais comme il y a des temps de se taire et des temps de parler, ainsi y a-t-il des temps de développer avec plus d'ampleur telle ou telle partie d'un universel enseignement. L'action catholique a toujours été sociale et le sera toujours . . .» Rien de plus juste. Ne pourrit-on pas cependant distinguer le christianisme et le catholicisme de ceux qui se proclamant chrétiens et catholiques, souvent, hélas! ne vivent pas intégralement leur religion. Quand on dit que «l'action catholique a toujours été sociale«, ne confond-on pas l'action de l'Église, en tant qu'institution, avec l'action des catholiques qui sont dans l'Église?

duelle, en faisant abstraction de tout lien autre que les liens personnels de l'amour du prochain, lui aussi, envisagé comme être isolé? On peut appartenir à une institution éminemment sociale et demeurer, à part soi, profondément individualiste.

Il semble que, pendant les trois derniers siècles, beaucoup n'aient surtout vu, dans le livre qui nous a transmis la pensée et l'action de Jésus, que des dogmes et une morale dont la préoccupation unique est le salut personnel et l'affranchissement de l'âme (1). Ils n'ont pas cru, au moins théoriquement, que l'Évangile eût des lumières et des directions pour les rapports sociaux. On nous a présenté un Jésus se désintéressant des contingences terrestres jusqu'à les mépriser, et n'ayant souci que du royaume à venir. Les vertus qu'il prêche ont paru sans relations avec les sociétés qui s'agitent ici-bas; on ne les a guère comprises qu'en fonction de la société surnaturelle qui s'épanouit hors du temps. Les principes évangéliques ont donc agi socialement, par leur seule force, à l'insu de plusieurs qui ne furent pas convaincus, comme St Paul, que «la

(1) Aux yeux du maître, nous l'avons vu, la personne humaine a une fin supraterrestre à laquelle tout doit être subordonné, car «que sert de gagner l'univers si l'on vient à perdre son âme ou sa vie»? Il ne peut donc être question ici d'oublier ou de méconnaître, avec les matérialistes, cette suprême finalité, mais seulement de savoir, si pour Jésus les contingences terrestres sont systématiquement exclues de sa réalisation, comme autant d'empêchements. D'ailleurs, nous ne faisons pour l'instant qu'exposer des opinions.

piété avait les promesses, et de la vie présente, et de la vie future (1)».

Nombre d'ouvrages pieux répandus parmi les simples chrétiens, ne semblent-ils pas ignorer ou oublier les devoirs et les relations de l'homme, être naturellement social? On dirait qu'ils instruisent des isolés, des anachorètes: Cela tiendrait-il à ce que la plupart de ces livres ont été écrits dans la solitude? Les chrétiens plus mêlés à la vie, seraient peut-être plus à même de comprendre et d'exposer le christianisme dans ses applications journalières. Non pas qu'on prétende que le moine ignore nécessairement les réalités humaines. Celui-là, pourtant, les connaît davantage, qui sait par expérience personnelle, les difficultés matérielles et morales où se débattent les existences ordinaires (2). La spiritualité

(1) I *Timoth.*, IV, 8.

(2) Le laïque appartient à l'Église enseignée. Sa fonction ne peut être de prêcher ou de baptiser. Mais vivre une vie évangélique et l'expliquer par la plume ou la parole, ne dépasse pas ses attributions. Athénagore, St Justin, Minutius Félix et bien d'autres furent de simples laïques. Nul ne leur a contesté, dans les limites de l'obéissance à l'Église, le droit de défendre, d'exposer la morale chrétienne, même la plus sublime. Ignace de Loyola était laïque quand il composa le livre immortel des *Exercices;* il était laïque quand, à Paris, il donnait ces exercices à Lefèvre et à François Xavier. — Cf. *St Ignace* par Henri Joly, p. 118. — Sur l'apostolat laïque à Rome aux premiers siècles du christianisme cf. Paul Allard: *Histoire des persécutions*, t. I, p. 319—325. «Le prêtre qui défend la religion fait son devoir, sans doute, et mérite toute notre estime mais auprès d'une foule d'hommes légers ou préoccupés, il a l'air de défendre sa propre cause et quoique sa bonne foi soit égale à

à l'usage de la foule en tient-elle suffisamment compte? Ne parle-t-on pas à des chrétiens vivant dans le monde et soumis aux nécessités sociales et économiques, comme à des solitaires, ayant dit adieu aux ordinaires préccupations terrestres?

On dira, et avec raison, qu'ils ne sont que trop portés à s'attacher à ces biens passagers? Et cependant, c'est aidés par eux que l'immense majorité, disons mieux, chacun de nous, doit atteindre le Bien suprême (1). Si l'on ne nous enseigne à en user, nous les aimerons pour eux-mêmes, nous nous y arrêterons, comme en une fin. Il ne paraît donc nullement étranger à l'ascétisme d'exposer dans le détail, les devoirs de l'homme, être social, membre d'une famille, citoyen, magistrat, soldat, commerçant, industriel, patron ou ouvrier... Et pourtant, ont-ils beaucoup de vogue, s'ils existent, les livres pieux qui donnent ces utiles leçons? Ne faudrait-il pas les ajouter, les mêler à celles qui enseignent le jeûne, la prière, l'aumône, l'abandon à la Providence, le

---

la nôtre, tout observateur a pu s'apercevoir mille fois, que le mécréant se défie moins de l'homme du monde et s'en laisse assez souvent approcher sans la moindre répugnance. Et tous ceux qui ont beaucoup examiné cet oiseau sauvage et ombrageux, savent encore qu'il est incomparablement plus difficile de l'approcher que de le saisir.» De Maistre: *Du Pape.* Discours Préliminaire.

(1) «Homo creatus est ut laudet Deum Dominum nostrum, ei reverentiam exhibeat, eique serviat... et reliqua supra faciem terræ creata sunt *propter hominem*, ut eum juvent in prosecutione finis ob quem creatus est.» (St Ignace de Loyola: *Exercices spirituels*. Ire semaine. Fondement.)

renoncement? Du coup, les principes généraux descendraient aux situations concrètes, et le christianisme apparaîtrait d'une manière plus évidente, religion véritablement sociale.

On sacrifie trop aussi dans certains livres de spiritualité, les devoirs de justice aux devoirs de simple charité (1). La remarque en a été faite (2). On a eu trop peur chez les catholiques de la justice, surtout de la justice sociale, dont la fonction est de remédier, dans la mesure du possible, aux iniquités de la lutte que chacun livre pour son existence. Cette peur, consciemment ou non, apparaît chez quelques auteurs spirituels. Ils font de fréquents appels à la charité privée, à l'aumône, et certes avec raison, puisqu'il y aura toujours des âmes qui, pour être généreuses, n'auront besoin que du stimulant de l'amour. Mais n'oublient-ils pas un peu, que la justice aussi est une vertu chrétienne, chargée de contenir

(1) C'est à dessein que nous n'en nommons aucun, pour ne pas éveiller de justes susceptibilités. Au lecteur de voir si la critique générale est fondée.

(2) «En vérité on se fait une étrange illusion de croire que la doctrine sociale de l'Évangile se réduit au seul précepte: «Aimez-vous les uns «les autres» et se contente d'offrir aux malheureux la résignation dans la misère.» (Léon Grégoire: *Le Catholicisme social.*) «Avez-vous remarqué, écrit M. Harmel, combien l'idée de justice est antipathique aujourd'hui? Il suffit de prononcer le mot pour soulever les tempêtes les plus violentes, même parmi les bons.» (Cf. Antoine: *Cours d'économie sociale*, p. 144.) — Nous avons aussi entendu observer, que si quelques-uns avaient fait parfois appel à la Justice, à contre-temps, la faute en était à certains moralistes qui auraient trop minimisé les devoirs et les obligations de la Charité.

les forts et de protéger les faibles; que la charité privée et l'aumône peuvent bien guérir des maux individuels: d'ordinaire elles n'atteignent pas les racines profondes du mal social. C'est contre lui qu'il faut tourner la cognée, si l'on veut diminuer la misère et non l'entretenir. Le rôle de la justice sociale est, en effet, de corriger les ajustements, les organisations qui favorisent le vice ou l'abus de la force, et ne permettent pas à l'homme honnête et laborieux de trouver en général, dans son travail, le minimum auquel il a droit pour vivre. Cette justice, la morale évangélique ne l'ignore pas. L'ascétisme, qui l'interprète et nous la distribue en menue monnaie, doit la connaître et la prêcher aux chretiens.

Nous voudrions dire un mot, à notre point de vue spécial, de l'*Imitation de Jésus-Christ*, ce livre admirable qu'on ne louera jamais assez et où tant de cœurs affligés ont cherché consolation. C'est de lui que Rudolf Eucken écrit:

«Il ne nous offre pas une idée consistante et complète de la vie, mais bien, à toutes ses pages, d'énergiques et simples principes d'action. Nous y voyons une âme profondément émue de l'humaine condition, faisant sur elle-même de courageux efforts. Tous ses désirs vont de la terre au ciel, de ce monde vers l'au-delà. Une opposition violente existe entre les deux objets. S'attacher à l'un signifie abandonner l'autre, car «la plus haute sagesse est de tendre par le mépris du monde au royaume des cieux». Le contenu et la valeur de la vie se trouve dans ses relations avec Dieu. Mais de telles relations, ne sont pas fondées sur la connaissance que nous donne de la divinité une profonde

spéculation qui n'inspire plutôt que méfiance; elles ressortent d'un rapport d'âme à âme, résultant du sacrifice d'abandon et d'amour. Le jugement porté sur la valeur des biens doit reposer sur cette affirmation: est bon tout ce qui détache du monde; est mauvais tout ce qui attache à lui. Voici apparaître à nouveau cet utilitarisme religieux, ce point de vue étroit sur le nécessaire au salut, auquel on sacrifie jusqu'à la science humaine. La voie maîtresse pour aller à Dieu, est la souffrance avec sa force de détachement des plaisirs mondains. On recommande aussi une vie de solitude et de silence, *solitudo et silentium*, une obéissance volontaire, une humilité qui nous fasse mettre au dernier rang, une victoire sur nous-mêmes jusqu'au renoncement complet, la pensée continuelle de la mort. Mais ces sentiments n'atteignent pas tout ce qui constitue l'homme vivant; ils n'embrassent pas la personnalité complète. Ils tendent vers l'indécis et l'abstrait; ils flottent en l'air sans point d'appui. Toute familiarité est déconseillée. Ayons avec les autres le moins de rapports possibles, ne souhaitons pas qu'on nous aime et n'ayons pour personne d'affection particulière. En tout, c'est le salut de l'âme individuelle qui doit préoccuper. Aucun souci de la situation de l'homme membre d'une communauté d'êtres semblables; on laisse de côté les relations sociales comme n'étant pas la condition normale (1).»

(1) Rudolf Eucken: *Die Lebens-Anschauungen der großen Denker*. 2. Aufl. Leipzig. 1897, p. 263. «Nous croyons que ce livre très beaux en maints endroits, d'une psychologie très fine et très pénétrante, pousse parfois cependant, à l'anéantissement de la personnalité humaine, et qu'un recueil des maximes recueillies ou composées par un moine du XIV^e^ siècle pour d'autres moines, ne saurait être *le livre* d'une société qui n'a rien de monastique pas plus dans son éducation que dans son esprit et ses allures. Pour notre part, nous avons rencontré des âmes qui ne pouvaient s'en accommoder.» Abbé Naudet: *Notre devoir social*, ch. V, Les lacunes de notre formation, p. 75.

A ces observations qui sont des critiques, le P. H. Pesch répond que d'après Eucken lui-même, l'auteur de l'*Imitation* n'a pas prétendu donner une idée adéquate de la vie, il n'en a envisagé qu'un côté : celui par lequel elle apparaît comme le vestibule de l'éternité et la préparation de l'au-delà. «Un écrivain ascétique, dont la préoccupation est le salut de l'âme, qui considère l'existence humaine au point de vue religieux, peut parfaitement insister sur tout ce qu'ont de fugitif les biens de ce monde et tourner ses regards vers les biens éternels et impérissables. Ceci posé, et si l'on veut bien ne pas oublier que Thomas A-Kempis composait son livre avant tout pour des religieux et des prêtres, on comprend sans peine que les considérations terrestres n'aient point ici leur place . . . C'est dans les traités de théologie et de philosophie morale que l'on étudie les aspects politiques et sociaux de la vie, non dans les ouvrages de piété (1).»

Cette réponse est satisfaisante. Il est évident que la vie humaine ayant plusieurs aspects, on peut les séparer au moins idéalement, et, dans un but particulier, parler de l'un, en négligeant l'autre. Mais ne serait-il pas désirable que, dans les livres spirituels, qui souvent sont les seuls livres de morale ou de théologie que lise la grande masse des chrétiens, on scinde moins la vie qui, dans la réalité, ne l'est pas, surtout pour eux? On les incline à croire que leur salut individuel et leur existence politique ou

(1) H. Pesch: *Die sociale Befähigung der Kirche*, p. 265—266.

sociale se meuvent sur des plans tout à fait indépendants, sinon opposés. Cela n'expliquerait-il pas un peu, pourquoi tant de braves gens considèrent leur religion comme affaire purement privée et solitaire, obligée de confiner son influence au plus profond de l'âme, à l'ombre des églises et des sacristies (1). A l'église on fait acte religieux, mais dans les ateliers, dans les banques, dans les usines, dans les fonctions du citoyen, la religion est une étrangère et n'a rien à voir.

N'est-ce pas, contrairement à l'ordre réglé par Dieu, séparer ce qu'il a uni et ne vouloir sauver que des *âmes* quand le Fils de Marie est venu sauver des *hommes* (2)? Ce dualisme, n'est-il pas en partie

(1) Le pasteur Gœhre, qui déclare que le socialisme doit combattre toutes les Églises, s'accommode fort bien de cette religion: «En honneur, dit-il, dans un groupe de socialistes qui la regardent sérieusement comme une affaire privée de l'individu, elle se trouve de la sorte renfermée dans la sphère qui lui convient seule, celle de la vie intérieure de l'homme, de la conviction intime; elle renonce volontiers à toutes les pratiques tendant à honorer la religion.» — *Le Mouvement socialiste. Enquête sur le Cléricalisme et le Socialisme.*

(2) «Le corps a une grande part à notre être, il y tient un grand rang; ainsi sa structure et composition sont de bien juste considération. Ceux qui veulent desprendre nos deux pièces principales et les séquestrer l'une de l'autre, ils ont tort: au rebours il les faut s'accoupler et rejoindre; il faut ordonner à l'âme non de se tirer à quartier, de s'entretenir à part et mespriser et abandonner le corps.

«Aussi ne le saurait-elle faire que par quelque singerie contrefaite, mais de se rallier a luy, de l'embrasser le chérir, luy assister le contrerooler, le conseiller, le redresser et ramener quand il fourvoye, l'espouser en somme, et lui servir de mary, à ce que leurs effets ne paroissent pas divers et contraires mais accordants et uni-

cause du peu de pénétration de la pensée évangélique dans les mœurs et les législations? On a offert aux chrétiens une spiritualité d'anachorète et sans rapports avec ce monde, au lieu d'une doctrine vivante, pratique vraiment sociale. Les auteurs pieux sont portés à n'envisager la vie qu'au point de vue exclusif de l'éternité et du salut individuel. Il est capital et essentiel, mais cependant inadéquat et incomplet s'il ne tient compte des moyens dont on dispose pour se sauver. Avec des principes non atténués dans l'application et trop absolus, sur le mépris du monde et de ses biens, on persuade, l'expérience le prouve, que seuls solitaires et moines peuvent vivre le christianisme. Comme s'il était fait pour une caste! Comme si son divin fondateur eût mené une autre existence que celle du commun des hommes (1)!

---

formes. Les chrétiens ont une particulière instruction de cette liaison, car ils savent que la Justice divine embrasse cette société et jonction du corps et de l'âme jusqu'à rendre le corps capable des récompenses éternelles; et que Dieu regarde à qui ont l'honneur et veut qu'entier il reçoive le chastiment ou le loyer, selon ses démérites. La secte péripatétique de toutes sectes les plus sociables, attribue à la sagesse ce seul soing, de pourvoir et procurer en commun le bien de ces deux partis associés: et montrent les aultres sectes pour ne s'être assez attachées à la considération de ce mélange, s'être partialisées, cette-cy pour le corps, cette autre pour l'âme, d'une pareille erreur et avoir écarté leur subject qui est l'Homme, et leur guide qu'ils avouent en général être Nature.» Montaigne: *Essais*, Liv. II, Ch. XVII.

(1) Ce que nous venons de dire ne pourrait-il s'appliquer, *positis ponendis*, à la prédication chrétienne? N'est-elle pas trop éthérée, trop abstraite? Tient-elle assez compte des nécessités sociales et économiques qui nous étreignent? En d'autres termes, ne prêche-

Parmi les auteurs qui échappent à ce reproche, il faut citer, en première ligne, St François de Sales, l'aimable auteur de l'*Introduction à la vie dévote*. Il fut de ceux, en son siècle, qui s'employèrent à montrer que la pratique du christianisme n'avait rien d'incompatible avec la vie la plus ordinaire (1). C'est lui qui écrivait ces paroles d'or: «La véritable dévotion ne gâte rien, et même elle perfectionne tout; de sorte que, *si elle répugne aux devoirs légitimes de la vocation, elle n'est qu'une fausse dévotion*. L'abeille laisse les fleurs, dont elle tire son miel, aussi fraîches et aussi entières qu'elle les a trouvées; mais la véritable dévotion fait encore mieux; non seulement elle ne

t-on pas trop pour des âmes ou des anges et pas assez pour des hommes? Encore une fois, nous n'avons en vue que les simples chrétiens, ceux qui n'ont pas embrassé la pratique des conseils. On sait, d'ailleurs, que la sainteté n'est pas exclue des états les plus ordinaires de la vie sociale. Pour être saint, au regard de l'Église, il faut, mais il suffit de pratiquer à un degré extraordinaire les vertus ordinaires de cet état. St Louis fut époux, père et roi de France, St Isidore était laboureur, d'autres furent cordonniers, jardiniers, maîtres d'école, etc.

(1) Ce ne fut pas sans résistance. On en trouvera des preuves dans l'Introduction que Dom Mackey a écrite pour le livre du grand Docteur sur *la Vie dévote*. Son chapitre sur la danse fut particulièrement attaqué. M. Strowski, dans son livre sur *St François de Sales* au chapitre III qui est à lire en entier, résume ainsi les idées de ce saint évêque sur la dévotion: «Elle se contente des actions ordinaires de la vie pourvu qu'elles ne soient pas contraires aux règles de la morale chrétienne. Elle sait causer, jouer, danser même à l'occasion; elle peut être exercée «par l'artisan, par le valet, par le prince, par la veuve, par la fille, par la maryée»; elle s'accommode aux forces, aux affaires et aux devoires de chaque particulier.» p. 264.

blesse en rien les devoirs des différents états de la vie, elle leur donne même un nouveau mérite et elle en fait le plus bel ornement . . . C'est ainsi que la piété étant bien établie dans les familles, tout en devient meilleur et plus agréable; l'économie est plus paisible, l'amour conjugal plus sincère, le service du Prince plus fidèle, et l'application aux affaires plus douce et plus efficace. *C'est une erreur et même une hérésie de vouloir bannir la vie dévote de la cour des princes et des armées, de la boutique des artisans et de la maison des personnes mariées.* Il est bien vrai que la dévotion purement contemplative, monastique ou religieuse, ne peut subsister dans ces états; mais il est des dévotions d'un autre caractère et très propres à perfectionner ceux qui y vivent (1).»

Bossuet vit très bien la portée sociale de la spiritualité de l'évêque de Genevè et à quelle nécessité elle répondait.

«On reléguait dans les cloîtres la vie intérieure et spirituelle, et on la croyait trop sauvage pour paraître dans la cour et dans le grand monde. François de Sales a été choisi pour l'aller chercher dans sa retraite et pour désabuser les esprits de cette créance pernicieuse . . . Et certainement chrétiens, c'est une erreur intolérable qui a préoccupé les esprits, qu'on ne peut être dévot dans le monde. Ceux qui se plaignent sans cesse que l'on n'y peut pas faire son salut démentent Jésus-Christ et son Évangile. Jésus-Christ s'est déclaré le sauveur de tous; et par là, il nous fait connaître qu'il n'y a aucune condition qu'il n'ait consacrée, et à laquelle il n'ait ouvert le chemin du Ciel. Car comme le dit

(1) *Introduction à la vie dévote.* Ch. III.

excellemment St Jean Chrysostome, la doctrine de l'Évangile est bien peu puissante si elle ne peut policer les villes, régler les sociétés et le commerce des hommes. Si pour vivre chrétiennement, il faut quitter sa famille et la société du genre humain, pour habiter les déserts et les lieux cachés et inaccessibles, les empires seront renversés et les villes abandonnées. Ce n'est pas le dessein du Fils de Dieu: au contraire, il commande aux siens de luire devant les hommes. Il n'a pas dit dans les bois, dans les solitudes, dans les montagnes seules et inhabitées, il a dit dans les villes et parmi les hommes . . . c'est là que leur lumière doit luire afin que l'on glorifie leur Père céleste. Louons donc ceux qui se retirent, mais ne décourageons pars ceux qui demeurent (1).»

Les Pères de la Compagnie de Jésus, surtout les Pères français, se sont distingués par le sens pratique et social de leur spiritualité. N'est-ce pas leur tendance à vouloir adapter les principes éternels aux contingences humaines qui les a fait accuser bien à tort de laxisme dans leur morale et leur ascétisme? Ils n'ignoraient pas qu'une spiritualité sévère, intransigeante, toute céleste, plus admirée, risquait cependant d'être moins pratiquée qu'une autre, plus simple, plus terre à terre et plus près de la vie.

«Les doctrines jansénistes, écrivait d'Aubigny à St Evremond, font une violence éternelle à la nature; elles ôtent de la religion ce qui nous console; elles y mettent la crainte, la douleur, le désespoir. Les Jansénistes veulent faire des saints de tous les hommes, n'en trouvant pas dix dans un royaume, pour faire des chrétiens tels qu'ils les veulent. Le christianisme est divin, mais ce sont les hommes qui le reçoivent; et, quoi qu'on fasse, il faut s'accommoder de l'humanité. Une philosophie trop austère

(1) Bossuet: *Panégyrique de St François de Sales.*

fait peu de sages; une politique trop rigoureuse, peu de bons sujets; une religion trop dure, peu d'âmes religieuses qui le soient longtemps. Rien n'est durable, qui ne s'accommode à la nature. La grâce dont nous parlons tant, s'y accommode elle même: Dieu se sert de la docilité de notre esprit et de la tendresse de notre cœur, pour se faire recevoir et se faire aimer. Il est certain que les docteurs trop rigides donnent plus d'aversion pour eux que pour le péché. La pénitence qu'ils prêchent fait préférer la facilité de demeurer dans le vice aux difficultés qu'il y a d'en sortir (1).»

(1) D'Aubigny à St Evremond, cité par U. Maynard. *Provinciales de Pascal et leur Réfutation.* (*T.* I, p. 202.) «N'en doutez pas, car c'est l'évidence même, la doctrine morale de St Cyran ou du grand Arnauld est beaucoup moins exigeante que celle de François de Sales ou de Jean-Pierre Camus. Quand on vient à la pratique, on trouve la seconde beaucoup plus rude que la première. Et comment Port-Royal demanderait-il à l'esprit de crainte ce qu'on peut librement demander à l'esprit d'amour? On s'explique néanmoins que l'impression contraire ait si longtemps prévalu, non pas dans le monde des saints, mais chez les curieux. En dehors des fervents et des confesseurs, on ne juge de ces choses que sur l'apparence et l'idée ne vient même pas qu'un moraliste souriant et caressant, comme l'auteur de *Philotée*, puisse être plus rigoureux que l'âpre auteur de la *Fréquente Communion*, St Jean-Baptiste qui se nourrit de sauterelles paraît plus mortifié que l'autre St Jean qui mange comme tout le monde, St Jérôme avec son caillou et ses gronderies paraît plus héroique que St Augustin.» H. Brémond: *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, t. I, p. 390 et aussi p. 412. — Dans le même livre p. 421 à 503 deux chapitres des plus curieux sur un Capucin du XVII^e^ siècle, le P. Yves de Paris a la spiritualité aimante, pratique et même sociale. Il proposait un projet de caisse syndicale de secours aux ouvriers infirmes. Il eut l'intuition, qu'il exprima un peu gauchement, de la supériorité de la connaissance par l'amour, sur la connaissance parement intellectuelle.

En s'accommodant à la vie, les Jésuites ne faisaient que suivre les indications de leur fondateur. Ignace de Loyola ne crut jamais que réaliser le christianisme fût l'apanage et le privilège des seuls religieux. Ses *Exercices spirituels* sont pour toutes les catégories sociales.

«Lorsque le retraitant constitué en dignité dans l'Église ou engagé dans le mariage, écrit dans le livre immortel ce grand saint, n'a pas la facilité et surtout une volonté ferme de faire l'élection (dont il vient de parler), il est très utile pour y suppléer de lui suggérer quelques avis, de lui tracer quelques règles, qui l'aideront à réformer sa conduite personnelle et sa *manière d'être dans l'état de vie qu'il a embrassé.* Ainsi, après s'être rappelé qu'il a été créé pour la gloire et la louange de Dieu, Notre-Seigneur, et pour le salut de son âme, il fera en sorte de rapporter toute sa conduite et son état de vie à cette double fin. Pour arriver à ce but, il réfléchira attentivement, à l'aide des exercices précédents et d'après les modes d'élection que nous avons exposés, *quelle doit être sa maison et le nombre de ses domestiques; comment il doit les conduire et les gouverner; comment il est de son devoir de les instruire par ses discours et par ses exemples; de même quelle partie de ses revenus il peut employer aux besoins de sa famille et de sa maison, et quelle autre il doit distribuer aux pauvres et consacrer aux bonnes œuvres* (1).»

Un bon directeur d'exercices les donnera en se préoccupant des entités sociales qui les reçoivent. Il connaîtra leurs devoirs, leurs besoins, leurs états

(1) *Exercices spirituels*, II[e] semaine, VI. *De l'amendement personnel et de la réforme à introduire dans l'état de vie qu'on a embrassé.*

particuliers, afin de mieux leur distribuer et approprier les enseignements de Jésus-Christ.

«Ce n'est pas à l'homme en général, dit excellemment le P. Boissel, que s'adressent nos retraites: elles prendront les hommes tels que la société les fait, avec les devoirs multiples que leur imposent leurs multiples conditions d'époux, de père, d'enfant, de citoyen, de marchand, de financier, de cultivateur, de fermier, de soldat, d'employé, etc., etc. Elles les grouperont de préférence suivant leurs affinités professionnelles, et si à tous elles prêchent le même Évangile, par les mêmes méthodes, elles tireront des mêmes instructions des conclusions diverses, appropriées à chaque classe des retraitants (1)».

«On fait ces Exercices, écrivait en 1694, M. Portail, un disciple de St Vincent de Paul, pour que chacun devienne vrai et parfait chrétien dans sa condition: le prêtre les fait pour s'acquitter fidèlement de ses devoirs sacerdotaux, le curé pour bien diriger sa paroisse, le religieux pour bénéficier de ses règles, le gentilhomme pour exceller dans son rang, le jurisconsulte pour bien remplir sa charge, le marchand pour exercer légitimement son négoce, l'étudiant pour devenir bon élève, l'agriculteur pour être bon cultivateur, le domestique pour être fidèle dans son service et ainsi de chacun suivant sa profession (2).»

Il faut donc louer sans réserve l'institution de retraites spéciales pour ingénieurs, propriétaires, étudiants, soldats, ouvriers, etc. (3). Entendues avec

(1) P. Boissel. S. J.: *Retraites fermées. Pratique et théorie*, p. 103.

(2) *Manuel des Retraités suivant l'Esprit de St Vincent de Paul*, p. 81, 82.

(3) Nous nous permettons de transcrire ici quelques lignes du *Directoire*, livre fait exprès à la demande d'Acquaviva, pour indiquer la manière dont doivent se donner et être reçus les *Exercices*. Elles confirment ce que nous venons de dire: «On doit

la largeur d'idées et le sens pratique nécessaires, ces retraites, où chaque individu et chaque catégorie d'individus s'interroge et réfléchit loyalement sur ce qu'il doit à Dieu, à lui-même, à la fonction qui le spécialise comme être social, pourraient être l'origine d'une rénovation profonde dans les mœurs. Elles doirent, dans tous les cas, apprendre à tant de bons chrétiens qui l'ignorent, le sens complet de leur vie.

Quant à cette *indifférence à l'égard des créatures,* qui joue un rôle important dans l'ascèse et que St Ignace en particulier donne comme fondement à ses *Exercices,* il s'agit de bien la comprendre pour que la raison l'admette. Ulhorn ne s'en faisait pas une idée exacte quand il écrivait: «L'existence terrestre au sens catholique n'a pas de valeur. Être indifférent à tout ce qui a un rapport avec cette vie est tenu pour perfection.

---

empêcher les gens de croire que les *Exercices* conviennent aux seuls religieux ou à ceux qui veulent le devenir.» (*Directoire*, c. I, 6.) — «Si ceux qui font les *Exercices* sont des gens mariés, et pères de familles, il faudra diriger les Exercices à cette fin, qu'ils régissent leur famille, suivant les commandements de Dieu, qu'ils instruisent leurs enfants, et serviteurs, qu'ils usent de leurs revenus et de leur fortune, avec justice, piété, et sobriété, et fassent des aumônes suivant leur pouvoir, sans excéder en leurs dépenses, etc. S'ils sont des hommes importants ou *s'ils ont un emploi, on devra leur donner des enseignements et des règles de conduite en rapport avec leur état.* Qu'on leur rappelle qu'ils ont à rendre la justice, à fuir l'avarice et l'orgueil, à soulager les pauvres, . . . etc.» (*Directoire*, c. IX, 11.)

Ste Élisabeth ne demandait-elle pas à Dieu d'être indifférente à l'égard de ses propres enfants, et l'on cite ce fait comme une preuve de son extraordinaire sainteté?»

Le P. H. Pesch répond excellemment à Ulhorn «qu'aux yeux du catholique la vie présente a une haute valeur; elle est la voie qui conduit au ciel, l'échelle par où nous montons pour atteindre Dieu. Vouloir nous établir sur l'échelle en permanence serait déraisonnable. Nous n'avons pas en ce monde de demeure stable, nous la cherchons. Ste Élisabeth ne demandait pas d'être apathique ou insensible; elle priait pour avoir la force de soumettre à la volonté de Dieu et à sa Providence toutes les tendresses et tout l'amour d'un vrai cœur de mère; tous les vœux qu'elle formait pour le bonheur et la vie de ses enfants. Voilà la véritable indifférence.... Elle n'est rien moins que faiblesse et insensibilité. Elle est la force et l'énergie, fruits d'un saint enthousiasme; elle est l'abandon complet et universel de l'homme à la volonté divine, la disposition constante à toutes sortes de services, même lorsqu'il faut se sacrifier; elle est l'intelligence pratique et conséquente de notre fin propre et de la fin de toute créature, la condition d'une vie riche intérieurement et extérieurement, toute pénétrée et soutenue par l'esprit du devoir (1).»

A côté de St François de Sales et de St Ignace, nous aimons à citer un ascète anglais qui fut encore un admirable poéte, dans le beau et grand

(1) *Die sociale Befähigung der Kirche*, p. 323.

sens du mot. Nous parlons du P. Faber. Chez lui, la préoccupation d'adapter la morale chrétienne à la vie sociale moderne est évidente. On s'en convaincra en lisant en particulier son *Tout pour Jésus*, ses *Conférences spirituelles* et plusieurs chapitres de son bel ouvrage sur le *Saint-Sacrement*. Cet illustre converti disait que le protestantisme méthodiste réservait le dimanche à la religion, et au monde, le reste de la semaine. Le catholique, au contraire, tous les jours, sans distinction, devait vivre une vie activement chrétienne (1).

Notons aussi, que le sens pratique et profondément chrétien de Bossuet lui eut vite découvert le caractère antisocial du Quiétisme. Au dire des nouveaux mystiques, au moins des plus exaltés, l'âme unie à Dieu ne devait pas se préoccuper de ce monde, en particulier, de ce que faisait le corps. L'évêque de Meaux aperçut ce qu'une pareille doctrine faisait courir de dangers aux mœurs (2) et à la religion. On l'a remarqué avec raison, «l'amour pur substituait encore au christianisme populaire, une

(1) Cf. H. Pesch: *Die sociale Befähigung der Kirche.*

(2) On peut lire dans un livre très instructif, le *Parlement de Bourgogne*, par M. de la Cuisine, le récit des scandales que suscita dans la ville de Dijon la propagation des doctrines et des désordres du Quiétisme, à la suite de deux voyages qu'y fit Mme Guyon, accompagnée du P. Lacombe. (Cf. Nisard: *Histoire de la littéroture française*, t. III, p. 314.) On trouvera aussi dans l'ouvrage intitulé: *Fénelon et Madame de Guyon. — Documents nouveaux et inédits* (Paris, Hachette) deux lettres, la 95e et la 108e, où la prophétesse rend l'esprit irresponsable des fautes de la chair.

sorte de christianisme de conférences secrètes et mystérieuses, un christianisme de beaux esprits, faisant leur nécessaire de ce qu'ils déclaraient n'être pas utile à tout le monde et qualifiant eux-mêmes leur piété de *piété distinguée* (1).»

Cette caricature de christianisme ne pouvait que déplaire à Bossuet. Cependant, quand Nisard écrit que ce grand homme «échappa à l'esprit d'ascétisme (2)», nous croyons qu'il entend mal ce mot. Un ascète n'est pas nécessairement un contempteur de la vie humaine. Il s'attache, il est vrai, à l'élever, à la purifier, à la spiritualiser, mais c'est pour qu'elle réalise mieux, même ici-bas, son noble idéal (3). Que,

(1) Nisard: *Histoire de la littérature française*, t. III.

(2) «Après le doute, l'autre danger, l'esprit d'ascétisme, était peut-être plus à craindre. De ce haut état où la méditation religieuse portait Bossuet, comment consentir à descendre dans le détail de la vie, à s'intéresser aux passions de l'homme, à ses misères et à ses grandeurs, à ses talents, au génie, à la beauté, à la jeunesse, à la gloire?» (Nisard: *Histoire de la littérature française*, t. III, p. 225.)

(3) «L'Ascèse n'est pas la fuite absolue du monde au sens des sectes gnostiques, mais «l'organisation harmonieuse et constante de la volonté soutenue par la grâce et libre, contre tous les obstacles à la perfection morale, qui par la concupiscence, par le monde et par les tentations du démon l'assaillent. A cela il faut ajouter l'usage normal des moyens de sanctifications et la pratique de la vertu.» (Mayer: *L'ascèse chrétienne.* Fribourg 1894, p. 3.) Elle suppose l'usage des moyens terrestres pour obtenir les fins supraterrestres de la vie. Elle n'exclut pas la jouissance des joies ordonnées de la vie. A propos des deux conceptions extrêmes et opposées sur l'enseignement et la conduite de Jésus, on peut voir l'exposé de Hausbach: *Chrétienté et monde moral.* (Münster 1897, p. 38).» Simon Weber: *Evangelium und Arbeit*, p. 73.

par ailleurs, «l'intérêt de Bossuet pour cette vie, pour les sociétés, pour l'homme en particulier, soit la plus durable beauté de ses ouvrages», nous n'y contredisons pas. Bien moins encore lorsqu'on nous dit que «son bon sens à cet égard est l'esprit même du christianisme véritable et bien entendu». Il est, en effet, parfaitement vrai que «le christianisme explique tout et n'exclut rien. Il explique tous les gouvernements; il explique l'autorité humaine, la guerre, la paix, la justice, les arts; il s'y plaît et, quoiqu'il subordonne tout à Dieu et qu'il ne se laisse pas éblouir par l'orgueil de la vie présente, il s'y intéresse néanmoins, il l'aime, il la règle. Rien de plus petit, selon le christianisme, que l'homme par rapport à Dieu; mais rien de plus grand par rapport au monde (1).»

Il est à souhaiter que tous les auteurs spirituels possèdent ce sens des réalités et d'un christianisme vivant. Mais depuis trois siècles, chez beaucoup, se sont manifestées des tendances trop individualistes. Le point de vue éthique et chrétien de la vie sociale et économique, dira-t-on, négligé par eux, est étudié dans les livres de philosophie ou de théologie morale. On oublie que la masse ignore ces ouvrages. D'ailleurs, questions économiques et sociales n'ont droit de cité dans l'enseignement officiel des catholiques que depuis peu. Beaucoup même refusent d'admettre qu'elles soient de sa compétence directe. On a peur de les voir discutées et regardées en face. Dans tous les cas, la plupart du temps, on ne les envisage que sous

(1) Nisard: *Histoire de la littérature française*, t. III, p. 227.

un angle exclusivement rationaliste (1). Rien ou presque rien n'a encore été tenté pour dégager du Nouveau Testament et de la Tradition les larges principes d'une sociologie chrétienne. La cause, nous l'avons indiquée dans le dualisme et l'irréductible opposition entre l'esprit et le corps, la politique et la religion (2),

(1) Quand, à propos du livre d'Antoine, Georges Sorel écrit que «l'Évangile ne fournit aucune lumière sur les problèmes sociaux», il a tort, nous le verrons. Mais quand il ajoute que «le Pape et les docteurs catholiques sont obligés d'avoir recours aux considérations profanes sur le droit naturel» pour résoudre ces problèmes, il faut répondre que le droit natural n'est pas un droit antichrétien, ni antiévangélique. «Je ne suis pas venu renverser la loi, disait Jésus, mais la perfectionner.» Il faut ensuite distinguer entre les principes évangéliques, très larges et très souples, et leurs applications aux cas déterminés, économiques ou sociaux dans le temps ou l'espace. Le pape Léon XIII, dans l'Encyclique *Rerum novarum*, n'a fait que concrétiser ces principes. Ne dit-il pas lui-même: «*Ecclesia est quæ promit ex Evangelio doctrinas, quarum virtute aut plane componi certamen potest, aut certe fieri, detracta asperitate, mollius.*» Reconnaissons, toutefois, que les chrétiens qui s'occupent de sociologie pourraient plus souvent en appeler à l'Évangile, ou à l'histoire chrétienne qui l'a vécu. Mais, pour plusieurs, «le christianisme social» est plus affaire de sentiments que de convictions scientifiques.

(2) Tel n'est pas le sentiment de Herron: «L'idée que l'union de la religion et de la politique ne peut être que néfaste est aussi insensée que celle qui répudie comme fatale l'union de l'homme avec son créateur.» *(L'État chrétien.)* — «Il n'y a pas d'athéisme aussi gros de conséquences effroyables, aussi injurieux pour Dieu, aussi anarchique dans son esprit, que la prétention d'élever une barrière entre la vie chrétienne et le domaine des affaires terrestres.» *(La vraie foi.)* — Citons aussi quelques lignes d'un écrivain éminent: «Tout en laissant traîner sur leurs lèvres, comme des épaves d'un autre âge où l'on comprenait ce que l'on disait et où l'on disait ce que l'on pensait,

entretenue par une spiritualité abstraite et sans contact avec la terre où cependant la volonté de Dieu doit «se faire comme au ciel». Depuis quelques années, on réagit. Cependant, la bibliographie catholique sur ces questions est encore trop restreinte. Nous les abandonnons aux protestants.

§ II. — *Conséquences et raisons de l'individualisme.*

SOMMAIRE: La mentalité individualiste et asociale des catholiques explique l'hostilité que le mouvement inauguré par Léon XIII a rencontré chez eux. Les raisons de la tendance signalée semblent pouvoir être trouvées dans le mépris qu'une certaine théologie a professé pour l'ordre naturel; dans l'influence janséniste et protestante sur la conception d'une nature radicalement mauvaise. — Le *Port Royal* de Sainte Beuve. Pascal et le Jansénisme. — Supranaturalisme et fidéisme outranciers de l'école ultramontaine. De son côté, le libéralisme catholique, en vertu de ses principes, contribua à mettre à la mode la conception asociale du christianisme. Mais l'idée que l'Évangile nous offre plus qu'une religion et une morale individuelle, s'impose de plus en plus à la pensée catholique.

La mentalité individualiste constatée chez les catholiques, explique l'opposition que le mouvement inauguré par l'immortel Léon XIII, rencontra auprès de beaucoup. Que des inexpérimentés, épris d'un

---

de légitimes protestations contre «le malheur des temps» et les «erreurs révolutionnaires», un certain nombre de *catholiques*, par le caractère individualiste de leur dévotion, deviennent précisément les complices, voire même les adeptes, *du système de laïcisation de la société.* Ils se croient quittes envers Dieu lorsque, «prenant, à certains moments convenus, leur foi dans un coin de leur cerveau», ils entrent en tête à tête avec les invisibles interlocuteurs du paradis, et pour le reste du temps, ils «laissent leur foi en fourrière» (ces expressions sont du P. Lacordaire). G. Goyau.

bel enthousiasme, se soient lancés dans l'étude et l'application d'un christianisme social, qu'ils n'avaient jamais essayé de définir; que d'autres, avec les meilleures intentions, aient forcé la note et semblé oublier que les questions sociales et économiques sont des questions morales et, par conséquent, religieuses, on le reconnaît sans peine. Mais il est vrai aussi qu'une foule de braves gens, assez égoïstes et assez bourgeois, peut-être à leur insu, ont été heureux d'avoir sous la main des prétextes pour combattre le catholicisme social. On ne voulait pas de lui et de tout ce que ces mots enveloppent, parce qu'au fond on estimait que la religion n'avait rien à y voir. Son unique affaire était de sauver des âmes et des individus, non des hommes et des sociétés. La morale bonne pour les premiers, est nuisible sinon inutile aux autres. En tout cas, elle est d'une tout autre nature. Dans l'ordre politique et économique le profit, la réussite sont le criterium exclusif du Bien et du Mal (1). Cette théorie, dont le matérialisme scientifique est le fond, se réclame de la tradition catholique et française. Comme si cette tradition n'était pas l'histoire des luttes de la justice et de la conscience, contre les injustices et les brutalités de la politique (2)?

---

(1) Cf. pour des textes p. 135—138.

(2) Le livre que nous réimprimons aujourd'hui n'est pas un livre de polémique. Cependant avec le respect dû aux personnes et aux intentions, il faut dire qu'en France, sous le paravent d'un nationalisme exalté et pas toujours clairvoyant sur les intérêts primor-

Ces faits ne démontreraient-ils pas que l'Eglise a ignoré le contenu social de l'Évangile? Nous l'avons dit, il s'agit des catholiques, non de l'Église, dont beaucoup n'ont ni compris, ni suivi l'enseignement.

Ce contenu paraît avoir été surtout négligé pen-

---

diaux de la Patrie, l'école dite de «*l'Action Française*» a défendu des doctrines de pur nietzchéisme et paganisme, les doctrines d'Hégel, de Fichte, de List qui exigent le sacrifice de tous les droits et de toutes les morales sur l'autel de l'État. «Par tous les moyens.» «Nécessité ne connait pas de loi» — sont aussi sa devise. Nous n'ajouterions pas cette note, si nous ne savions que l'École en question, habile et entreprenante, n'avait fait ses recrues à peu près exclusivement que parmi les catholiques qui amis, par éducation, de l'ordre, ont été trop facilement persuadés que la démocratie organisée «était une absurdité», un «cercle carré». Nous ne discutons nullement le monarchisme de *l'Action Française*, mais sa métaphysique de l'abstention, du pessimisme et de l'irréalisme qui rend inaptes à collaborer au mieux être de la cité contemporaine, une foule de talents et d'énergies équilibrées qui lui auraient apporté ces éléments d'ordre et d'harmonie dont elle a tant besoin, pour cette forme politique où le citoyen doit s'intéresser davantage au gouvernement de la chose publique et que le monde ne connut jamais avant le XIX^e^ siècle. — Sur *l'Action Française* on peut consulter: Fidao: *Correspondant* le 10 décembre 1905. — Les *Postulats de l'Action Française*. Du même auteur: Le *Droit des Humbles*, Paris, Perrin 1904. — A. Lugan: *Une doctrine agnostique, amorale achrétienne*, Paris, Bloud et Gay 1908. — *La Morale de l'Action Française*, Paris, Bloud et Gay 1908. — P. Laberthonnière: *Catholicisme et Positivisme*, Paris, Bloud et Gay. — Abbé Pierre: *Avec Nietzsche à l'Assaut du Christianisme* 1910. — *Les nouveaux défis de l'Action Française* 1912. — *Réponse à M. Maurras* 1914, Paris, Vic et Amat. — Fabien Chalenave: *L'Action Française. — Ses Principes, ses Directions et son Institut*, Paris, Vic et Amat.

dant les trois derniers siècles. Si le moyen âge mêla si intimement la pensée chrétienne à une vie sociale rudimentaire, n'est-ce pas qu'il en vit mieux dans ce sens, la force et la portée? Qu'on lise, pour s'en convaincre, les grands docteurs, en particulier saint Thomas (1). On a renoué la tradition; les aspects sociaux du christianisme sont de nouveau étudiés avec soin. Chaque moment des sociétés humaines a ses besoins et ses aspirations. Pour les satisfaire Jésus a voulu que beaucoup de trésors restent un temps cachés dans ses greniers. L'heure venue, les serviteurs habiles et diligents les découvrent et s'en servent. La grande poussée démocratique qui, après 1789, paraît le fait mondial le plus saillant et le moins contestable (2), l'avènement toujours plus

(1) Il existe toute une bibliographie sur la politique et la sociologie de St Thomas d'Aquin.

(2) «La démocratie coule à pleins bords.» — «Elle me paraît un fait qu'un gouvernement peut avoir la prétention de régler, mais d'arrêter, jamais», disait Tocqueville sous la Monarchie de Juillet. — A la veille du coup d'État, Taine écrivait: «Je regarde seulement les faits, et d'après l'histoire et la philosophie, il me semble que par une fatalité irrésistible le parti démocratique marche au pouvoir.» (Lettre de Taine à Cornélis de Witt, 29 mai 1850.) «La République peut périr un moment par la faute de ses défenseurs et par l'habileté de ses ennemis. Mais la démocratie est maîtresse et sous toutes les formes politiques, elle poursuivra ses progrès, et finira par reprendre la forme républicaine, qui est la plus naturelle et la plus sincère ... Les plus chrétiens se sont trompés, en se croyant quittes envers le prochain quand ils avaient pris soin des indigents, comme s'il n'y avait pas une classe immense, non pas indigente, mais pauvre, qui ne veut pas d'aumônes, mais

menaçant du quatrième état embrigadé dans l'armée socialiste ou syndicaliste, les bouleversements profonds subis par nos sociétés à la suite de progrès scientifiques sans précédents; la conscience de plus en plus vive, grâce à l'école, au journal et au livre, sinon plus vraie, que le plus simple citoyen a de ses droits comme activité politique et économique ces inéluctables réalités, ont obligé les catholiques qui savent regarder vers le passé et vers l'avenir, à chercher et à montrer, comment la doctrine qu'ils croient immortelle offre des lumières, peut-être jusqu'ici confuses, et des remèdes oubliés, aux problèmes et aux conditions nouvelles. Le XVII^e^ siècle, avec Bossuet et Pascal, explora surtout la philosophie et la théologie de la religion; le XIX^e^, avec

---

des institutions.» Lettre d'Ozanam à un de ses amis après le coup d'État.

«Sur le déclin de son existence, 1851 Lacordaire prononça cette parole testamentaire: «Je meurs catholique, mais démocrate impénitent.» Trente années après parut l'encyclique «*Rerum novarum*», qui nous permit de constater qu'il était mort dans une sainte impénitence. Léon XIII et Lacordaire moururent tous les deux dans l'impénitence de la démocratie. Je voudrais que le souverain juge me fît la grâce de mourir comme eux; car il y aura dans le cœur sacré de Jésus des miséricordes spéciales pour ceux qui se sont dévoués par charité à la cause des humbles et des petits. Il y a quelque vingt-cinq ans, feu le cardinal Goossens, archevêque de Malines, écrivait: «Quelle que puisse être notre opinion sur les avantages ou les dangers de la démocratie, une chose est certaine: son avènement est inévitable.» Le monde marche et nous devons marcher. Gardons-nous de ressembler à ces momies qui dorment depuis quarante siècles dans les pyramides d'Égypte et qui tiennent

Chateaubriand, Lamartine et Hugo dans sa première manière, en vit le côté esthétique; mais c'est à étudier sa puissance de régénération sociale que se sont appliqués chacun suivant son tempérement de Maistre, de Bonald, Lamennais, Balmès, Lacordaire, Kettler, Manning, Le Play et Brunetière.

L'encyclique *Rerum novarum* du grand Léon XIII, a été une des résultantes de ces efforts, en attendant ce que l'avenir nous réserve. Le christianisme social prend de plus en plus conscience de lui-même. Les jeunes générations semblent vouloir renoncer définitivement à l'évangile individualiste. Elles croient et disent haut que la parole de Jésus a les promesses de la vie présente et de la vie future. Et n'est-ce pas un fait digne d'attention et

---

les yeux fermés au mouvement général qui se manifeste parmi les peuples.» Paroles de Mgr. Keesen au sénat belg 29 octobre 1920.

«Ne pas travailler et dépenser dans l'oisiveté le fruit du travail d'autrui, c'est un scandale. Un des bienfaits du courant démocratique qui traverse en ce moment le monde, c'est de généraliser la loi naturelle et chrétienne du travail. Autant, jadis, il pouvait paraître élégant de dépenser sans produire, autant aujourd'hui il serait humiliant de vivre aux dépens du labeur d'autrui.» Cardinal Mercier. *Carême* 1921.

Dans sa lettre aux députés et Sénateurs belges (Décembre 1910) le Roi Albert Ier leur disait: «Faisons confiance à une démocratie qui doit se discipliner.»

En août 1919, le Cardinal Gasparri, Secrétaire d'État de Benoit XV, écrivait aux évêques de France: «Qui ne voit que dorénavant il y a partout un courant de plus en plus fort vers la Démocratie.»

On a trouvé, il est vrai, un moyen bien simple de nier ce

consolant, que d'entendre des hommes comme Lacordaire (1), Le Play (2), Brunetière (3), déclarer que c'est surtout la constatation des énergies sociales du catholicisme qui les a conduits à la foi?

---

courant et ça été de décréter que partout où il y avait autorité, hiérarchie, et ordre, il n'y avait plus démocratie et l'on en a conclu avec une solennité qui en impose aux simples, que «la nature même jugeait et condamnait les doctrines démocratiques» par l'échec qu'elle leur infligeait. L'on a encore soutenu que la *Démophilie* suffisait à satisfaire les exigences des masses. En d'autres termes «le bon tyran» leur donne à manger, à boire et à dormir, et lui, avec ses conseils, décrète la paix, la guerre, les impôts pour son bon peuple. Croire que les principales nations de la planète ont fait tant de révolutions politiques, pour en venir là, est effarant. D'ailleurs, «le bon tyran», pour réussir, devrait commencer par abolir les journaux, les écoles, les livres, le droit de penser et de dire publiquement, qui sont bien plus la Démocratie que l'électorat ou le Parlement. (Cf. la lettre d'Ozanam.) Pour moi, j'estime que ces exagérations, ce manque d'équilibre dans l'appréciation des réalités politiques, qui entraînent souvent les irréfléchis qui sont la masse surtout dans certains milieux, sont de nature à faciliter toutes les aventures de l'anarchie ou du bolchevisme. Le sain réalisme adéquat à la complexité humaine, est le meilleur antidote contre le désordre.

(1) «Je suis arrivé aux croyances catholiques par mes croyances sociales.» (*Vie de Lacordaire*, par le P. Chocarne, t. I, pp. 64, 65.)

(2) «L'observation des faits sociaux, telle que je l'ai établie, mène à la foi ceux qui en ont été éloignés, elle confirme et encourage ceux qui ne l'ont jamais quittée.» (Le Play, cité par Baunard: *Foi et ses victoires*, II, p. 264).

(3) »Il y a bien des chemins qui mènent à la croyance, et j'en ai exploré plus d'un. Mais, parmi toutes ces raisons de croire, en choisissant les plus actuelles, il m'a semblé répondre à l'objet de cette réunion. J'ajoute seulement que, des raisons de croire, les morales ou plutôt les sociales on été les plus décisives.» (Brunetière.)

Donner des raisons de la tendance qui, jusqu'ici, avait prévalu chez les catholiques, est entreprise délicate. Nous l'essaierons en toute franchise.

Sous la poussée d'une certaine théologie, n'exagérait-on pas le mépris de l'ordre naturel et n'oublia-t-on pas que, dans les desseins de Dieu, il est comme le vestibule de la grâce? La vie humaine, les biens de ce monde, ont en eux-mêmes leur valeur. Ils sont la nécessaire condition pour réaliser le royaume éternel. D'une certaine manière, ce royaume dépend de la famille, de la société, du travail et du pain quotidien qu'il procure. L'abus commence, quand on n'use pas de ces biens comme d'échelons pour atteindre la fin surnaturelle, quand on en fait des fins en soi. Il est injuste et contraire à l'esprit de l'Évangile, nous le verrons, de condamner la vie sociale, ce qui la conditionne et l'améliore. L'anachorète et le moine se tromperaient s'ils se mettaient à l'écart du monde par mépris ou par haine. La société est bonne, nul ne saurait s'en passer. Le moine lui-même ne sert Dieu librement que si elle lui en laisse les moyens. C'est par elle et en elle, que Jésus veut étendre son royaume ici-bas.

L'influence de la théologie protestante et janséniste, avec sa conception d'une nature radicalement mauvaise, s'est imposée à la pensée catholique. Quelques-uns, parmi ses plus illustres représentants, n'ont pu s'y soustraire. On en suivrait la trace, non seulement chez Pascal, mais chez Bossuet et d'autres grands écrivains.

Sainte-Beuve dont il ne viendra à l'idée de personne de nier la finesse et la pénétration, a écrit une page curieuse et suggestive que je transcris intégralement en raison de son intérêt.

«Philosophiquement, et dans ce qu'on appelle aujourd'hui la philosophie de l'histoire, *Port Royal* me semble le nœud et la clef d'une question que nous avons déja laissé entrevoir précédemment, d'une question qui domine l'histoire de l'esprit humain dans le rapport du dix-septième siècle au dix-huitième. Comment cette cause catholique, qui fut si grande de doctrine et de talent au dix-septième siècle, se trouva-t-elle si impuissante et désarmée au premier jour, au début du dix-huitième et tout d'abord criblée par les flèches persanes de Montesquieu? Car ces trois siècles (du moins en France) le seizième, le dix-septième et le dix-huitième, se peuvent figurer à l'esprit comme une immense bataille en trois journées. Le premier jour, la philosophie et la liberté de l'esprit humain enfoncent les rangs et portent partout la plaie et le désordre. Au second jour, la discipline, l'autorité et la doctrine réparent et vont triompher et triomphent même, sans qu'on voie d'autre danger pressant. Mais au terme du triomphe, la philosophie et la liberté de l'esprit humain ont reparu dans toute leur fraîcheur et leur superbe; elles sortent de nouveau on ne sait d'où, et, ne trouvant nulle sérieuse résistance, elles emportent cette gloire qui règnait et tous les retranchements. *Port-Royal doit être pour beaucoup dans cette issue singulière du dix-septième siècle.* Ce siècle, en effet, a usé à détruire une partie essentielle de lui-même, les forces qui ne se présentèrent plus ensuite à la lutte, qu'isolées et entamées. Entre les Jésuites et les Jansénistes, entre ces deux ailes, en quelque sorte de l'armée catholique, qui en étaient aux mains et aux injures, la philosophie aisément fit sa trouée. Port-Royal aussi (il faut le dire) dont l'esprit, bien que retréci, survivait et subsistait toujours, *n'avait jamais eu, même*

au temps le plus glorieux de cet esprit, ce qui pouvait modifier et modérer l'avenir, un peu émancipé. N'ayant pas étouffé cet avenir dans son germe, dans son idée première de libre arbitre et de volonté, il se trouvait impuissant à le soumettre, *et l'irritant, le révoltait extraordinairement par la rigueur de ses dogmes si contraires aux inclinations nouvelles.* Si, en effet, une sorte d'indépendance à l'esprit de Rome, une sorte de rappel du chrétien aux textes de l'Écriture, et assez peu de superstition pour les pouvoirs socialement constitués, dénotaient dans le Jansénisme quelques traits moins en désaccord avec le mouvement général d'émancipation philosophique, tout le reste, de sa part, était, au fond, *aussi contraire, aussi négatif, aussi irritant pour ce qui allait venir, qu'il est possible d'imaginer. Le péché originel comme il l'entendait, la déchéance complète de la nature, l'impuissance radicale de la volonté, la Prédestination enfin, composaient, non pas un système de défense, mais un défi contre la philosophie et les opinions courantes, toutes flatteuses pour la nature, pour la volonté, pour la philanthropie universelle.* On peut, je crois démontrer que telle page de Nicole sur la réprobation engendra net, par contre-coup, telle page de Diderot sur l'indifférence en matière de dogme et contre le christianisme.»

Ces lignes sont extraites du *Discours Préliminaire* (1), de l'ouvrage capital du célèbre critique sur *Port-Royal*. Pour moi, cet ouvrage avec la *Vie de Jésus* de Renan, est le plus redoutable bélier monté au XIX^e^ siècle contre le christianisme. Et voici mes raisons. Sainte-Beuve lui-même me les fournit dans cette page.

Son *Port-Royal*, on le sait, est un panégyrique

1) P. 19, 20, 21.

habile, inlassable de tout ce qui de près ou de loin a touché au Jansénisme, et un dénigrement constant et perfide de tous les hommes, de toutes les institutions qui l'ont attaqué. La thèse de fond de Sainte-Beuve est celle-ci: «Les vrais chrétiens, les seuls chrétiens, au XVII^e siècle, furent les Jansénistes et leurs adeptes. Les autres, les Jésuites, les évêques et les papes qui les combattaient, politiciens ou opportunistes du christianisme, cherchaient contre l'évidence, à l'adapter aux Cours, au commerce, à l'industrie, en un mot, aux contingences variables des existences humaines, c'est à dire, à trahir son esprit et ses exigences fondamentales. Or il saute aux yeux de quiconque a une lueur de bon sens que l'ascétisme d'un St Cyran (1), la théologie d'un

(1) Dans une autre page, Sainte-Beuve, a opposé l'ascétisme humain et social, en quelque sorte, de Bossuet et de St François de Sales à celui de St Cyran ne «cherchant pas de résultat extérieur».

«Je ne crois pas qu'en y regardant bien, il y ait un exemple plus complet que celui-là, du docteur intérieur et pratique de l'âme. On ne saurait être plus pénétré que ne l'était M. de St Cyran de ce point, «que l'homme a péché; qu'il est incurablement malade en lui-même; qu'il n'y a de guérison et de retour qu'en Jésus-Christ; que tout ce qui n'est pas cela purement et simplement, est fautif et mauvais; que tout ce qui est cela devient salutaire, facile, sanctifiant». Il s'en montre imbu plus absolument qu'on ne peut dire, et sans aucune de ces diversions, trop souvent mêlées chez les directeurs des âmes, à cette idée qui (le Christianisme posé) devrait être, ce semble, l'unique. Guérir, guérir est son seul mot d'ordre, son seul soin et son cri; combien peu s'y bornent! *Laver*, *purger* ce qui souille toute âme et qui la diffame devant Dieu! C'est dans ces termes énergiques qu'il s'exprime. On a vu St François de Sales

Arnaud, ou les pratiques religieuses d'une Sœur Angélique et de ses compagnes, sont absolument incompatibles avec ce que nous appelons l'art, le progrès, le bien-être, avec la famille et la société. Souvenez-vous des lettres de Pascal à sa sœur pour le blâmer mariage de sa nièce presque comme une mauvaise action. Que conclure de là, sinon que le vrai christianisme est un ennemi de la vie normale et de la civilisation? Quant à l'autre, celui imaginé par les casuistes ou par Rome, il est une contrefaçon de l'Évangile, un pur mensonge, un attrappe-nigauds.» Je défie un esprit sincère de dire que cette leçon n'est pas celle qui se dégage d'une lecture sérieuse et calme du *Port-Royal.* Il fut, je le répète,

causant avec plusieurs, parlant à tous de Dieu et de l'amour, mais aussi s'accommodant de mille choses accessoires, les tolérant et les acceptant presque, traversant au besoin la politique sans y souiller son hermine, mais pourtant la traversant. Bossuet á sa manière et dans un autre genre, est ainsi: il a souci de cette terre, de la réalisation historique des grandes vérités chrétiennes; il s'en occupe dans l'histoire même qu'il écrit; il s'en souvient près des princes et seigneurs qu'il dirige; il loue ces puissants de la terre en vue de certaines fins hautes et désirables sans doute; mais pourtant en vue de ces fins il fait un peu fléchir la parole et l'action, — il les loue. M. de St Cyran (et je ne prétends pas ici préférer sa manière, car il peut y en avoir plusieurs, je veux seulement la caractériser) M. de St Cyran n'est pas tel. *Il ne fléchit sur rien d'accessoire, il ne s'en préoccupe pas; il semble ne pas chercher de résultats extérieurs et de développement manifeste sur la terre. L'âme humaine individuelle, chaque âme une à une naturellement et inévitablement malade par le péché, cette âme à sauver par Jésus-Christ, et par lui seul, voila son œuvre; il s'y concentre; à droite et à gauche rien.*» Sainte-Beuve, *Port Royal* I, p. 342—343.

une machine de guerre admirablement montée par un artiste de premier ordre, contre le christianisme. Et ses coups avec ceux de Renan, plus que les coups d'un Quinet, d'un Michelet, ou d'un Berthelot ont porté. Si nous voulions chercher, la raison de l'animosité profonde et incurable humainement, car elle est au cœur, de tant de brillants esprits à l'égard du christianisme, de la répugnance affichée pour l'évangile des «quatre juifs obscurs», animosité et répugnance que les Lemaître, les Maurras et quelques autres de moindre importance, dissimulent derrière l'admiration pour l'Église Romaine qui a «corrigé le poison du Magnificat», nous la trouverions dans des livres comme le *Port-Royal* de Sainte-Beuve. Quand donc l'on essaie de montrer en lui, un chrétien presque un apologiste de notre foi, il m'est impossible de ne pas protester (1). L'auteur de *Port-Royal*, génie d'une rare souplesse et malignité, était un épicurien intellectuel. Artiste, il s'amusait à étudier la religion de St Cyran, mais philosophe et penseur, il la jugeait nuisible à la cité où nous vivons notre rude existence.

Tous ceux qui, avec moi, restent attachés à Pascal comme au plus habile vivisecteur d'âmes que le monde ait connu, á l'un des penseurs qui ont le plus fait, peut-être pour souder les cœurs mortels au Cœur divin du Christ, ne pourront jamais assez déplorer que son génie ait été amené à prendre du repos à l'ombre froide et délétère du mancellinier janséniste. Je sais

(1) Cf. l'article de H. Bremond dans *le Correspondant* du 10 et 25 octobre 1919.

tout ce qu'il serait facile de dire contre les excentricités et les condescendances mondaines de certains casuistes. Quand le syllogisme est pour la conscience, le seul instrument discrétoire du bien et du mal, il faut craindre qu'il ne la convainque aisément que ce qu'elle appelait mal, était pure illusion d'optique. L'esprit sans les intuitions et les sincérités du cœur, a des ruses infernales. Ces abus réels mais accidentels de la casuistique, ne sont rien à côté des dangers d'un système philosophique et théologique qui aboutit directement à tenir le christianisme comme une religion étrangère et opposée aux inéluctables conditions de la vie ordinaire et des sociétés humaines, bonne seulement pour les stylites, pour les moines de la Thébaïde et pour les mendiants. Or, tel était bien le système janséniste. Le panégyriste de la secte, Sainte-Beuve, en témoigne.

Après avoir subi l'épreuve de la Réforme qui l'obligeant à se concentrer sur lui-même pour se sauver sons l'abri de son Église et de ses dogmes; à renfoncer leur autorité et à éliminer les apports de l'humaine faiblesse, héritage de seize siècles d'âge, épreuve qui interrompit sa marche conquérante mais dégagée, alerte, et souple, et son action sur les individus et les peuples, il est profondément regrettable que le christianisme ait encore heurté sur sa route le Jansénisme qui accentua sa prétendue incompatibilité avec tant de choses que les hommes croient pouvoir aimer et rechercher sans déchoir de leur dignité et de leur noblesse.

La laïcisation sociale et certaines attitudes rogues, intolérantes, parfois antisociales et antihumaines, me paraissent le lamentable laisser pour compte, du Protestantisme et du Jansénisme.

C'est ainsi qu'au XIX^e siècle, on a vu, à côté du rationalisme et du naturalisme, fleurir sous différentes formes un fidéisme et un supranaturalisme outranciers. Les deux tendances étaient hors des voies de la vérité et condamnables. Aujourd'hui que sur ce terrain des luttes mémorables entre catoliques semblent apaisées, est-ce manquer à la justice que de soutenir que l'école ultramontaine, emportée par son zèle, fut souvent violente et inexacte, dans ses attaques contre la société moderne (1)? Elle condamna trop en bloc le progrès et la civilisation humaine, elle ne fit point les nécessaires distinctions (2). Ces regrettables exagérations

(1) N'est-ce pas du supranaturalisme exagéré que vient, par exemple, chez L. Veuillot son mépris pour tout ce qu'on est convenu d'appeler les conquêtes de la science: les chemins de fer, les télégraphes, etc.?... Voir en particulier les premiers chapitres de *Rome et Lorette*. Nous ne sommes pas seuls à signaler ce défaut chez ce grand catholique. Le P. Hurter, dans son *Nomenclator*, l'a fait avant nous: *L. Veuillot, S. Pontificis jura sterenue vindicavit et Ecclesiæ prærogativas, sed incidit subinde in aliud extremum extenuans rationis vim et jura.* (Hurter: *Nomenclator theologiæ catholicæ*, p. 1210.)

(2) Mg^r d'Hulst affirme que certains chrétiens timorés sont cause des accusations formulées contre l'Église, regardée comme ennemie du progrès humain par le bien-être et la science. N'a-t-il pas un peu raison? — Voir sa conférence: *Sur la civilisation chrétienne*, II^e partie.

détournèrent l'activité catholique des réalités sociales. Elles apprirent à considérer notre religion comme un anathème à la vie. On l'avait placée si au-dessus des contingences terrestres, que beaucoup conclurent que seuls pouvaient la vivre complètement les hommes retirés du monde.

Depuis quelque temps, l'hagiographie a été rendue plus pratique, plus sociale. N'est-il pas vrai que telle vie de saint, où dès les premiers chapitres l'on nous présentait dans le héros une perfection achevée, était peu faite pour gagner à la sainteté? Les auteurs n'avaient pas toujours assez souci de la vérité historique et humaine.

Ils n'auraient assurément pas consenti à nous parler des larmes et des tristesses du Sauveur, à nous rapporter ses paroles à l'adultère ou à nous raconter la chute de saint Pierre. Qui a dit, que s'il n'y avait pas plus de saints aujourd'hui, c'était un peu la faute à ceux qui avaient pour mission de nous donner une juste idée de la sainteté? Nous voulons citer quelques lignes de Herron, laissant au lecteur le soin de les apprécier: «Le divorce entre la piété et l'économie politique ressort bien clairemant du fait que voici: *on a fini par attacher au mot de Sainteté une nuance de mépris.* Dans le langage populaire, un «saint homme» n'est pas un homme du tout, tandis qu'à l'origine ce mot désignait un être humain *complet*, s'acquittant de toutes les fonctions naturelles de la vie, dans leur intégrité... Une piété qui juge le monde commercial et l'État

peu intéressants comme sphères d'action religieuse, ou bien qui les ignore au nom d'intérêts quelconques, matériels, intellectuels ou spirituels, est une illusion et une malédiction. La dévotion à Dieu et l'entier sacrifice de soi-même au service de l'homme sont une seule et même chose: des extases mystiques qui ne portent pas de fruits moraux sont sans valeur. «La religion pure et sans tache devant Dieu notre Père, consiste à visiter les veuves et les orphelins dans leurs afflictions, et à se préserver des souillures du monde (1)».

Les anciens auteurs de la vie de St François Xavier racontent que, se rendant aux Indes et passant près du château où habitait sa mère, il ne voulut pas s'y arrêter pour la voir. Ils n'oublient qu'une chose: que la mère de Xavier était morte depuis dix ans. Sur son lit de mort, François de Borgia «se fait répéter un à un les noms de tous ses fils et petits-fils. . . Il n'avait donc point pour les siens cette indifférence transcendante qu'on lui prête généralement. Mais la littérature hagiographique des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles exigeait certain style (2).»

Une des œuvres qui ont le plus fait pour renouveler l'hagiographie est le livre sur *Ste Elisabeth* de Montalembert (1836). «Les vies des saints ne manquaient pas avant lui, mais quelles vies de saints! qui les lisait. . . Leurs froides élucubration

(1) *Christianisme social:* Questions économiques et religieuses.

(2) P. Suau: *St François de Borgia*: Études religieuses, 20 décembre 1904.

distillaient dans l'âme un ennui profond. On y trouvait au lieu de saints, des êtres étrangers, guindés rebarbatifs, n'ayant rien d'humain. On reprocha surtout à Montalembert d'avoir osé parler, très chastement d'ailleurs, de l'amour chrétien. Il repondit qu'il avait précisément eu pour but de combattre «cet esprit de restriction et de pruderie qui né du Jansénisme et du Gallicanisme, dans les deux dernières siècles, s'était peu à peu emparé de tout le clergé français et des paroisses pieuses et n'avait pas peu contribué à amener le dépeuplement de nos églises, en transformant la religion en épouvantail, en lui ôtant tous ses attraits, même purement humains et en lui faisant inventer chaque jour de nouvelles prohibitions (1).»

Tous les hagiographes devraient avoir devant les yeux ces paroles de St Ambroise: «Sachons, dit-il, que les saints eurent des sentiments de jalousie afin d'imiter leur patience; sachons qu'ils n'eurent pas une nature supérieure, mais qu'ils furent davantage sur leur garde. Ils n'ignorèrent pas les vices mais les corrigèrent. Si l'envie brûla même les cœurs des saints, combien plus faut-il prendre garde, qu'elle n'enflamme le cœur des pécheurs (2).»

Les nécessités sociales et économiques sont

---

(1) *Lettres de Montalembert* à Mr X., curé, Janvier 1837. — Cf. Lecanuet, *Vie de montalembert*, I, p. 406—409.

(2) Ex libro sancti Ambrosii Episcopi de *Sancto Joseph*. (In Breviar. Rom. II. Noct. Domin. III in Quadragesima.)

urgentes. Il arriva, donc parfois, que ceux-là qui prêchaient une doctrine toute d'abandon et de céleste désintéressement se montraient par ailleurs — et souvent légitimement — assez soigneux des biens de la terre. Ce contraste entre le christianisme prêché et son application par ses représentants n'a-t-il pas été un peu cause de leur impopularité ou, du moins, d'une appréciation inexacte et incomplète des enseignements évangéliques?

Nous croyons encore, que certaines idées sur la Providence accréditées chez quelques catholiques sont du pur fatalisme. Elles les inclinent à se désintéresser du labeur quotidien, dont le noble but doit être l'amélioration de nous-mêmes et de la société. Quand de prétendus mystiques ou des dévots, devant les difficultés que rencontre l'Église dans l'accomplissement de sa mission, déclarent qu'il n'y a plus rien à tenter, qu'il faut attendre le sauveur du ciel ou de l'enfer, ils traduisent en langage vulgaire, ces systèmes fatalistes qui font de l'homme un automate, mis en branle par Dieu ou par le démon.

Il est sans doute vrai, que la Providence habille et nourrit l'homme, comme elle fait les lis et les oiseaux des champs. Mais si on oublie la coopération nécessaire de la créature libre, que Jésus ne voulait pas exclure, on aura une doctrine qui satisfera les heureux de ce monde, vraiment habillés et nourris sans tisser ou semer, mais qui risque de provoquer le sourire ou la colère de ceux qui ont

besoin de tisser et de semer, pour manger et se vêtir. Cette belle leçon de confiance volontaire et intelligente, est pour quelques chrétiens un prétexte commode, derrière lequel ils dissimulent et leur paresse et leur égoïsme. Nous en dirions autant de la sentence évangélique: «Il y aura toujours des pauvres parmi vous», souvent invoquée par certains écrivains très conservateurs ou appelée discrètement à leur secours, par les privilégiés du sort, pour excuser leur désintéressement des tristes conditions faites à beaucoup de leurs semblables, dans une société mal organisée. L'individualisme dévot de tant de braves catholiques, ne s'explique-t-il pas, par leur conception d'un Évangile qui n'a de recettes que pour la vie éternelle et d'une Providence travaillant seule à l'amélioration matérielle et morale de tous et de chacun (1)?

(1) La vraie doctrine sur la Providence, aussi chrétienne que raisonnable et pratique, a été formulée par Ignace de Loyola. Il disait que l'homme doit agir comme si Dieu faisait tout, et, d'autre part, comme si lui, homme, était seul à agir. C'est là un puissant stimulant d'initiative. La doctrine fataliste, quelle que soit sa forme, est funeste à la civilisation et au progrès. — Nous rencontrerons au cours de notre travail les textes de l'Évangile en apparence antisociaux, et nous aurons à les expliquer. Écoutons, en attendant, ces paroles de Godefroid Kurth, l'éminent historien belge: «Vous aurez toujours des pauvres parmi vous.» Donc, ne vous donnez pas tant de mal pour arracher la multitude de vos semblables à la misère; elle existe de droit divin. Cette parole, le Christ ne l'a point dite, elle n'est pas dans l'Évangile. Cette parole, qui est en quelque sorte un défi jeté à l'esprit chrétien, cette parole est apocryphe. Dans l'Évangile, vous lisez tout autre chose.

A mettre à la mode la conception asociale du christianisme, n'a pas peu contribué, dans les dernières années du XIX^e^ siècle, un libéralisme catholique très légitime héritier du gallicanisme politique. On connaît la doctrine et les hommes. Nous ne dirons rien des hommes. Ils eurent tous les intentions les plus pures et les plus droites. Ils auraient vivement protesté, surtout l'incomparable Lacordaire (1), si on les eût accusés de vouloir soustraire la société comme

---

«Lorsque Notre-Seigneur voyait la malheureuse pécheresse verser le baume sur ses pieds et entendait les disciples, parmi lesquels Judas, se plaindre de ce que cette femme faisait une dépense exagérée, disant qu'on aurait pu distribuer aux pauvres l'argent qu'elle avait payé pour ses parfums, il leur dit ces paroles empreintes d'une mélancolie divine: «Partout où cet évangile de paix sera prêché, on glorifiera ce qu'elle vient de faire pour moi, car elle a embaumé mon corps pour le tombeau; vous *avez* toujours des pauvres parmi vous, mais moi vous ne m'aurez pas toujours parmi vous.»

«Vous l'avez entendu, Mesdames et Messieurs, Jésus s'adresse à ses disciples, il leur fait comprendre la sécheresse de leurs cœurs, qui les empêche de comprendre la beauté de l'acte de Madeleine, il leur rappelle, en termes émus, que bientôt ils ne l'auront plus parmi eux. Nous autres chrétiens, nous avons toujours notre Sauveur parmi nous; il est présent au milieu de son peuple dans l'Eucharistie et dans la personne de son vicaire; il a promis de rester avec nous jusqu'à la fin des temps. Ce n'est donc pas à nous qu'il est adressé lorsqu'il a dit ces paroles aux Juifs de son temps. Qu'on cesse donc de les jeter à la tête de ceux qui travaillent à mettre fin au paupérisme; elles doivent être biffées de toutes les controverses entre chrétiens sur la question sociale.» (*Discours sur l'idéal de la Démocratie chrétienne*, prononcé à Paris le 7 octobre 1906.)

(1) Ons sait qu'Auguste Nicolas a essayé de montrer que l'illustre dominicain n'avait pas été catholique libéral.

telle, à l'influence évangélique. Mais, malgré eux, leurs idées aboutissaient à ce résultat. Aux yeux du catholique libéral, le monde humain et le royaume de Dieu étaient des réalités absolument séparées. Elles ne sauraient se compénétrer. L'Évangile, la morale chrétienne d'un côté, la société politique, civile et économique de l'autre, s'avancent sur deux lignes parallèles. Le règne de Jésus ne doit pas se réaliser ici-bas, car il n'est pas d'ici-bas. On concluait donc que vouloir mêler le Christ à la sociologie, à la finance ou au commerce, était l'introduire dans un domaine étranger. Ces principes posés les conséquences se devinent. On les voit, dans ce christianisme de sacristie et cette religion« «à part soi», qui ont rendu tant de vertus, de talents et même de richesses, ces grands facteurs de l'influence sociale, inutiles au bien public. On n'a pas apporté l'Évangile dans le monde où se vit la politique et la sociologie, et ce monde lui a échappé (1). Mieux que d'autres, cependant, grâce à leur esprit ouvert, à leur sincère tolérance (2), à leurs vertus, les catholiques dits

(1) On connaît le mot de Clémenceau: «Supposez les chrétiens de nom chrétiens de fait, et il n'y a plus de question sociale.» *(La Justice.)* Louis Veuillot ne pensait pas autrement: «Le grand service à rendre à la société, c'est de faire que les chrétiens soient chrétiens. Si ce petit nombre de fidèles, hommes et femmes, qui fréquentent les églises étaient vraiment ce qu'ils devraient être, s'ils avaient la science, l'amour, le zèle de l'Évangile, ce petit nombre suffirait à changer le monde.»

(2) Nous disons tolérance, et non libéralisme. Celui-ci est une doctrine, et fausse. Pour être logique, il doit aller jusqu'à admettre

libéraux pouvaient s'imposer à la sympathie d'un siècle avide d'entendre le message de Jésus aux humbles et aux petits. Ils échouèrent, pour avoir trop dissimulé le christianisme à l'ombre des sanctuaires et dans le secret des consciences. Les tendances asociales de leur religion paraissent confirmer par ce fait: leurs plus illustres représentants ou leurs disciples ont à peu près tous été des partisans décidés du «*laissez faire, laissez passer*», en économie politique. Ceux qui les combattirent tombèrent dans d'autres excès. Ils mêlaient souvent jusqu'à les confondre, la religion et les choses de ce monde. Ils semblaient soumettre à la juridiction de la hiérarchie

---

qu'il n'y a ni vérités religieuses, ni vérités sociales, que le bien et le mal ont droit aux mêmes égards, à la même protection. «La liberté guérit tous les maux», telle est sa naïve formule dans l'ordre social, religieux et économique. On a vu enfin de tout côté, ce qu'elle a d'antisocial d'irréel et d'enfantin. Les articles si nombreux parus il y a quelques années, sur la crise du libéralisme, le prouvent. Cf. la *Revue de métaphysique et de morale*, 1902—03. Articles de MM. Bouglé, Lanson, Lapie, Parodi, G. Lyon, Landry; le livre de M. Faguet sur *le Libéralisme*. — L'article du chanoine Birot, vicaire général d'Albi, dans la *Revue du Clergé français*, 1er mai et 1er juin 1903, résuma fort bien les discussions engagées et en dégaga d'utiles et originales leçons au point de vue religieux et social.

La tolérance, est une règle de conduite nécessaire aux sociétés et si souvent oubliée par les hommes, enclins à s'ériger en juges infaillibles de la pensée d'autrui. Elle est le respect pratique des convictions qui ne sont pas les nôtres, convictions que la société elle-même ne saurait empêcher de se manifester, tant qu'elles ne sont pas un danger pour elle. Les jacobins de tout acabit ne l'entendent pas ainsi. Au nom de la liberté, ils veulent bâillonner quiconque ne pense pas comme eux. Ne sont-ils pas les créateurs et les dépositaires

ecclésiastique, des domaines qui ne sont pas directement de son ressort. Ils oubliaient que les deux sociétés, dans leur domaine propre, sont souveraines ; *utraque in suo genere est maxima*, dit Léon XIII dans l'Encyclique *Immortale Dei*. Le christianisme apparut dans leurs écrits, non plus un principe de vie individuelle et sociale ou un pouvoir s'exerçant en ce monde sans être de ce monde, mais une théocratie, régentant corps et âmes. Ignorants des réalités contemporaines, ils furent, hors de saison, intransigeants et intolérants. Médecins maladroits, ils voulaient appliquer aux nations plus ou moins malades, des remèdes qu'elles ne pouvaient supporter.

---

de toute vérité? Rien n'est plus nécessaire à la stabilité sociale que l'esprit de tolérance. A l'obtenir devrait tendre surtout l'éducation nationale. Les peuples anglo-saxons, paraissent mieux la comprendre. En France, la presse de tous les partis, celle qui se lit le plus, l'école, le Parlement, conspirent à armer les citoyens les uns contre les autres. L'intolérance est le mal qui nous ronge. Il nous dévorera si l'on n'y prend garde. Beaucoup ne veulent la réconciliation que sur le cadavre de l'adversaire. — Ces lignes étaient écrites en 1908. Depuis lors nous avons eu la grande guerre. Elle n'a pas apporté les améliorations politiques ou sociales immédiates que beaucoup escomptaient, mais je crois qu'elle a accéléré l'enfantement d'un monde nouveau. En tout cas, au moins en France, il semble que le sens de la tolérance ait fait des progrès. La fraternité nationale qui, malgré tout, a été si profonde aux tranchés et ailleurs, y a fort contribué. J'ai moi-même durant la guerre, écrit une brochure compacte où je consacre un long chapitre au problème de la *Tolérance* et à la nécessité éduquer les Français à ce point de vue. Cf. *Hier et Demain. Anticléricalisme et Tolérance.* Broch. in 8°. 80 pages. Fr. 1·25. Téqui, éditeur. Paris.

Le sens des contingences leur manqua. Ce sens est peut-être l'une des conditions essentielles de l'établissement du Royaume de Dieu ici-bas, où «le Sabbat est pour l'homme, disait Jésus, et non l'homme pour le Sabbat».

Les nouvelles générations paraissent avoir quitté les sommets supraterrestres où s'étaient retirés leurs pères. Sous la forte et sage impulsion des Papes et des événements, elles se sont abaissées jusqu'à ce malade qu'est la société moderne; elles ont étudié et constaté ses conditions véritables. Ce contact avec la réalité les a éclairées et assagies. Tout en gardant l'intégrité nécessaire des principes, on les a fait descendre des inaccessibles hauteurs de l'abstraction, dans le domaine de la vie: du coup, on est devenu plus tolérant (1).

---

(1) Voici ce que M. de Mun répondait à M. Waldeck-Rousseau qui, rappelant les discours antérieurs de l'illustre orateur catholique, l'accusait d'intolérance: «J'entends souvent qu'on demande aux catholiques ce qu'ils feraient de la liberté d'enseignement s'ils étaient maîtres du pouvoir, et, joignant aussitôt la question et la réponse, on décide qu'ils l'aboliraient immédiatement pour rétablir le monopole de l'Église. On invoque des mots, des thèses, des écrits, des discours, et on s'en empare pour en faire des programmes de gouvernement.

«Monsieur le président du Conseil et d'autres de mes contradicteurs m'ont ainsi fait l'honneur de citer des paroles et des discours de moi.» — Il s'agit de discours où M. de Mun parle de la nécessité d'une croisade antirévolutionnaire.

«J'en ai été très flatté, mais, permettez-moi de vous le dire, je n'y mets aucune fausse modestie, cela a très peu d'importance dans la question: la personne de qui on invoque les paroles n'a même

Des idées et des aspirations, d'abord vagues, se précisent et on entre avec résolution dans le mouvement pratique et conquérant du catholicisme social. Ses initiateurs, hommes du plus grand mérite, ignorèrent trop le fait et le moment démocratique. Leurs successeurs ne commettent pas cette faute. Dans leur esprit se détache de plus en plus nette l'idée, que l'Évangile nous offre plus qu'une religion et une morale individuelle, mais, des doctrines ferment de perfection et de progrès pour nos démocraties. En France, c'est surtout autour du mouvement créé par les *Semaines Sociales* que ces idées se sont cristallisées.

---

qu'une valeur très étrangère au débat; les opinions des hommes sont bien peu de chose dans la question: *la marche des idées dépend de tout autre chose que de l'opinion des hommes; elle dépend des faits et des événements, et alors elle est irrésistible. Quoi que nous fassions, quoi que nous disions, nul de nous ne peut se dérober à cette vérité. Nous pouvons discuter et disserter ici à cette tribune, ailleurs dans des conférences, tant que vous voudrez, sur la constitution des sociétés, sur les rapports de l'Église et de l'État.* Je suis prêt quand vous voudrez; vous connaissez bien mes idées comme je connais la plupart des vôtres. *Mais tout cela ne change rien à la situation qui est celle-ci: Il faut que tous les hommes politiques, tous les hommes d'État, s'ils veulent être dignes de ce nom, tous ceux qui aspirent à nous gouverner, sachent que nous vivons dans l'âge de la Révolution, c'est-à-dire dans un temps et dans un siècle où l'unité de croyances est rompue.*» (Discours sur la loi des Associations, prononcé par M. de Mun, le 21 mars 1901.)

Livre IV. Jésus et la société — la doctrine

Chapitre I. L'Évangile suppose l'homme en société

Sommaire. — Le messianisme de la jeune école protestante, qui ne voit dans l'Évangile qu'un pur message social, n'est pas soutenable; mais l'Évangile n'est pas davantage simplement une sotériologie individualiste. — Il renferme un message de salut individuel et de salut social. Il tient compte de la *socialité* et de l'*individualité* de la personne. Il suppose que l'homme, instruit par Jésus, vit en société. Son enseignement n'est point en marge des conditions normales d'existence. — Les données évangéliques nous permettent de reconstituer la physionomie politique et religieuse, sociale et économique, du peuple juif au temps du Christ, contingences contre lesquelles il ne s'élève jamais pour les condamner et pousser ses auditeurs à la vie d'anachorète. Le postulat fondamental de la Doctrine de Jésus est que l'homme est un être social.

Nous avons exposé la pensée des rationalistes, des protestants et de beaucoup de catholiques, sur l'Évangile dans ses rapports avec la société. Il reste à donner la nôtre et à dire ce qui nous paraît la vérité sur cette question.

Prouver que le messianisme, dont certains pasteurs protestants sont les hérauts, se trompe, lorsqu'il prétend que la parole de Jésus est un pur message social n'ayant que ce monde pour horizon, dépasse le cadre de ces études. Il faudrait suivre pas à pas l'enseignement du Maître, montrer à toutes ses avenues, des dogmes visant l'au-déla de cette terre et de son

humanité. Nous laissons ce travail au théologien et à l'exégète, nous contentant d'affirmer que réduire le christianisme à une simple sociologie équivaut à lui ravir le nom même de religion. Qu'est-elle, en effet, sinon le lien rattachant l'homme à ce qui le dépasse; le pont sur lequel il marche pour aller à l'infini, à l'éternel, à ce qui est hors du temps? Une fois coupé, que reste-t-il? Quel est la valeur et le sens de la vie? Elle n'en a plus qu'en fonction de la mort. Nous voilà du coup, retournés à la conception païenne et rétrogradant à travers le sang et les larmes des vingt siècles de christianisme qui avaient valu à l'humanité la conquête du plus noble idéal, pour donner la main à ces matérialistes de Rome ou d'Athènes, qui égalaient nos destinées à celles des bêtes. La fin supraterrestre écartée comme un rêve, il n'y a plus d'immortalité personnelle, plus de vie future, et j'ajoute plus de dignité humaine. Car nous ne nous haussons au-dessus de l'animal que parce que nous aspirons vers l'immortel, et que nous tendons de toutes nos énergies à réaliser en nous et dans les autres, un moment ou l'autre, la suprême, l'éternelle justice. Si les leçons du Christ se bornent à nous apprendre à vivre ici-bas en gens honnêtes et de bonne compagnie, elles n'ont rien de bien nouveau, ni de bien élevé. Le paganisme, dans la morale de ses plus nobles génies les a surpassées. Je préfère Bouddha ou Mahomet qui m'assurent que nos actions auront un écho et même des juges équitables, au-delà de ce monde.

Ramener le message de Jésus à une sorte d'hygiène sociale, c'est le défigurer et ne tenir aucun compte de la grande pensée eschatologique qui domine et commande toute sa doctrine. «Venez, les bénis de mon Père, dira-t-il à ses fidèles au dernier jour, venez recevoir le royaume qui *vous a été préparé dès l'origine du monde*...» Ce royaume ainsi préparé avant l'apparition de la société humaine, ne peut être cette société. «Qui perd sa vie en ce monde la gagne en l'autre.» Il faut donc admettre un monde qui n'est pas celui où nous nous agitons. On pourrait multiplier les textes (1) contre l'interprétation messianique introduite par la jeune école protestante. Aucun esprit sérieux ne l'admettra et, de fait, ne l'a admise jusqu'ici. Qui lit sans parti pris les évangiles et les écrits apostoliques, rencontre, à chaque instant, sous diverses formes, l'idée d'une fin supraterrestre, d'un lieu de repos sans trouble ni interruption, après les fatigues de cette existence, pour ceux qui l'auront mérité. «Car, dit St Paul, les souffrances de la vie présente ne sont pas comparables à la gloire qui nous attend... Là, on doit voir Dieu comme il est, non plus dans le miroir obscurci des créatures...»

Beaucoup même, s'arrêtant aux mots, plus qu'aux idées, ont déduit des anathèmes de Jésus contre les riches, de ces apothéoses de la pauvreté

(1) Dans le Livre I: *Jésus et l'Individu*, nous avons montré qu'en rappelant à l'homme sa nature religieuse et morale, Jésus lui assignait une fin hors de ce monde.

et des persécutions, qu'il méprisait la société humaine et n'était préocupé que du royaume à venir. Nous n'admettons pas davantage ces conclusions qui tendraient à faire du Christ, ni plus ni moins, un anarchiste dévot (1). Si l'Évangile n'est pas une pure sociologie, il n'est pas non plus une sotériologie exclusivement individualiste, fournissant remèdes et procédés pour sauver son âme et assurer notre bonheur partout ailleurs qu'ici-bas, au sens du vieux protestantisme et, même, de certains catholiques. Nous croyons que le message de Jésus s'adresse aux individus et aux sociétés. Celles-ci n'auront paix et tranquillité dans le temps, que si elles l'exécutent. En est-il autrement, nous avouons ne rien comprendre quand on nous assure que le retour à l'Évangile est *le salut social.* Aussi bien que voudraient dire ces mots *catholicisme social* dont on use tant, s'ils ne signifiaient que l'enseignement de Jésus dont l'Église a la garde, a «les promesses de la vie présente et de la vie future», comme disait saint Paul?

Voyons de près, à ce point de vue tout spécial, le Livre qui nous a transmis les pensées et l'action du céleste Docteur.

* * *

Nous constatons d'abord que l'Évangile suppose que l'homme, instruit par le Maître, vit en société.

(1) C'est bien ainsi, d'ailleurs, que Renan paraît l'avoir compris. Voir p. 117—127.

Cette constatation a son prix, si elle nous permet d'assurer et de montrer que les leçons ne sont pas en marge des conditions d'existence de notre humanité. J'oserais affirmer qu'aucun autre enseignement religieux n'a été plus adéquat à l'état social ordinaire, plus adapté aux réalités normales et plus épanoui à leur surface, moins supraterrestre par conséquent et moins antihumain.

Il ne s'adresse pas à des isolés, à des solitaires. Il tient compte du double aspect de la personne. Je voudrais dire, si ces mots ne paraissaient barbares, de sa *socialité* et de son *individualité*. Shailer Mathews a écrit là-dessus, quelques pages pénétrantes dont je crois intéressant de traduire ici les principales idées.

«Une des caractéristiques essentielles de cet être physico-psychique, qu'est l'homme pour Jésus, est sa capacité d'immerger sa vie dans la vie d'êtres semblables, j'entends sa capacité pour la vie sociale. La vie humaine idéale comme Jésus la comprend, consiste à dépasser les limites d'une individualité égoïste. Cela ne signifie pas que je prétende que Jésus enseignait un panthéisme ou une humanité confuse, comme un genre, qui en ferait une sorte de *mélange* scolastique. La socialité ne signifie pas la disparition de l'individualité. Elle veut simplement dire que dans la pensée de Jésus, le moi est altruiste aussi bien que personnel, social aussi bien qu'individualiste . . . En un sens très-vrai, Jésus identifie les pouvoirs de l'âme qui fait de l'union avec Dieu une marque essentielle de l'homme normal, avec ceux qui font entrer l'homme normal en union avec les autres êtres humains. Si l'homme qui s'écarte du divin, est imparfait, celui-là l'est aussi qui s'écarte de ses compagnons. Partout où Jésus trace une peinture de l'homme idéal, il établit ce second élément de la double relation de la person-

nalité, non seulement comme essentiel, mais comme fondamental. L'homme parfait, s'il est fidèle à sa nature, doit vivre en associé (in fellowship) non seulement de Dieu mais de l'homme.

« Dans sa conception du royaume, on voit que l'homme devient juste, — c'est-à-dire, normal — en vivant dans un ordre social normal et juste. Cette phase nouvelle de civilisation, ensuite, n'est pas simple aggregat d'individus sans relations, mais une famille. Le Roi est Père et les sujets sont frères. Il n'est pas sans signification le fait que dans certains de ses aspects, en particulier dans celui de sa perfection, la vie d'un homme isolé reçoive peu d'attention de Jésus. . . Sa mission impliquait le salut des âmes individuelles, mais le salut pour Jésus, et ses paroles en témoignent, ne consiste pas à vivre une vie détachée. Le royaume ne peut pas plus être désintégré en vies sans relations, que la justice peut être obtenue par la société en masse. Dans cette dépendance extérieure de l'individu et de la société, Jésus reconnait clairement que la vie humaine est essentiellement sociale. . . Pour lui, l'entrée dans une société transformée, le royaume, est le but et la récompense de l'effort individuel. Il doit avant tout chercher cette entrée; par elle, il a à cueillir de vraies richesses; ne pas réussir est la plus mauvaise chance; y réussir, est la consommation du bonheur.

« S'oppose très violemment à ce point de vue la conception d'une condition basse, anormale et pécheresse du genre humain. Elle peut être définie comme une condition de relations asociales (unsocial). L'homme mauvais est un sarment mort (1), une brebis perdue, une monnaie perdue, un fils perdu (2). . . Il semblerait que pour Jésus, le péché soit le revers de la sociabilité, et une race pécheresse en tant que distincte des individus pécheurs, une

(1) Joan., XV, 6.
(2) Luc, XV, 3—32.

contradiction dans les termes. En ne suivant pas les instincts fondamentaux et les capacités de sa nature, un homme devient immédiatement égoïste, asocial et pécheur... L'exclusion du royaume est sa punition naturelle — il n'est pas capable d'être un de ses membres. Une fois, au moins Jésus pose cette donnée explicitement. Au jour du jugement, le motif sur lequel l'exclusion du royaume sera fondée, n'est autre que le défaut d'accomplissement des devoirs sociaux dans le siècle présent.

«La capacité de l'homme à s'unir avec d'autres êtres, est l'espoir de sa régénération. — L'homme imparfaitement juste aussi bien que l'homme idéal pour Jésus, est une personnalité sociale. Ce n'est pas seulement dans le glorieux siècle à venir que les hommes doivent être frères, c'est dans le siècle présent également, «un seul est votre maître», déclarait-il dans l'un de ses ordres les plus pénétrants (searching charges) à la petite troupe des disciples «et vous êtes tous frères (1).» Ce n'est pas par simple caprice verbal qu'il donnait à ceux qui voulaient accepter ses enseignements, ce nom. L'altruisme, le sacrifice personnel, fut la leçon constante que Jésus enseigna à ses compagnons. Les fils de Zebédée, extrêmement ambitieux pour monopoliser les gloires du royaume, les autres dix qui murmuraient autant par jalousie et désappointement, que par indignation à l'égard du zèle de leurs camarades, reçoivent l'ordre de servir plutôt que d'être servis (2). Dans le nouvel ordre de choses, qui doit être réalisé sur la terre, les hommes seront prochains (3) et frères. Exclure un homme d'une association de ce genre, était le réduire au degré le plus bas que comportât le vocabulaire Juif (4).

---

(1) Math., XXIII, 8.
(2) Math. XX, 20—28. Marc, X, 39—49.
(3) Luc, X, 25—37.
(4) Math., XVIII, 17. «Les gentils et les publicains.»

Être admis dans la fraternité et la filiation, était le premier pas vers une perfection future (1).»

D'autre part l'homme de l'Évangile est dans un organisme où les membres et les parties, bien que différents, tendent à un but. Il n'est pas abstrait, pour entendre la bonne parole, de son milieu. Il vit sa vie avec d'autres êtres, qui sont ses égaux, ses sujets ou ses supérieurs; avec lesquels il fait des échanges pour suppléer ses incapacités physiques, morales ou intellectuelles. Les seules données du livre saint nous permettent de reconstituer la physionomie politique et religieuse, sociale et économique, du petit peuple dont Jésus se servit pour enseigner l'humanité.

Dès les premières lignes, nous rencontrons cette superbe Rome, la maîtresse de tant de nations, qui étend son empire jusque sur la lointaine Judée. «En ce temps-là, parut un édit de César-Auguste ordonnant le dénombrement universel des peuples (2).» Pour se conformer à cet édit, Joseph et Marie, quittant Nazareth, allèrent se faire inscrire sur les registres de leur tribu à Bethléem. Là, le descendant de David vient au monde, et cette naissance extraordinaire par d'autres côtés, se range si bien dans le cadre des faits sociaux qu'elle paraît un acte d'obéissance aux prescriptions d'un prince païen. Les manifestations de la vie de Jésus et de ceux

(1) Shailer Mathews: *The social teaching of Jesus.* Ch. II. p. 18—39.

(2) Luc, II, 1, 21.

qui l'approchent se déroulent ainsi dans une trame politique et sociale très complexe. On ne les explique que si on en tient compte, tant elles sont comme enchâssées et perdues dans ses mailles. L'Évangile a soin parfois de le noter. Un commandement venu de Rome fait naître le Christ à Bethléem, mais c'est pour obéir au grand Législateur des Juifs que l'Enfant doit être circoncis huit jours après. De même, «quand fut révolu le temps prescrit par la Loi de Moïse, pour la Purification de la Mère, on porta l'Enfant à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur (1)»... «On ne retourna en Galilée, ajoute expressément St Luc, qu'après s'être mis en règle avec la loi.»

Nous savons par l'histoire que Rome conquérante, en politique avisée, ne chassait pas les autorités locales qui consentaient à la servir. Le pouvoir et l'influence lui suffisaient. Elle laissait à d'autres, noms et vaines dignités. Tandis que César-Auguste envoyait à Cyrinus, son lieutenant en Syrie, l'ordre du recensement universel, un autre prince régnait, au moins nominalement, en Judée. On l'appelait Hérode. Soutenu par les Romains, il avait pris sur le trône la place des Asmodéens (Macchabées) épuisés par leurs divisions intestines. Il commandait tout le pays en-deçà et au-delà du Jourdain. Il était Roi «quand, après la naissance de Jésus, des Mages venus de l'Orient entraient à Jérusalem» pour aller offrir leurs hommages au Fils de Marie. «Avertis

(1) Luc, II, 22, 39.

de ne point revenir vers Hérode, ils retournèrent chez eux par un autre chemin . . .» Alors l'ange apparut à Joseph durant son sommeil: «Lève-toi, prends l'Enfant et sa Mère, fuis en Égypte.» «Hérode, déjoué par les Mages, entra en fureur; se rappelant les indications qu'il en avait reçues, il ordonna d'égorger tous les enfants de Bethléem et des environs, qui n'avaient pas plus de deux ans.» Il croyait ainsi débarrasser sa dynastie d'un dangereux rival. Quelques mois après ce crime, il mourait, laissant le trône à son fils Archélaüs. L'ange, suivant sa promesse, en avertit les exilés. «S'étant levé, Joseph prit l'Enfant et sa Mère et revint au pays d'Israël où il apprit qu'Archélaüs régnait à la place d'Hérode, son père (1).» Comme lui, ce prince fut cruel et méchant. Pour le châtier, ses maîtres, les Romains, le dépouillèrent de son héritage, qu'ils incorporèrent à leur province de Syrie. La Judée eut un procurateur ou gouverneur en sous-ordre, et ce fut dès lors le même Ponce-Pilate qui joua le rôle qu'on sait au procès de Jésus. Il habitait Césarée, mais, pendant les fêtes de Pâques, il venait à Jérusalem pour mieux surveiller et contenir la foule juive qui accourait au temple de tous les points de l'univers.

Au temps où Jésus vivait retiré chez les siens, Hérode Philippe, frère d'Archélaüs, gouvernait en vice-roi l'Iturée et le nord-est du Jourdain, Hérode Antipas, la Pérée et la Galilée où se trouvait Nazarath, patrie du Messie. Celui-ci avait environ trente

(1) Matth., II, 1, 23.

ans quand, laissant son village et sa famille, il alla annoncer à Israël la nouvelle du salut. C'est «Hérode Antipas, qui, au témoignage des évangélistes, fatigué des reproches que Jean lui adressait . . .», le fit mettre en prison et décapiter pour récompenser l'habileté d'une danseuse. Nous avons montré ailleurs (1) comment la sainte audace du Baptiste et son martyre confirmaient l'enseignement de Celui dont il se disait indigne de dénouer les cordons des souliers. Pendant son ministère, Jésus guérit le fils d'un officier de son roi, malade à Capharnaüm. Parmi les femmes qui l'accompagnaient, une était l'épouse de Chusa, le propre intendant du prince. A ceux qui lui conseillaient de qitter la Galilée, le pays de cet Hérode qui parlait de le mettre à mort, il fit cette réponse vaillante, sans trop se soucier, semble-t-il, de l'importance politique du personnage: «Allez et dites à ce renard que je chasse les démons et guéris les malades, et qu'il ne convient pas qu'un prophète périsse hors de Jérusalem (2).» Cette réponse calma-t-elle la colère du vice-roi? Elle dut en tout cas exciter sa curiosité, car, plus tard, quand Pilate entend dire que le Christ est Galiléen, «il le renvoie devant ce prince qui se trouvait alors à Jérusalem, et celui-ci éprouve en le voyant une vive satisfaction. Depuis longtemps, il désirait le connaître à cause de tout ce qu'on rapportait et il espérait lui voir opérer

---

(1) *Jésus et la famille*, p. 90.
(2) Luc, XIII, 31, 33.

quelque prodige (1).» Dès ce jour, le procurateur romain et Hérode de Galilée redevinrent amis.

A César-Auguste succéda Tibère, et St Matthieu nous rappelle que «l'an 15 du règne de cet empereur, la voix de Dieu retentit aux oreilles de Jean, dans le désert.» C'est à ce chef de peuple que Jésus ordonne de rendre, comme à un maître légitime, ce qui lui appartient (2), en rêservant la part de Dieu. Les Juifs sont alors complètement sous le joug de Rome. Leurs rois, très humbles serviteurs de ses volontés souveraines, s'empressent au-devant de ses caprices pour garder un peu de prestige extérieur. Quelques années avant la mort du Christ, la Judée n'a même plus le droit de l'épée et d'exécution capitale (3). Pour se débarrasser de Lui, l'aristocratie et le sacerdoc inventent l'accusation calomnieuse qu'il s'est proclamé roi en face de César. Il fallait ce prétexte pour gagner Rome jalouse.

Le peuple qui reçoit le message de Jésus est non seulement dépendant d'une situation politique donnée, mais sa pensée et sa vie sont commandées par une religion et une morale particulières. Une lecture attentive de l'Évangile nous les fait connaître. Le monothéisme est souverain en Judée.

(1) Luc, XXIII, 8.

(2) Il ne faut point vouloir tirer de l'Évangile ce qui n'y est pas. Mais ne semble-t-il pas que Jésus ait, au moins implicitement, reconnu la légitimité de fait, des souverains de Rome? En tout cas, rien dans ses paroles ni son attitude ne montre qu'il ait douté de leur autorité. Au contraire.

(3) Jean, XVIII, 3.

L'idolâtrie, contre laquelle les grands prophètes ont vigoureusement protesté, a disparu: Jésus n'eût pas manqué d'élever la voix, s'il l'eût rencontrée. Sauf en Samarie, où l'adoration en «esprit et en vérité» ne domine pas encore, on sent que partout ailleurs Israël s'est peu à peu dégagé des conceptions trop charnelles. Le culte est florissant. Les fêtes, rappelant des souvenirs de joie ou de douleur, la Pâque, la Pentecôte, le Grand Pardon, les Tabernacles, la Consécration du Temple, sont régulièrement solennisées. Le Sacerdoce apparaît reconstitué (1). Temple et synagogues sont fréquentés. Le maître et ses apôtres s'en servent pour répandre leur doctrine et faire leur premier prosélyte (2). Un sanhédrin ou grand conseil de 71 membres, ayant à sa tête le plus souvent le grand prêtre, a charge de maintenir l'ordre et de conserver la loi. C'est lui qui fait condamner Jésus comme révolutionnaire et perturbateur de la paix publique.

L'enseignement prophétique a cessé depuis quatre cent cinquante ans, avec Malachie, laissant un long souvenir dans la mémoire du peuple. Dès qu'un homme un peu extraordinaire paraît, on s'interroge pour savoir s'il n'est pas prophète. Les scribes le remplacent. «Espèces de jurisconsultes, de prédicants, et de maîtres ès sciences, ils régentent les écoles, les tribunaux et les synagogues. Leur manière

(1) Luc, I, 58.

(2) Matth., IV, 23; IX, 35; Marc, I, 39; Luc, IV, 5; Jean, VI, 60; XVII, 20; *Actes*, XIII, 5.

d'instruire est l'entretien et la conversation; ils décident d'après l'opinion des vieux maîtres. Ainsi se forment les prétendues «traditions», les «dires humains», qui affaiblissent les grandes Vérités et l'esprit de la Loi. Ils la surchargent d'additions et d'inventions bizarres, la dénaturent et souvent la faussent (1). Au lieu de conserver et de faire connaître son sens, ils s'appliquent à l'obscurcir et à fermer les écritures (2).»

Jésus traite souvent avec ces «éplucheurs de syllabes», comme il apparaît dans l'Évangile. Il se trouve aussi en face de deux sectes politico-religieuses qui se disputent la direction de la conscience juive: la secte des sadducéens et celle des pharisiens. Les premiers, nés du contact d'Israël avec le paganisme, sont les libres penseurs et même les matérialistes du temps. Ils nient la spiritualité et l'immortalité de l'âme, la résurrection des morts, le monde des esprits (3). Cependant ils demeurent attachés à l'essentiel de la Loi, observent la circoncision, le sabbat, les fêtes. Aristocrates, grands fonctionnaires et riches pour la plupart, le peuple les subit, mais ne les aime pas.

Les pharisiens, au contraire, représentent le parti religieux national. Ils prétendent continuer ces vieux zélotes qui, depuis l'exil, s'étaient attachés à conserver la Loi pure de tout mélange. Scribes, pour

(1) Marc, VI, 8; Matth., XXII, 4.
(2) Meschler: *Das Leben Unseres Herrn J. C.*, I Bd., S. 11.
(3) *Act.*, XXIII, 28.

la plupart, ils l'expliquent en des commentaires infinis et la torturent, jusqu'à en exprimer des prescriptions qu'elle ne renferma jamais. Elle est pour eux dans sa lettre, un fétiche. Ils la réduisent à de simples pratiques extérieures: ablutions fréquentes, lavement des coupes, des aiguières, des lits (1). Le pharisien fait de la religion un geste plutôt qu'une conviction et un mouvement intime de l'âme. Lui, si empressé à mettre des fardeaux sur les épaules, ne les touche même pas du bout des doigts. Ambitieux, sensuel, il accommode à son libertinage et à son goût de dominer, les doctrines primitives sur les vœux, les serments, le lien matrimonial (2).

L'Évangile nous présente enfin un milieu économique et social qui enveloppe et influence tous les auteurs du drame divin. On y voit une hiérarchie d'autorités assez fortement constituée; un César, des vice-gouverneurs, des vice-rois; toute espèce de fonctionnaires, des employés du fisc, des magistrats, des simples soldats et des officiers, des prêtres et des grands Pontifes. On y distingue une aristocratie et une plèbe paysanne adonnée à l'agriculture, particulièrement au soin de la vigne; des travailleurs et

(1) Matth., XV, 1.

(2) Voici comment Bossuet parle des pharisiens; «Ils voulurent gouverner et se donnèrent un pouvoir absolu sur le peuple; ils se rendirent les arbitres de la doctrine et de la religion, qu'ils tournèrent insensiblement à des pratiques superstitieuses, utiles à leur intérêt et à leur domination qu'ils voulaient établir sur les consciences, et le vrai esprit de la Loi était prêt de se perdre.» (Bossuet: *Discours sur l'Histoire universelle*, part. II. c. XVII.)

des paresseux, la parabole des dix talents le prouve bien. On n'a pas assez remarqué que la plupart des paraboles étaient empruntées à l'état social ou économique de la Judée. L'enfant prodigue, l'économe infidèle, Lazare et le mauvais riche, les ouvriers de la vigne, le festin nuptial supposent et expriment une civilisation avancée. Jésus a à faire avec de grands propriétaires, peut-être même avec des financiers comme Lazare, Simon le Pharisien et ce jeune homme qui recula devant l'obligation du dépouillement. Mais il traite surtout avec des pauvres. Ils se pressent autour de lui, pour entendre une parole de consolation (1).

---

(1) Sur cette question de la pauvreté et de la richesse au temps de Notre-Seigneur, voici une page du professeur Harnack, qui semble mettre les choses au point et qu'on lira avec intérêt.

«Les circonstances sociales, où l'on se trouvait en Palestine au temps de Jésus et longtemps avant lui, nous sont imparfaitement connues. Nous pouvons cependant en fixer quelques traits saillants et notamment constater deux choses:

«1° Les hautes classes, où figuraient au premier plan les pharisiens et les prêtres — ceux-ci avaient rang parmi les autorités civiles — ne s'intéressaient que faiblement aux nécessités du pauvre peuple. Il se peut que les classes élevées n'aient pas été beaucoup plus dures qu'elles ne le sont chez tous les peuples et à toutes les époques, mais elles étaient dures. Elles avaient poussé si loin le souci du culte et de la justice rituelle, qu'il avait étouffé chez elles tout sentiment de miséricorde pour les malheureux. L'oppression et la tyrannie des nobles fournissaient depuis longtemps un thème ininterrompu, fécond, aux plaintes des psalmistes et des âmes sentimentales. *Jésus n'aurait pas parlé des riches, comme il l'a fait, si les riches n'avaient pas trop négligé leur devoir.*

Telle est la société où le Maître vit une existence ordinaire et où il donne son enseignement. Pour le comprendre, il faut avoir présent ce milieu politique, religieux et économique. Jésus parle à des sujets de Pilate et d'Hérode, à des gens qui

---

«2° Dans le peuple des opprimés et des malheureux, dans cette masse considérable des nécessiteux et des déshérités, parmi ces nombreuses gens pour qui la «misère» était synonyme de «vie», oui, pour qui souvent la misère était la vie même — dans cette foule, nous le reconnaissons volontiers, il se forma alors des groupes qui, avec une sorte de frénésie, avec un espoir inébranlable, *s'accrochèrent* aux promesses et aux consolations de leur Dieu appelant dans l'humilité et la patience le jour où leur arriverait la délivrance. Souvent trop misérables pour être en mesure de bénéficier des moindres avantages de la religion, opprimés et foulés aux pieds, vexés par l'injustice, ils ne pouvaient fixer les yeux sur le temple, mais ils se tournaient vers le Dieu d'Israël à qui ils adressaient de brûlantes prières: «O gardien, la nuit est-elle sur le «point de finir?» Ils ouvraient donc leurs âmes par rapport à Dieu et dans plus d'un psaume, dans la littérature juive postérieure aux psaumes et apparentée avec eux, on rencontre le mot «les malheureux», sans rien de plus, pour désigner les cœurs sensibles qui attendaient la consolation d'Israël. Jésus, à son arrivée, trouva en usage cette façon de s'exprimer et l'adopta. D'où il suit que, *quand dans l'Évangile nous rencontrons l'expression «les malheureux», nous devons aussitôt penser aux malheureux, économiquement parlant.* En fait, la pauvreté économique, l'humilité religieuse, l'ouverture de l'âme — contrastant avec les sublimes «exercices de piété» des pharisiens et avec leur routine «dans la justice» — se trouvaient alors *généralement* réunies. *Généralement*, car il est clair que nous ne devons pas purement et simplement transporter dans l'état social de ce temps nos catégories d'aujourd'hui «riches et pauvres». *Cependant, nous devons rappeler que ce mot «pauvre» règle générale, renfermait l'idée de nécessité économique.*» — *Das Wesen des Christenthums.*

n'ont pas sur la morale ou le dogme les mêmes idées, qui n'exercent pas les mêmes fonctions, possèdent plus ou moins de biens. Il ne s'élève jamais contre ces contingences, il ne les écarte pas. Elles expliquent, éclairent ses paroles qui en sont souvent le prolongement et comme l'efflorescence. La preuve qu'il ne veut point instruire et former simplement des anachorètes: à plusieurs reprises il ditnettement ce qui lui déplaît dans ses coassociés, sans leur demander d'aller au désert avec les Esséniens (1), Il ne se pro-

---

(1) «Si l'Évangile répudie les observances pharisiennes, à plus forte raison est-il étranger au pur ascétisme que pratiquent, au désert, ces pharisiens puritains, dissidents, qui portent le nom d'esséniens. Nulle part ils ne sont mentionnés dans le Nouveau Testament, et ils ne sont connus que par Josèphe, par Philon, par Pline l'Ancien. Les historiens les représentent vivant comme des cénobites sur les hauteurs au-dessus de la Mer Morte et des ruines d'Engaddi, travaillant aux champs comme des Trappistes, com.e eux vêtus de robes blanches, comme eux formés en communautés où l'on n'entre qu'après un noviciat. Les esséniens sont des pharisiens fidèles au légalisme le plus étroit, les sacrifices exceptés. Ils sont surtout des ascètes voués à la continence, au végétarisme, à la pauvreté volontaire: «*Gens mira*, écrit Pline, *sine ulla femina, omni venere abdicata, sine pecunia, socia palmarum.*» Le bon Pline *(Hist. nat. V. 17.)* attribue à cette «*gens æterna in qua nemo nascitur*», un millier d'années d'existence, en quoi il se trompe fort: l'essénisme est un éphémère et tardif essai juif de cénobitisme. Mais l'Évangile n'a rien de l'essénisme. A en croire un historien récent, la doctrine catholique affirmerait que les moines seuls imitent le Christ et que la vie chrétienne a son expression véritable dans la *vita religiosa*. Qu'un homme qui a tout quitté pour suivre le Christ,

nonce ni contre Hérode, ni contre Pilate, ni contre César, ni contre la synagogue, mais bien contre ceux qu'il estime plus dangereux à l'ordre moral et social : ces pharisiens qui, corrompant l'idée de la religion, «paraissent justes aux yeux des hommes, mais au dedans sont pleins d'hypocrisie et d'iniquité» ; ces prêtres qui, tout entiers à eux et à un culte extérieur, oublient le grand devoir de l'aide mutuelle et sont moins ses disciples que le pauvre Samaritain qui s'en souvient; ces riches, qui, estimant la terre et la société créées pour leur seule utilité, laissent mourir de faim à leur porte les Lazare. Jésus recommande de payer le tribut,

son maître, soit semblable par là aux premiers disciples, c'est ce que cet historien aurait mauvaise grâce à nier. Et qu'il y ait plus de ressemblance extérieure entre un religieux, pauvre, chaste et mortifié, et Jésus, qu'il ne viendra à la pensée de personne d'en découvrir entre Jésus et un riche commerçant de Hambourg ou de Chicago, vivant avec sa famille dans un luxueux confort, ce que Mr Harnack ne niera, espérons-le, pas davantage. Laissons là ces querelles confessionnelles. L'ascétisme n'est pas un commandement de l'Évangile mais il suffit que l'Évangile révèle au monde l'éminente dignité des pauvres, le bonheur de donner par pure charité, la joie de tout quitter pour suivre Jésus, le crime du scandale et du regard mauvais, pour que la pauvreté volontaire, la virginité volontaire, l'ascétisme, aient une raison d'être que l'Ancien Testament ne leur donna jamais. La croix du Sauveur, qui est un évangile aussi, fera le reste, et inspirera les renoncements et les sacrifices dont la lettre de l'Évangile écrit ne contient pas le commandement. La vie sociale ne perdra rien à ces surérogations exceptionnelles qui sont le sel de la terre.» Mgr. Batiffol : *Enseignement de Jésus*, p. 137, 138. — Sur l'essénisme consulter une étude de M. Ermoni : *Revue des questions historiques*, 1 janvier 1908.

de donner à l'ouvrier son salaire, d'obéir à l'autorité, de faire ce que disent les prêtres, non ce qu'ils font. Il va à des noces; il s'explique longuement, fortement, sur l'acte constitutif de la famille, cette première cellule sociale; il remplit ses devoirs de fils, nous l'avons vu, et ses devoirs de citoyen, nous le verrons. Non, rien n'indique qu'il ait eu l'intention de détourner l'homme de la société, pour le jeter dans la solitude (1). J'oserai dire que, partant de ce fait indiscuté et admis, qu'il est un être social, son enseignement tend à le perfectionner, à l'éduquer dans ce sens. Il vise principalement à faire de lui un citoyen du ciel, mais il n'ignore pas qu'il doit auparavant être un citoyen de ce monde, où «la volonté du Père doit s'accomplir comme là-haut». Même les conseils qu'il donne de se détacher des biens terrestres, ne peuvent être tenus pour des principes antisociaux, comme semble le supposer une explication étroite et simpliste, nous le montrerons. L'homme est un être social, un ζωον πολιτικον, voilà le postulat fondamental de la Doctrine de Jésus, qu'elle concerne la vie ordinaire ou l'état de perfection.

---

(1) Quand il s'écrie: *Væ mundo!* ce n'est point la société qu'il a en vue, mais comme nous l'avons indiqué ailleurs, cet ensemble de lois et de maximes, de moyens et de buts, qui, grâce au mauvais ou à la nature rebelle, s'opposent à la souveraineté de l'Idée divine en l'homme. Ailleurs ne dit-il pas, s'adressant à son Père: «*Je ne vous demande point de les retirer du monde, mais de les préserver du mal.*» (Jean, c. XVII, 15.)

«Si quelqu'un veut plaire à Jésus, dit St Chrysostome, il doit avoir soin de ses brebis, se préoccuper de l'utilité publique et avoir le souci du salut de ses frères. Il n'y a pas d'obligation qui tienne plus à cœur à Dieu, aussi dit-il quelque part: Simon, Simon, Satan t'a réclamé pour te cribler comme le blé; mais j'ai prié pour toi, pour que ta foi ne défaille point. Comment me paieras-tu ce soin et cette sollicitude? Il exige le même souci qu'il a eu pour nous. Et toi, dit-il en effet, t'étant un jour retourné, confirme tes frères. Pour montrer et prouver qu'on est le fidèle et l'ami du Christ, le meilleur moyen est de prendre soin de ses frères et de se préoccuper de leur salut. Entendez cela et vous moines installés au sommet des montagnes et vous qui de mille manières êtes crucifiés au monde. Vous devez selon vos forces, aider les chefs des églises et alléger leurs charges par leurs prières, leur douceur et leur charité. Sachez que si vous ne vous ingéniez pas à aider ceux qui sont exposés par la volonté de Dieu à tant de dangers, qui ont sur leurs épaules la charge de tant de fardeau, à les aider de toutes les manières possibles, et quoique vous habitiez loin, vous êtes responsables de leurs échecs et toute votre sagesse s'est brisée contre un écueil. (1).» Celui-là serait donc un triste moine qui, en temps de peste, demeurerait retiré en son désert, sous le beau pré-

(1) St Chrysostome: *Sermo de Sº Philogono.*

texte de mieux servir Dieu et de ne point se perdre parmi ses semblables. L'on peut même affirmer qu'il n'est pas disciple complet de Jésus, l'anachorète qui n'apporte à la société aucun avantage, et encore alors, il reste vrai que sa vie n'est pas la vie commune et ordinaire, objet principal de l'enseignement de Jésus, qui ne voulut jamais former une caste d'Esséniens.

Le moine, les stylites, les anachorètes n'étaient donc pas disciples de Jésus...? Leur vie ne semble point la vie normale telle qu'elle se déroule dans l'Évangile, où nous voyons le Maître manger, boire, parler comme les autres, travailler dans un atelier, vivre en société avec ses compatriotes. Ces moines furent disciples de Jésus, non parce qu'ils fuyaient le commerce des hommes, mais parce qu'ils voulaient leur être utiles, en *se sanctifiant pour eux*, à l'exemple du Rédempteur, en leur montrant que tout nécessaires que soient les biens de ce monde, il faut cependant les subordonner à la recherche du Bien suprême. D'ailleurs, n'avaient-ils pas eux-mêmes besoin de la société humaine? La question du miracle à part, le corbeau qui nourrissait Antoine au désert, eût-il trouvé le pain, s'il n'y avait pas eu des agriculteurs et des boulangers? A parler strictement, on ne devient moine que parce qu'on est dans une société qui le permet. Le moine lui doit sa naissance (par la famille) et son développement physique, intellectuel et moral. Sans le milieu social, conservateur et dépositaire des idées chré-

tiennes, il eût difficilement conçu une existence plus parfaite. Le moine vivant en communauté est un être social, soit vis-à-vis de ses coassociés, soit par rapport à la société extérieure dont il dépend et à laquelle il est rattaché de bien des manières. L'anachorète lui-même est un être social, car vivant loin des hommes, il n'est pas dispensé du précepte de l'amour du prochain. Il doit prier pour lui, communier aux mérites des saints et, s'il le faut, quitter sa solitude pour aller au secours de l'Église et de la société menacées. Ainsi faisaient les grands moines, Antoine et Bernard. Il est tenu, comme les autres, par les devoirs de justice et de charité.

« Dans le Christianisme, écrit Champagny, même malgré le préceptes d'abnégation dont il est plein, la vie monastique n'est pas imposée à tous. La dépendance, le célibat, le dépouillement sont des choses qu'on n'impose pas à l'homme ; il faut qu'il les ait embrassées par un choix libre, sincère, réfléchi. Mais si cette vie est volontaire, elle sera rare ; ce retour à la primitive égalité ne sera qu'une exception même dans le monde chrétien. Dans les pays et dans les siècles les plus fervents, ce seront des sociétés à part, exceptionnelles, isolées, jetées au milieu du désert du monde comme les oasis de la perfection chrétienne. Elles vivront au milieu du monde, et ce monde leur sera matériellement nécessaire, ne serait-ce que pour les recruter, de même qu'elles seront moralement, quelque fois même matériellement, utiles et nécessaires au monde.

«Au jour du plus grand zèle monastique, Eustathe viendra dire que le mariage est une ignominie, la manducation des viandes un abus, le renoncement aux richesses un devoir strict, l'abandon de la famille la seule voie du salut, la *gansape* du moine le seul habit des Chrétiens; il fera révolter, sous prétexte de perfection, l'esclave contre le maître, le fils contre le père, la femme contre le mari; il fuira la société des hommes et nature, les saintes réunions où on offre les sacrifices sur le tombeau des martyrs: Eustathe sera condamné (1). La secte des *Apotactiques* refusera toute espérance de la vie éternelle à celui qui ne vit pas dans la pauvreté et le célibat: cette secte sera également condamnée (2). La vie monastique est le *summum* du Christianisme; ce n'est pas tout le Christianisme; c'est l'inauguration la plus complète qui se puisse faire de la communauté entre les hommes. Mais cette communauté toute volontaire, toute exceptionnelle, ne saurait être ni le fait du genre humain tout entier qu'elle condamnerait à s'éteindre, ni d'une nation, ni d'une cité, ni d'un village (3).»

---

(1) Augustin: *De hæres.* 40. *Epist. Hæres* 61.

(2) Conc. Gangrense (circa ann. 334).

(3) Franz de Champagny: *La Charité chrétienne*, p. 27. Paris 1855. — Parlant de saint Antoine, Newmann dit: «C'est une grave erreur de supposer qu'il soit nécessaire pour servir Dieu convenablement de sortir complètement du siècle et de vivre dans la retraite. Le christianisme est vraiment une religion pour tous; pour ceux qui s'adonnent aux affaires, pour les riches et les puissants aussi bien que pour les pauvres.» Newmann — *Saints d'autrefois.*

Chapitre II

Les enseignements concernant l'individu semblent l'atteindre surtout sans sa modalité sociale

SOMMAIRE. 1° L'humilité, pour Jésus, doit se vivre et s'exercer dans les rapports sociaux et humains. — 2° Le scandale est, à ses yeux, le péché social par excellence. — 3° Le Sermon sur la Montagne prêche surtout des vertus sociales. — 4° L'abnégation, cette vertu si complètement chrétienne, est la condition des autres vertus sociales. — L'égoïsme, vice antisocial. — 5° Le péché semble, aux yeux de Jésus, un mal viciant surtout la personne dans sa modalité sociale; le Jugement dernier. D'ailleurs, existe-t-il, de péché sans rapport au prochain? Quelques idées de Paul Lapeyre. «Celui qui n'aime pas Dieu n'aimera que lui-même» (Bossuet). — Donc, pour Jésus, la société est le complément nécessaire de l'individu. — D'ailleurs, n'admet-il pas, et, en un sens, n'exige-t-il pas la famille, cette petite société autour de laquelle la grande se construit?

Si le postulat fondamental de la doctrine de Jésus est que l'homme est un être social, que deviennent nos affirmations antérieures? N'avons-nous pas dit (1) que Jésus, à l'encontre de nos modernes réformateurs, s'occupe d'abord de l'individu et en lui de ce qu'il a de plus intime? — Nous ne retirons rien de ce que nous avancions. Il reste vrai «que Jésus réforma la société en s'appliquant d'abord à réformer l'individu». Seulement, qu'on n'oublie pas que cet enseignement s'adresse à lui dans sa réalité de personne humaine, constituée par deux modalités logiquement distinctes, mais mêlées et confondues dans l'existence personnelle (2). La modalité stricte-

(1) Cf. *Jésus et l'Individu.*

(2) Ceci n'étonnera pas, si l'on sait que les rapports ne chan-

ment individuelle, qui s'entend du moi dans ses relations avec lui-même et avec Dieu, et la modalité sociale, enracinée sur un tronc identique, le moi, envisagé ici, dans ses rapports avec les créatures raisonnables. Et l'on peut montrer que l'enseignement évangélique, en apparence le plus individualiste, suppose et exprime ce double aspect.

Pour ne rien outrer, nous soutenons que *la plupart* des préceptes visant plus directement l'individu, le concernent si on y regarde de près, comme atteignant sa fin supraterrestre en vivant en compagnie de ses semblables. Cela veut dire que même les vertus chrétiennes qui n'ont pas pour objet direct un bien social, sont fonction du temps et de l'éternité, du fini et de l'infini, de Dieu et des hommes.

L'humilité fondée sur la dépendance de la créature

---

gent pas *réellement* les termes. L'homme étant, par définition, un être social, il le demeure quand il rend à Dieu les devoirs d'adoration. Il ne peut se dédoubler. C'est tout lui-même dans sa complexité, qui adore son créateur. Sinon, il faudrait admettre que, comme entité sociale, il est dispensé de reconnaître le souverain domaine de Dieu, suprême Vérité et suprême Justice. Et n'est-ce pas ici peut-être la racine de l'erreur libérale? On semblait oublier que l'homme vivant est un principe d'action indivisible. Il n'a pas des obligations d'intérieur et d'extérieur indépendantes. Il se doit à la fois à Dieu à lui-même et aux autres. Ses actes sont d'une personne dont on peut considérer abstraitement les modalités, mais celles-ci ne constituent pas deux natures, deux directions opposées. Aimer Dieu, c'est tendre directement vers le Souverain Bien, mais en même temps se perfectionner pour soi-même et pour les autres. «*Pro eis sanctifico meipsum!*»

au Créateur, s'exerce cependant, d'après Jésus, dans les rapports sociaux et humains. «Prenez garde de faire vos bonnes actions devant les hommes, afin d'être remarqués (1).» Celui-là donc est humble qui agit suivant sa conscience et ne s'inquiète pas des regards, car ce n'est pas la louange qui fait le mérite de l'action, mais sa valeur intrinsèque et, pour ainsi parler, d'intérieur. Cette action peut cependant avoir et a le plus souvent pour fin un bien social. «Si tu fais l'aumône, ne sonne pas de la trompette devant toi, pour être honoré des hommes. Que ta gauche ignore ce que fait ta droite, afin que ton aumône reste dans le secret.» «Si quelqu'un veut être le premier, qu'il soit le dernier et le serviteur de tous (2).» «Aux festins», et par là on entend les divers rapports sociaux, prenez la dernière place. Incliner intelligence et volonté devant le souverain Maître, avoir des sentiments bas de soi-même, n'est pas toute l'humilité chrétienne, qui doit s'exercer, se vivre pour s'éprouver, avec nos semblables. Elle consiste à aller droit son chemin, à faire son devoir sans égard aux approbations ou aux blâmes. Mais si le bien des associés l'exige, alors mettons nos bonnes œuvres sur le chandelier, non pas pour être remarqués, loués, mais pour qu'ils les voient et en profitent. *Ut videant opera vestra bona* (3). Le type

(1) Matth., C. VI, 1.

(2) Matth., VI, 4.

(3) L'orgueil pharisaïque peut être le fait des corps sociaux aussi bien que des individus. Les nations protestantes qui méprisent

de l'orgueilleux pour Jesus est ce pharisien (1) qui parade avec sa justice de surface et méprise le publicain qui, conscient du tort fait aux autres, se frappe la poitrine. Cette humilité, qui abaisse l'homme devant Dieu et ses semblables, est le solide soutien de l'égalité sociale et politique.

Le scandale ne semble-t-il pas à Jésus le péché social par excellence? «Malheur au monde à cause de ses scandales», malheur à la cité du mal à cause de ceux qui détournent leurs coassociés de la voie du bien. Nous le disions précédemment, «le scandaleux commet un double vol: il dérobe à la fois un

---

les peuples catholiques ne font pas preuve de beaucoup d'humilité chrétienne. «Elle est, disait le cardinal Wiseman, une vertu sociale et nationale, aussi bien qu'une vertu personnelle. On vante les peuples protestants comme les merveilles du monde, en raison de leurs progrès scientifiques. On laisse dans l'ombre les découvertes catholiques qui leur ont permis de s'élever si haut... Nous ne connaissons que trop les manifestations de cet orgueil intellectuel... Mais je crois, et il faut maintenir que le vrai mérite est toujours et partout modeste... L'affirmation arrogante qu'on marche pour la culture et autre chose, à la tête de l'humanité, ne fait qu'entretenir l'orgueil, le vice auquel le cœur humain est si porté, et qui n'a pas besoin pour se développer d'une culture particulière.» (Cardinal Wiseman, *Mélanges*, 1er vol., 3e article.)

(1) «Deprædari desiderat qui thesaurum publice portat in via. Hoc autem dico, non ut proximi opera nostra bona non videant cum scriptum sit: «Videant opera vestra bona et glorificent Patrem vestrum, qui in cœlis est.» Sed ut per hoc, quod agimus, laudes exterius non quæramus. Sic autem sit opus in publico, quatenus intentio maneat in occulto: ut et de bono opere proximis præbeamus exemplum, et tamen per intentionem, qua Deo soli placere quærimus, semper optemus secretum.» (*Homilia* 11 sancti Gregorii, Papæ, *in Evangelium.*)

lambeau de sa dignité et un lambeau de celle du prochain». Il fait tort à lui-même et il fait tort à la société dont il pervertit les membres. Et plus sa parole et son exemple en imposent, en raison de sa situation, plus est grand le dommage causé, surtout si celui qu'il entraîne est comme l'enfant, un être faible et sans défense. Véritable empoisonneur du corps social, il accomplit d'autant plus sûrement son œuvre destructive, que le membre qui reçoit le poison ne peut s'en garantir et le rejeter.

Le sermon sur la montagne, sublime exhortation adressée à une multitude humaine, prêche surtout des vertus sociales, j'entends des vertus ayant pour objet nos relations avec les hommes et notre attitude devant les biens terrestres. «Bienheureux les pauvres en esprit, le royaume des cieux est à eux... Bienheureux les affamés et les assoiffés de justice: ceux-là seront rassasiés... Bienheureux ceux qui ont pitié des autres (ελεημονες), car on aura pitié d'eux... Bienheureux les ouvriers de paix (εἰρηνοποιοί), on les appellera fils de Dieu... Bienheureux les persécutés pour la justice: à eux appartient le royaume des cieux... Malheur à vous, les riches, car vous recevez votre consolation... Malheur à vous les rassasiés, vous aurez faim (1).»

L'abnégation, cette vertu si complètement chrétienne (2), est en même temps la grande vertu sociale.

(1) Matth., v. 2, 12; Luc, VI, 24, 26.

(2) «La foi chrétienne ne peut se mesurer qu'au vrai caractère de notre renoncement à nous-même. Si elle ne produit pas en nous

Elle soutient toutes les autres : la solidarité, la justice, l'égalité, la fraternité, le dévouement s'effondrent là où elle manque. Celui-là fut un bienfaiteur insigne de la société, qui inculqua fortement à l'homme l'obligation de se quitter, de se détacher de lui-même pour aimer son Dieu et son semblable. Il brisa l'enveloppe concentrique qui le tenait renfermé en son moi solitaire et l'empêchait de rayonner. L'égoïsme est, par définition, le vice antisocial. Il écarte l'homme de l'homme ou l'incline à ne chercher que lui en eux. Là où il règne, tout intérêt étranger est secondaire et méprisable. L'égoïste ne fera même point à autrui ce qu'il souhaiterait qu'on lui fît, car s'il veut avoir les hommes à son service, il ne consent pas à s'abandonner pour aller à eux. Il attend des sacrifices et nombreux, mais il lui est pénible, il tient même pour inutile d'en offrir. Les sociologues ou les moralistes ont beau prêcher la justice sociale ou la solidarité, ces grandes et nobles vertus resteront un rêve, tant qu'on ne se résoudra pas à les appuyer sur le renoncement volontaire et spontané. Il est le fondement de l'ordre social. Là où il manque, il n'y a plus qu'un troupeau, où chacun cherche à se repaître à sa faim, sans souci du voisin et souvent à ses dépens (1). Les intérêts particuliers, les aises deviennent l'unique règle de la conduite.

---

l'esprit de sacrifice et d'équité, elle n'est qu'une mensongère fiction.» (Herron : *Christianisme social. La vraie foi*, p. 150.)

(1) La plupart des ennuis viennent à l'homme de son semblable. S'il ne les accepte pas, sans se plaindre, ou se révolter, toutes

L'oubli de soi est encore l'indispensable condition d'une économique réglée, et où les inégalités ne soient pas criantes. Si l'homme ne sait limiter sa soif et son appétit de jouissances ou de luxe, il n'aura jamais assez de richesses alors que, à côté de lui, beaucoup manqueront du pain qui les arracherait à la mort. On l'a dit: «Renoncer à sa volonté et aux biens de ce monde, est plus que le fondement de la vertu individuelle. C'est le moyen nécessaire de conserver et de promouvoir le bien-être matériel et le progrès des peuples. Même l'économiste s'élève contre les dépenses improductives, il combat le luxe et démontre l'utilité de l'épargne. Il suppose donc, comme la religion, le renoncement; comme elle, il exige le sacrifice,

---

les fois que la justice n'est pas clairement intéressée, la société devient impossible. C'est en ce sens qu'il faut peut-être entendre les paroles de Jésus: «Ne résistez pas au méchant. Si l'on vous frappe sur la joue droite, présentez-lui la gauche.» N'y a-t-il pas là une belle leçon de cette tolérance, sans laquelle les hommes ne sauraient vivre ensemble? Elle a son excercice, toutes les fois qu'une résistance directe est ou impossible ou nuisible, non seulement à nous, mais à d'autres, qui, ne la comprenant pas, s'en scandaliseraient. Relever une injure est parfois plus dangereux socialement que la laiser passer. Il peut même se présenter des cas, où il soit préférable d'abandonner ce que nous croyons être le mal à sa propre destinée, afin qu'il se détruise de ses propres mains. Et cela semble vrai surtout de certains maux sociaux. «La doctrine de Jésus sur la non-résistance, dit Herron, ne fut pas du piétisme, mais la très vive et très claire vue de la loi du progrès social.... Si nous savions laisser le mal seul dans sa voie, il arriverait à une fin (1).»

quoiqu'il ne vise que le progrès industriel et le développement du bien-être (1).»

Qu'on réfléchisse et l'on verra que le péché, ce qui souille l'individu et l'écarte de Dieu, apparaît dans les paroles de Jésus, un mal viciant la personne, surtout dans sa modalité sociale. N'est-il pas étrange qu'à cette revue dernière qui se fera des actions de chacun, le juge semble ne tenir compte que des rapports de ces actions au prochain: «Venez-les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde. J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'étais étranger, et vous m'avez amené avec vous; nu, et vous m'avez couvert. J'étais malade, et vous m'avez visité; en prison, et vous êtes venu à moi..., car chaque fois que vous avez fait cela à l'un de ces plus petits, qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait (2).» Entendons les terribles ana, thèmes contre les pharisiens. Ne sont-ils pas principalement la condamnation de leur égoïsme et de leur sans-gêne envers leurs semblables? «Dieu a dit par Moïse: *Honore ton père et ta mère*..., mais, selon vous, pour qu'un homme soit dispensé d'honorer son père ou sa mère il suffit qu'il leur dise: «Tout ce que j'ai, qui pouvait vous être utile, je

(1) Pesch: *Die sociale Befähigung der Kirche*, p. 252. — Dans mon livre *l'Égoïsme Humain*, j'ai essayé de mettre en pleine lumière les idées que je ne fais qu'indiquer ici. — En vente chez Tralin, 12, rue du Vieux-Colombier, Paris.

(2) Matth., XXV, 31, 41.

l'ai voué à Dieu.» Et vous n'autorisez pas même cet homme à rien faire de plus pour son père ou pour sa mère (1)» ... «Malheur à vous, pharisiens hypocrites, car vous fermez aux hommes le Royaume des cieux ... Vous dévorez les maisons des veuves..., malheur à vous, guides aveugles..., hypocrites, vous acquittez la dîme de la menthe.... et vous négligez les points les plus graves de la Loi; la justice, l'amour de Dieu, la miséricorde, la fidélité (2).» «A vous aussi, docteurs de la Loi, malheur ! Vous accablez les hommes de fardeaux durs à porter, et vous, vous ne touchez pas à ces fardeaux du bout des doigts (3).»

Existe-t-il, en rigueur, de péché strictement individuel et sans rapport plus ou moins direct au prochain? Paul Lapeyre dans ce travail touffu, désordonné, violent parfois, mais souvent pénétrant et qui fait penser, sur le *Catholicisme social* (1896), intitule le chapitre X du Tome II ainsi: *Toutes les fautes se ramènent aux fautes contre le prochain.* Après avoir cité une page de St Thomas que je donne en note (4) et où il croit trouver une con-

(1) Marc, VII, 10, 13.

(2) Matth., XXIII, 23.

(3) Luc, XI, 46.

(4) Le docteur angélique se demande quelle est la raison de mérite ou de démérite d'un acte humain, en tant que celui-ci est bon ou mauvais, et il répond: «Le mérite et le démérite d'un acte se rapportent à la rétribution que cet acte reçoit, selon la justice, en tant qu'il est utile ou nuisible au prochain. Il faut considérer que chaque homme vivant en société est, d'une certaine manière,

firmation de sa doctrine, il la propose et la prouve en ces termes dont voici l'essentiel.

«Les devoirs que nous avons envers nous-mêmes peuvent se ramener à nos devoirs envers le prochain. Faisant partie integrante de la société, nous n'appartenons pas exclusivement à nous-mêmes. En nous détruisant, nous détruisons une valeur sociale, un être qui ayant reçu de la société presque tous les éléments de sa vie, doit à cette même société tous les fruits de sa vie. En se donnant la mort, on prive la société d'une récolte dont elle avait fourni la semence, on est un voleur... Les devoirs

---

une partie et un membre de la société tout entière. Quiconque donc fait quelque chose pour le bien ou le mal d'un membre de la société, influe par là même sur la société tout entière, de même que celui qui blesse la main, blesse par là même l'homme à qui cette main appartient. Lors donc que quelqu'un fait du bien ou du mal à une personne, son acte prend le caractère de mérite ou de démérite sous un double rapport: d'une part, en ce qu'il lui est dû une rétribution par chacune des personnes qu'il oblige ou qu'il offense; d'autre part, en ce qu'il lui est dû une rétribution par la société tout entière. Lorsque quelqu'un coordonne directement son acte pour le bien ou le mal de la société entière, il lui est dû une rétribution, d'abord et principalement par la société entière, secondairement par tous les membres de la société. *Lorsque quelqu'un fait quelque chose qui tourne à son propre bien ou à son propre mal, il lui est dû aussi une rétribution, en tant que cet acte tourne au bien ou au mal commun, parce que l'auteur est lui-même un membre de la société.* L'homme, en tant qu'il est solidaire de la communauté dont il fait partie, acquiert du mérite ou du démérite dans la mesure où il dispose ses actes bien ou mal, ainsi que dans la mesure où il use bien ou mal des facultés qu'il doit employer au bien de la communauté. *Le bien ou le mal que chacun se fait à soi-même rejaillit sur la communauté.*»

St Thomas se demande ensuite si l'acte humain, en tant qu'il est bon ou mauvais, prend un caractère de mérite ou de démérite

que nous avons envers nous-mêmes ne pouvant pas se rapporter aux créatures extra-terrestres, sur lesquelles nous n'avons aucune action, ni aux créatures terrestres inférieures qui sont soumises à notre domination dans les limites de l'utilité sociale, ni à nous-mêmes parce que nous serions les arbitres de notre propre loi, se rapportent évidemment à notre prochain. En effet, à cause de notre caractère social, notre volonté bonne ou mauvaise engendre inévitablement le bonheur ou le malheur du prochain. La loi supérieure qui nous gouverne et qui régit nos devoirs envers nous-mêmes, s'identifie avec notre société...

«Les devoirs que nous avons envers Dieu ne s'arrêtent

---

vis-à-vis de Dieu, et il répond. «L'acte d'un homme a un caractère de mérite ou de démérite selon qu'il se rapporte au prochain, soit en raison de lui, soit en raison de la communauté. Sous ces deux rapports nos actes bons ou mauvais ont un caractère de mérite ou de démérite vis-à-vis de Dieu. A cause de lui, en tant qu'il est la dernière fin de l'homme; car il est nécessaire que tous les actes se rapportent à leur fin dernière: d'où il résulte que celui qui fait un acte mauvais, qui ne peut pas se rapporter à Dieu, ne garde pas le respect qui est dû à Dieu comme fin dernière. *Les actes humains ont encore un caractère de mérite ou de démérite vis-à-vis de Dieu au point de vue de la société tout entière;* parce que dans toute communauté, celui qui la régit se préoccupe avant tout du bien commun; de là vient qu'il lui appartient de rétribuer ceux qui font du bien ou du mal à la communauté. Or, Dieu est le gouverneur et le directeur de tout l'univers et spécialement des créatures raisonnables. D'où il est manifeste que les actes humains ont un caractère de mérite ou de démérite par rapport à lui, sinon il s'ensuivrait que Dieu n'aurait aucun souci des actes humains.

«Il faut observer toutefois que les actes humains ne peuvent causer à Dieu en lui-même aucun accroissement ni aucune perte; mais cependant, l'homme, en tant qu'il le peut, soustrait à Dieu quelque chose ou le lui donne, selon qu'il conserve ou non l'ordre que Dieu a établi». *Somme Théologique.* Ie IIe P. Quest. XXI, art. 3, 4.

pas à Dieu lui-même. Par un retour naturel, ils se répercutent sur nos semblables. Dieu ne nous commande que dans l'intérêt de nos frères. C'est pour eux qu'il stipule, pour eux qu'il nous comble de ses grâces, pour eux qu'il nous menace de châtiments terribles, ou fait briller à nos yeux l'éclat divin des immortelles espérances... En tant qu'Humanité, Jésus-Christ est l'objet de nos devoirs, parce qu'en tant qu'Humanité, il a faim, il a soif, il est nu, il est sans asile, il est affligé, il veut vivre d'une vie toujours plus abondante, toujours plus heureuse, toujours plus parfaite, toujours plus multipliée. C'est lui que nous devons nourrir, désaltérer, vêtir et consoler; lui à qui nous devous donner la vie et le bonheur. Le Christ-Humanité implore et reçoit tous nos services et son incomparable être humain se dilate sous l'effort de nos vertus. Mais cet être humain est en même temps un être divin. C'est lui le mystère du Christ et la clef de tous les problèmes humains. Le Christ-Humanité a besoin de nos services; mais le Christ-Dieu a tout ce qu'il faut pour les remunérer; il est lui-même l'ineffable récompense. En sorte que, quoi qu'il soit vrai de dire que c'est Dieu qui nous commande et qui nous rétribue, c'est pour l'humanité que nous travaillons, c'est elle l'objet de nos efforts et la véritable destinataire de nos sacrifices et de nos vertus (1).»

La mauvaise intention elle-même est une dérogation à la loi morale non extériorisée, mais qui, par sa tendance, atteint le plus souvent les autres. En tout cas, la faute intérieure, par le fait qu'elle diminue la personne, diminue sa valeur sociale. On devient moins apte à remplir les devoirs qui résultent de nos relations. Dans un sens très vrai, on n'aime pas son prochain, car on porte en soi un principe corrupteur de l'altruisme

(1) *Le Catholicisme social*, t. II, p. 273—275.

et qui incline à ne voir que nous dans cet univers. «Celui qui n'aime pas Dieu, a dit avec profondeur Bossuet, n'aimera nécessairement que lui (1).» Le motif premier et urgent de l'amour, que les hommes se doivent, n'est-il pas la paternité divine? En les constituant «frères», elle les oblige à se vouloir du bien. La solidarité familiale de notre espèce, établit entre ses individus des liens autrement forts que ceux du besoin, sentiment égoïste, ou de la juxtaposition dans l'organisme social, en vertu de laquelle, l'action d'un membre a sa répercussion sur tous les autres. Cette solidarité est un fait, non un devoir. Pour l'imposer, il faut sortir de sa sphère et trouver un principe qui la dépasse. Nous devons bienveillance aux autres, non seulement parce qu'en y manquant nous nous faisons tort, mais parce que les autres sont notre chair, notre sang, et que le commun Père et Seigneur dont nous tenons la vie, nous commande cette dilection, même envers ceux qui nous nuisent.

Voit-on maintenant comment le précepte de l'amour du prochain est semblable à celui de l'amour de Dieu, suivant la parole du Maître? Tous les deux sont conditionnés par l'oubli de soi. Ils ont un même objet, Dieu en lui-même et ses fils. Prétendre l'aimer en méprisant sa famille, en haïssant

(1) Ces paroles de saint Augustin expliquent la pensée de Bossuet: «Ubi dilectio proximi ibi necessario etiam dilectio Dei. *Qui enim non diligit Deum quomodo diligit proximum tanquam seipsum?* Quando quidem non diligit et seipsum? Est quippe impius et iniquus: qui autem diligit iniquitatem, non placere diligit, sed odit animam suam.» (*Tract.* 88 *in Joan.*)

le moindre de ses enfants, notre frère, serait ne pas l'aimer du tout (1).

Il ressort, semble-t-il, de ce que nous venons d'exposer, que, pour Jésus, la société est le complément nécessaire de l'individu, le milieu où il se trouve enraciné et dont il a besoin pour vivre et se développer. Notre Docteur lui donne sa leçon religieuse et morale en tenant compte de ce fait. «L'individu, dit Peabody, est, dans la pensée du maître, le point de départ, mais il ne trouve sa propre réalisation qu'au service du monde social. On l'a observé, la véritable individualité ne peut être réalisée que dans une société complètement organisée et une société digne de ce nom, n'est réalisée que par un individu parfaitement développé. Le monde de l'éthique sociale est dans l'esprit de Jésus, comme une île dans la vaste mer de la vie religieuse. Mais le même principe d'interdépendance gouverne chacun, soit qu'il laboure le champ de son île, soit qu'il s'aventure au large sur l'immense océan. . . . La méthode du Christ ne conçoit pas d'antagonisme entre la vie spirituelle et le bien social. L'un constitue son moyen, l'autre sa fin (2)».

(1) Même les créatures sans raison sont nos «sœurs», puisqu'elles doivent l'existence ou la vie au même Père. Les âmes d'élite ont ces intuitions. Il ne se trompait pas, le séraphique François d'Assise, quand en sa langue de saint et de poète, il appelait les hirondelles, «mes sœurs» et le loup «mon frère».

(2) Peabody: *Jesus Christ and the social question. Social principles of the teaching*, p. 103; Paul Lapeyre: *Catholicisme social*, t. II, p. 299.

D'ailleurs, n'admet-il pas la famille, ne l'exige-t-il pas puisque la virginité qu'il recommande n'est et ne peut être qu'une exception (1), comme il ressort de ses paroles: «Il y a des eunuques, qui sont tels dès le sein de leur mère. . . .» Ce fait seul prouve surabondamment qu'il suppose l'individu vivant au moins en relations nécessaires avec ce groupement primordial, cette cellule organique, autour de laquelle se construit le corps social et à qui l'on cède toujours une part de soi-même et de sa liberté. «La famille, dit encore Peabody, représente dans sa nature intime une transition de la vie où le moi se considère seul, à la vie où ce moi se subordonne. L'individu laisse son moi isolé en entrant dans l'unité sociale . . . Le mariage est l'expression la plus élémentaire de la vie en commun (2). . .»

(1) Elle n'est, d'ailleurs, pas admise, nous l'avons indiqué ailleurs, pour qu'on soit exempté des charges. Elle permet seulement de mieux réaliser les vertus prêchées par Jésus-Christ, qui n'ont rien d'antisocial.

(2) *Jesus Christ and the social question. The Family*, p. 175.

Tables des matières

Préface de la 1re édition . . . . . pag. 3

Préface de la 4me édition . . . . . pag. 5

Introduction

L'Évangile contient-il une doctrine sociale?

1° L'intérêt de cette question: on parle beaucoup de «christianisme social», mais on n'a pas sérieusement vérifié le contenu de l'Évangile, à ce point de vue. Raisons de cette négligence. — 2° Pour les uns Jésus est un socialiste, ou un anarchiste, et pour les autres un conservateur. — 3° Que faut-il penser? Il vaut la peine de tenter une réponse à cette question: Place de Jésus dans l'histoire et dans l'amour des peuples. Il n'est pas un réformateur révolutionnaire, mais il est bien le plus universel docteur social que la terre entendit jamais: son désintéressement apparent des problèmes sociaux; détachement des contingences; subordination de son enseignement à l'idée religieuse; sa grande affaire est l'établissement du royaume en ce monde et au delà. En quel sens l'Évangile contient-il une doctrine sociale? . pag. 7

Livre I. Jésus et l'individu

Capitre I. L'être religieux

Erreur fondamentale des réformateurs qui croient qu'en changeant les conditions extérieures de la société, on changera la société. Ce n'est pas ainsi que procède le divin réformateur. Il s'occupe d'abord de l'individu et en lui de ce qu'il y a de plus intime. — Il rappelle à l'homme sa nature religieuse: 1° il est dépendant d'un être supérieur qui est son Père, sa Providence, son Juge; d'où pour lui la nécessité de s'humilier, d'obéir et de prier; 2° il a sa fin hors de ce monde: sens chrétien et sens païen de la vie . . pag. 29

Chapitre II. L'être moral

1° Jésus enseigne que la valeur de la personne est indépendante de toute considération d'âge et de situation sociale: Jésus et les enfants: Jésus et le scandale; l'ami des petits et des pêcheurs. 2° Il prêche la responsabilité humaine: sa doctrine du péché, des récompenses et des châtiments. 3° Il proclame que la valeur de l'acte doit se déterminer sur l'intention et, 4° que la nature est portée au mal et qu'il faut la corriger. Le renoncement. — Le Tolstoïsme. — Par sa doctrine du sacrifice Jésus est un puissant initiateur de progrès humain. — Témoignage de Proudhon. Loin d'être un ennemi de la vie, il est venu pour que nous l'ayons et en abondance. «Il est le bon Berger» du troupeau humain. . . . . pag. 52

Livre II. Jésus et la Famille

Chapitre I. Le Problème de la Famille dans l'Évangile le Mariage

Importance du problème de la famille dans l'Évangile; insistance des auteurs sacrés; Jésus descend ici au détail; emploi fréquent de l'analogie familiale. — Enseignements de Jésus sur le mariage; les faits (Cana), — la doctrine à propos de la tentation des pharisiens. La question du Célibat et les Protestants. Pour Jésus, le mariage est une union charnelle — Fausseté du point de vue Janséniste. — L'exemple du Baptiste confirme la doctrine de Jésus pag. 73

Chapitre II. Les membres de la famille et leurs devoirs

Sympathie de Jésus à l'égard de la famille; la vie domestique, les femmes, les mères. — Les devoirs des parents: faits évangéliques et doctrine évangélique. — Les devoirs des enfants; respect et assistance. Les devoirs envers Dieu passent avant les autres. — La tendance ascétique, le Protestantisme et l'Église catholique, à propos de quelques observations de Rauschenbusch pag. 92

Livres III. Jésus et la société — Les opinions

Chapitre I. Rationalistes et protestants

1° Les positivistes tiennent Jésus et l'Évangile comme humainement dangereux: A. Comte, Renan, Jules Soury, Charles Maurras et son École, tirent les conclusions sociales et politiques des idées du positivisme sur Jésus. — 2° Certains rationalistes regardent l'Évangile comme exclusivement individualiste et au moins *asocial*. Ainsi, entre autres Hartmann, G. Sorel, Janet, Boutroux, Bouglé. — 3° *a*) Les protestants orthodoxes, d'après Luther plus que d'après Calvin, ne voient enseignée dans l'Évangile qu'une religion occupée à sauver des âmes, des individus, non des êtres sociaux. Échec de Stöcker; Naumann et son parti des nationaux-sociaux; Ulhorn, de Kervallain, le Congrès «social évangélique» de 1897. Rien d'étonnant donc que l'on ait appelé la Réforme «la religion de l'individualisme». La raison de cette attitude de l'orthodoxie protestante paraît se trouver dans le mépris profond qu'elle a dès l'origine professé à l'égard de la nature et dans le faux concept de «société religieuse». *b*) Les protestants «sociaux» pour réagir contre l'individualisme de la vieille orthodoxie, tiennent l'Évangile pour un message, à peu près, exclusivément social. Ainsi pensent, en Amérique, les pasteurs Herron, Peabody, Rauschenbusch et Schailer Mathews; en Angleterre, Hugh Price; en Suisse, Appia; en Allemagne, Stöcker et son école; en France, l'école du «Christianisme social» . . . . . pag. 115

Chapitre II. Les catholiques

§ I^er^ — *Les tendances individualistes*

Quelle a été jusqu'ici l'attitude des catholiques devant l'Évangile considéré dans ses rapports avec la société? Beaucoup n'y ont vu qu'une morale et des dogmes, dont la préoccupation *exclusive* est le salut personnel et l'affranchissement de l'âme. — Tendances individualistes de l'ascétisme en général. La question de l'*Imitation* et le professeur Rudolf Eucken. — On veut trop sauver des *âmes* et pas assez des *hommes*. St François de Sales, St Ignace de Loyola, Bossuet, le P. Faber paraissent éviter l'écueil plus que d'autres pag. 167

§ II. — *Conséquences et raisons de l'individualisme.*

La mentalité individualiste et asociale des catholiques explique l'hostilité que le mouvement inauguré par Léon XIII a rencontré chez eux. Les raisons de la tendance signalée semblent pouvoir être trouvées dans le mépris qu'une certaine théologie a professé pour l'ordre naturel; dans l'influence janséniste et protestante sur la conception d'une nature radicalement mauvaise. Le *Port Royal* de Sainte-Beuve. Pascal et le Jansénisme. — Supranaturalisme et fidéisme outranciers de l'école ultramontaine. De son côté, le libéralisme catholique, en vertu de ses principes, contribue à mettre à la mode la conception asociale du christianisme. Mais l'idée que l'Évangile nous offre plus qu'une religion et une morale individuelle, s'impose de plus en plus à la pensée catholique pag. 190

Livre IV. Jésus et la société — la doctrine

Chapitre I. L'Évangile suppose l'homme en société

Le messianisme de la jeune école protestante, qui ne voit dans l'Évangile qu'un pur message social, n'est pas soutenable; mais l'Évangile n'est pas davantage simplement une sotériologie individualiste. — Il renferme un message de salut indiviuel et de salut social. Il tient compte de la *socialité* et de l'*individualité* de la personne. Il suppose que l'homme, instruit par Jésus, vit en société. Son enseignement n'est point en marge des conditions normales d'existence. — Les données évangéliques nous permettent de reconstituer la physionomie politique et religieuse, sociale et économique, du peuple juif au temps du Christ, contingences contre lesquelles il ne s'élève jamais pour les condamner et pousser ses auditeurs à la vie d'anachorète. Le postulat fondamental de la Doctrine de Jésus est que l'homme est un être social . . . . . pag. 216

Chapitre II. Les enseignements concernant l'individu semblent l'atteindre surtout sans sa modalité sociale

1° L'humilité, pour Jésus, doit se vivre et s'exercer dans les rapports sociaux et humains. — 2° Le scandale est, à ses yeux, le péché social par excellence. — 3° Le Sermon sur la Montagne prêche surtout des vertus sociales. — 4° L'abnagétion, cette vertu si complètement chrétienne, est la condition des autres vertus sociales. — L'égoïsme, vice antisocial. — 5° Le péché semble, aux yeux de Jésus, un mal viciant surtout la personne dans sa modalité sociale; le Jugement dernier. D'ailleurs, existe-t-il, de péché sans rapport au prochain? Quelques idées de Paul Lapeyre. «Celui qui n'aime pas Dieu n'aimera que lui-même» (Bossuet). — Donc, pour Jésus, la société est le complément nécessaire de l'individu. — D'ailleurs, n'admet-il pas, et, en un sens, n'exige-t-il pas la famille, cette petite société autour de la grande se construit? . . . . . pag. 240

Imprimerie d'Adolf Holzhausen, Vienne

22928

261.2
L 968 LUGAN, A.

AUTHOR

Les Grandes Directives Sociales

TITLE

DATE DUE | BORROWER'S NAME

Schallert

STORAGE - CBPL

22928